This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 07580401 7

1110
Molière

THÉATRE

DE MOLIÈRE

THÉATRE COMPLET

DE J.-B. POQUELIN

DE MOLIÈRE

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN HUIT VOLUMES

AVEC LA PRÉFACE DE 1682

ANNOTÉE PAR G. MONVAL

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION SUCCESSEUR

Rue Racine, 26, près de l'Odéon

M DCCC XCII

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
479918
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1940 L

DOM GARCIE

DE NAVARRE

OU

LE PRINCE JALOUX

COMEDIE

Representée au Palais-Royal.

38X160

PERSONNAGES

DOM GARCIE, prince de Navarre, amant d'Elvire.

ELVIRE, princesse de Leon.

ELISE, confidente d'Elvire.

DOM ALPHONSE, prince de Leon, crû prince de Castille, sous le nom de Dom Sylve.

IGNÉS, comtesse, amante de Dom Sylve, aimée par Mauregat, usurpateur de l'Estat de Leon.

DOM ALVAR, confident de Dom Garcie, amant d'Elise.

DOM LOPÉS, autre confident de Dom Garcie, amant rebuté d'Elise.

DOM PEDRE, escuyer d'Ignés.

La scene est dans Astorgue, ville d'Espagne, dans le royaume de Leon.

DOM GARCIE

DE NAVARRE

OU

LE PRINCE JALOUX

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. Elvire.

Non, ce n'est point un choix qui, pour ces deux amans,
Sceut regler de mon cœur les secrets sentimens ;
Et le prince n'a point, dans tout ce qu'il peut estre,
Ce qui fit preferer l'amour qu'il fait paroistre.
Dom Sylve, comme luy, fit briller à mes yeux
Toutes les qualitez d'un heros glorieux :
Mesme éclat de vertus, joint à mesme naissance,
Me parloit en tous deux pour cette préference ;

Et je serois encor à nommer le vainqueur,
Si le merite seul prenoit droit sur un cœur.
Mais ces chaisnes du Ciel qui tombent sur nos ames
Deciderent en moy le destin de leurs flâmes,
Et toute mon estime, égale entre les deux,
Laissa vers Dom Garcie entraisner tous mes vœux.

ELISE.

Cet amour que pour luy vostre astre vous inspire
N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire,
Puisque nos yeux, Madame, ont pû long-temps douter
Qui de ces deux amans vous vouliez mieux traiter.

D. ELVIRE.

De ces nobles rivaux l'amoureuse poursuite
A de fâcheux combats, Elise, m'a reduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon ame penchoit;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injustice
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le sacrifice,
Et Dom Sylve, aprés tout, dans ses soins amoureux,
Me sembloit meriter un destin plus heureux.
Je m'opposois encor ce qu'au sang de Castille
Du feu roy de Leon semble devoir la fille,
Et la longue amitié qui d'un estroit lien
Joignit les interests de son pere et du mien.
Ainsi, plus dans mon ame un autre prenoit place,
Plus de tous ses respects je plaignois la disgrace;
Ma pitié, complaisante à ses brûlans soûpirs,
D'un dehors favorable amusoit ses desirs,
Et vouloit reparer par ce foible avantage
Ce qu'au fond de mon cœur je luy faisois d'outrage.

ELISE.

Mais son premier amour, que vous avez apris,

Doit de cette contrainte affranchir vos esprits ;
Et, puis qu'avant ces soins où pour vous il s'engage,
Done Ignés de son cœur avoit receu l'hommage,
Et que par des liens aussi fermes que doux
L'amitié vous unit, cette comtesse et vous,
Son secret revelé vous est une matiere
A donner à vos vœux liberté tout entiere ;
Et vous pouvez sans crainte à cet amant confus
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. ELVIRE.

Il est vray que j'ay lieu de cherir la nouvelle
Qui m'apprit que Dom Sylve estoit un infidelle,
Puisque par ses ardeurs mon cœur tyrannisé
Contre elles à present se voit authorisé,
Qu'il en peut justement combattre les hommages,
Et sans scrupule ailleurs donner tous ses suffrages.
Mais enfin quelle joye en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur,
Si d'un prince jaloux l'éternelle foiblesse
Reçoit indignement les soins de ma tendresse,
Et semble preparer, dans mon juste couroux,
Un éclat à briser tout commerce entre nous?

ELISE.

Mais, si de vostre bouche il n'a point sceu sa gloire,
Est-ce un crime pour luy que de n'oser la croire?
Et ce qui d'un rival a pû flatter les feux
L'authorise-t-il pas à douter de vos vœux?

D. ELVIRE.

Non, non ; de cette sombre et lâche jalousie
Rien ne peut excuser l'étrange frenesie,
Et par mes actions je l'ay trop informé
Qu'il peut bien se flatter du bon-heur d'estre aymé.

Sans employer la langue, il est des interpretes
Qui parlent clairement des atteintes secretes :
Un soûpir, un regard, une simple rougeur,
Un silence, est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour, et, sur cette matiere,
Le moindre jour doit estre une grande lumiere,
Puisque chez nostre sexe, où l'honneur est puissant,
On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.
J'ay voulu, je l'avouë, ajuster ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un et l'autre merite ;
Mais que contre ses vœux on combat vainement,
Et que la difference est connuë aisément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude
A celles où du cœur fait pancher l'habitude !
Dans les unes toûjours on paroist se forcer ;
Mais les autres, hélas ! se font sans y penser,
Semblables à ces eaux si pures et si belles
Qui coulent sans effort des sources naturelles.
Ma pitié pour Dom Sylve avoit beau l'émouvoir,
J'en trahissois les soins sans m'en apercevoir ;
Et mes regards au prince, en un pareil martyre,
En disoient toûjours plus que je n'en voulois dire.

ELISE.

Enfin, si les soupçons de cet illustre amant,
Puisque vous le voulez, n'ont point de fondement,
Pour le moins font-ils foy d'une ame bien atteinte,
Et d'autres cheriroient ce qui fait vostre plainte.
De jaloux mouvemens doivent estre odieux,
S'ils partent d'un amour qui déplaise à nos yeux ;
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'allarmes
Doit, lors que nous l'aymons, avoir pour nous des charmes ;
C'est par-là que son feu se peut mieux exprimer,

Et plus il est jaloux, plus nous devons l'aymer.
Ainsi, puisqu'en vostre ame un prince magnanime...

D. ELVIRE.

Ah! ne m'avancez point cette étrange maxime.
Par tout la jalousie est un monstre odieux;
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux,
Et plus l'amour est cher qui luy donne naissance,
Plus on doit ressentir les coups de cette offence.
Voir un prince emporté, qui perd à tous momens
Le respect que l'amour inspire aux vrais amans;
Qui, dans les soins jaloux où son ame se noye,
Querelle également mon chagrin et ma joye,
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer
Qu'en faveur d'un rival il ne veüille expliquer!
Non, non, par ces soupçons je suis trop offencée,
Et sans déguisement je te dis ma pensée.
Le prince Dom Garcie est cher à mes desirs,
Il peut d'un cœur illustre échaufer les soûpirs;
Au milieu de Leon, on a veu son courage
Me donner de sa flâme un noble témoignage,
Braver en ma faveur des perils les plus grands,
M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans,
Et, dans ces murs forcez, mettre ma destinée
A couvert des horreurs d'un indigne hymenée;
Et je ne cele point que j'aurois de l'ennuy
Que la gloire en fust deuë à quelqu'autre qu'à luy:
Car un cœur amoureux prend un plaisir extrême
A se voir redevable, Elise, à ce qu'il ayme;
Et sa flâme timide ose mieux éclater
Lors qu'en favorisant elle croit s'acquiter.
Oüy, j'ayme qu'un secours qui hasarde sa teste
Semble à sa passion donner droict de conqueste:

J'ayme que mon peril m'ait jettée en ses mains;
Et, si les bruits communs ne sont pas des bruits vains,
Si la bonté du Ciel nous rameine mon frere,
Les vœux les plus ardens que mon cœur puisse faire,
C'est que son bras encor sur un perfide sang
Puisse ayder à ce frere à reprendre son rang,
Et par d'heureux succez d'une haute vaillance
Meriter tous les soins de sa reconnoissance.
Mais, avec tout cela, s'il pousse mon courroux,
S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux
Et ne les range aux loix que je luy veux prescrire,
C'est inutilement qu'il pretend Done Elvire :
L'hymen ne peut nous joindre, et j'abhorre des nœuds
Qui deviendroient sans doute un enfer pour tous deux.

ELISE.

Bien que l'on pust avoir des sentimens tout autres,
C'est au prince, Madame, à se regler aux vostres,
Et dans vostre billet ils sont si bien marquez
Que, quand il les verra de la sorte expliquez...

D. ELVIRE.

Je n'y veux point, Elise, employer cette lettre;
C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant
Des témoins trop constants de nostre attachement :
Ainsi donc empeschez qu'au prince on ne la livre.

ELISE.

Toutes vos volontez sont des loix qu'on doit suivre.
J'admire cependant que le Ciel ait jetté
Dans le goust des esprits tant de diversité,
Et que ce que les uns regardent comme outrage
Soit veu par d'autres yeux sous un autre visage.
Pour moy, je trouverois mon sort tout-à-fait doux

Si j'avois un amant qui pust estre jaloux;
Je sçaurois m'applaudir de son inquietude;
Et ce qui pour mon ame est souvent un peu rude,
C'est de voir Dom Alvar ne prendre aucun soucy.

D. ELVIRE.

Nous ne le croyions pas si proche : le voicy.

SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE.

Vostre retour surprend : qu'avez-vous à m'apprendre?
Dom Alphonse vient-il? a-t-on lieu de l'attendre?

D. ALVAR.

Oüy, Madame, et ce frere, en Castille élevé,
De rentrer dans ses droits voit le temps arrivé.
Jusqu'icy Dom Loüis, qui vit à sa prudence
Par le feu roy mourant commettre son enfance,
A caché ses destins aux yeux de tout l'Estat
Pour l'oster aux fureurs du traistre Mauregat;
Et, bien que le tyran, depuis sa lâche audace,
L'ait souvent demandé pour luy rendre sa place,
Jamais son zele ardent n'a pris de seureté
A l'appas dangereux de sa fausse équité.
Mais, les peuples émeus par cette violence
Que vous a voulu faire une injuste puissance,
Ce genereux vieillard a creu qu'il estoit temps
D'éprouver le succés d'un espoir de vingt ans.

Il a tenté Leon, et ses fidelles trames
Des grands comme du peuple ont pratiqué les ames,
Tandis que la Castille armoit dix mille bras
Pour redonner ce prince aux vœux de ses Estats;
Il fait auparavant semer sa renommée,
Et ne veut le monstrer qu'en teste d'une armée,
Que tout prest à lancer le foudre punisseur
Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
On investit Leon, et Dom Sylve en personne
Commande le secours que son pere vous donne.

D. Elvire.

Un secours si puissant doit flatter nostre espoir;
Mais je crains que mon frere y puisse trop devoir.

D. Alvar.

Mais, Madame, admirez que, malgré la tempeste
Que vostre usurpateur oit gronder sur sa teste,
Tous les bruits de Leon annoncent pour certain
Qu'à la comtesse Ignés il va donner la main.

D. Elvire.

Il cherche dans l'hymen de cette illustre fille
L'appuy du grand credit où se voit sa famille :
Je ne reçois rien d'elle, et j'en suis en soucy;
Mais son cœur au tyran fut toûjours endurcy.

Elise.

De trop puissans motifs d'honneur et de tendresse
Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse
Pour...

D. Alvar.

Le prince entre icy.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

Je viens m'interesser,
Madame, au doux espoir qu'il vous vient d'annoncer.
Ce frere qui menace un tyran plein de crimes
Flatte de mon amour les transports legitimes.
Son sort offre à mon bras des perils glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquerir, si le Ciel m'est propice,
La gloire d'un revers que vous doit sa justice,
Qui va faire à vos pieds choir l'infidelité,
Et rendre à vostre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaist d'une attente si chere,
C'est que pour estre roy le Ciel vous rend ce frere,
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
Et qu'il soit soupçonné que dans vostre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Oüy, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de tous
Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous;
Et cent fois, si je puis le dire sans offence,
Ses vœux se sont armez contre vostre naissance;
Leur chaleur indiscrete a d'un destin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas,
Afin que de ce cœur le noble sacrifice
Pust du Ciel envers vous reparer l'injustice,

Et vostre sort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour.
Mais, puis qu'enfin les Cieux de tout ce juste hommage
A mes feux prévenus dérobent l'avantage,
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir
Sur la mort que mon bras s'appreste à faire voir,
Et qu'ils osent briguer par d'illustres services
D'un frere et d'un Estat les suffrages propices.

D. ELVIRE.

Je sçay que vous pouvez, Prince, en vangeant nos droits,
Faire par vostre amour parler cent beaux exploits.
Mais ce n'est pas assez pour le prix qu'il espere
Que l'aveu d'un Estat et la faveur d'un frere.
Done Elvire n'est pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

D. GARCIE.

Oüy, Madame, j'entens ce que vous voulez dire;
Je sçay bien que pour vous mon cœur en vain soûpire;
Et l'obstacle puissant qui s'oppose à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour eux.

D. ELVIRE.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre,
Et par trop de chaleur, Prince, on se peut méprendre.
Mais, puis qu'il faut parler, desirez-vous sçavoir
Quand vous pourrez me plaire et prendre quelque espoir?

D. GARCIE.

Ce me sera, Madame, une faveur extrême.

D. ELVIRE.

Quand vous sçaurez m'aymer comme il faut que l'on ayme.

D. GARCIE.

Et que peut-on, hélas! observer sous les cieux
Qui ne cede à l'ardeur que m'inspirent vos yeux?

D. ELVIRE.

Quand vostre passion ne fera rien paroistre
Dont se puisse indigner celle qui l'a fait naistre.

D. GARCIE.

C'est là son plus grand soin.

D. ELVIRE.

Quand tous ses mouvemens
Ne prendront point de moy de trop bas sentimens.

D. GARCIE.

Ils vous reverent trop.

D. ELVIRE.

Quand d'un injuste ombrage
Vostre raison sçaura me reparer l'outrage,
Et que vous bannirez enfin ce monstre affreux
Qui de son noir venin empoisonne vos feux,
Cette jalouse humeur dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppose à leur attente, et contre eux à tous coups
Arme les mouvemens de mon juste courroux.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il est vray, quelque effort que je fasse,
Qu'un peu de jalousie en mon cœur trouve place,
Et qu'un rival absent de vos divins appas
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice ou raison, j'ay toûjours la croyance
Que vostre ame en ces lieux souffre de son absence,
Et que, malgré mes soins, vos soûpirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
Mais, si de tels soupçons ont dequoy vous déplaire,
Il vous est bien facile, hélas! de m'y soustraire;
Et leur bannissement, dont j'accepte la loy,
Dépend bien plus de vous qu'il ne dépend de moy.

Oüy, c'est vous qui pouvez, par deux mots pleins de flâme,
Contre la jalousie armer toute mon ame,
Et des pleines clartez d'un glorieux espoir
Dissiper les horreurs que ce monstre y fait cheoir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
Me donne l'assurance, au fort de tant d'assauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. ELVIRE.

Prince, de vos soupçons la tyrannie est grande.
Au moindre mot qu'il dit un cœur veut qu'on l'entende,
Et n'ayme pas ces feux dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec tant de clarté.
Le premier mouvement qui découvre nostre ame
Doit d'un amant discret satisfaire la flâme,
Et c'est à s'en dédire authoriser nos vœux
Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'estoit volontaire,
Entre Dom Sylve et vous mon ame pourroit faire;
Mais vouloir vous contraindre à n'estre point jaloux
Auroit dit quelque chose à tout autre que vous,
Et je croyois cet ordre un assez doux langage
Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.
Cependant vostre amour n'est pas encor content;
Il demande un aveu qui soit plus éclatant.
Pour l'oster de scrupule, il me faut à vous-mesme,
En des termes exprés, dire que je vous ayme;
Et peut-estre qu'encor, pour vous en assurer,
Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

D. GARCIE.

Hé bien, Madame, hé bien, je suis trop temeraire.
De tout ce qui vous plaist je dois me satisfaire;

Je ne demande point de plus grande clarté,
Je croy que vous avez pour moy quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne merite.
C'en est fait : je renonce à mes soupçons jaloux,
L'arrest qui les condamne est un arrest bien doux;
Et je reçois la loy qu'il daigne me prescrire
Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

D. ELVIRE.

Vous promettez beaucoup, Prince, et je doute fort
Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il suffit, pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit estre inviolable,
Et que l'heur d'obeïr à sa divinité
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.
Que le Ciel me déclare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre,
Ou, pour périr encor par de plus rudes coups,
Puissay-je voir sur moy fondre vostre courroux,
Si jamais mon amour descend à la foiblesse
De manquer aux devoirs d'une telle promesse;
Si jamais dans mon ame aucun jaloux transport
Fait...

(*D. Pedre apporte un billet.*)

D. ELVIRE.

J'en estois en peine, et tu m'obliges fort.
Que le courrier attende. A ces regards qu'il jette,
Vois-je pas que déja cet écrit l'inquiete?
Prodigieux effet de son temperament!
Qui vous arreste, Prince, au milieu du serment?

D. Garcie.

J'ay creu que vous aviez quelque secret ensemble,
Et je ne voulois pas l'interrompre.

D. Elvire.

Il me semble
Que vous me répondez d'un ton fort alteré;
Je vous vois tout-à-coup le visage égaré;
Ce changement soudain a lieu de me surprendre :
D'où peut-il provenir? le pourroit-on apprendre ?

D. Garcie.

D'un mal qui tout à coup vient d'attaquer mon cœur.

D. Elvire.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur,
Et quelque prompt secours vous seroit necessaire.
Mais encor, dites-moy, vous prend-il d'ordinaire ?

D. Garcie.

Par fois.

D. Elvire.

Ah! Prince foible, hé bien, par cet écrit
Guerissez-le, ce mal : il n'est que dans l'esprit.

D. Garcie.

Par cet écrit, Madame! Ah! ma main le refuse.
Je voy vostre pensée et dequoy l'on m'accuse.
Si.

D. Elvire.

Lisez-le, vous dis-je, et satisfaites-vous.

D. Garcie.

Pour me traiter aprés de foible, de jaloux?
Non, non, je dois icy vous rendre un témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage;
Et, bien que vos bontez m'en laissent le pouvoir,
Pour me justifier je ne veux point le voir.

D. ELVIRE.

Si vous vous obstinez à cette resistance,
J'aurois tort de vouloir vous faire violence;
Et c'est assez enfin que vous avoir pressé
De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

D. GARCIE.

Ma volonté toûjours vous doit estre soûmise :
Si c'est vostre plaisir que pour vous je le lise,
Je consens volontiers à prendre cet employ.

D. ELVIRE.

Oüy, oüy, Prince, tenez, vous le lirez pour moy.

D. GARCIE.

C'est pour vous obeïr, au moins, et je puis dire...

D. ELVIRE.

C'est ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

D. GARCIE.

Il est de Done Ignés, à ce que je connoy.

D. ELVIRE.

Oüy, je m'en rejoüis et pour vous et pour moy.

D. GARCIE *lit.*

Malgré l'effort d'un long mépris,
Le tyran toûjours m'ayme, et, depuis vostre absence,
Vers moy, pour me porter au dessein qu'il a pris,
Il semble avoir tourné toute la violence,
Dont il poursuit l'alliance
De vous et de son fils.

Ceux qui sur moy peuvent avoir empire,
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,
Approuvent tous cet indigne lien;
J'ignore encor par où finira mon martyre;
Mais je mourray plûtost que de consentir rien.

Puissiez-vous jouïr, belle Elvire,
D'un destin plus doux que le mien!

D. IGNÉS.

(*Il continuë.*)
Dans la haute vertu son ame est affermie.

D. ELVIRE.

Je vais faire réponce à cette illustre amie.
Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop allarmer.
J'ay calmé vostre trouble avec cette lumiere,
Et la chose a passé d'une douce maniere;
Mais, à n'en point mentir, il seroit des momens
Où je pourrois entrer dans d'autres sentimens.

D. GARCIE.

Hé quoy! vous croyez donc...

D. ELVIRE.

Je croy ce qu'il faut croire.
Adieu; de mes avis conservez la mémoire,
Et, s'il est vray pour moy que vostre amour soit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il pretend.

D. GARCIE.

Croyez que desormais c'est toute mon envie,
Et qu'avant qu'y manquer je veux perdre la vie.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

ELISE, D. LOPE.

ELISE.

TOUT ce que fait le prince, à parler franchement,
N'est pas ce qui me donne un grand étonnement :
Car, que d'un noble amour une ame bien saisie
En pousse les transports jusqu'à la jalousie,
Que de doutes frequens ses vœux soient traversez,
Il est fort naturel, et je l'approuve assez ;
Mais ce qui me surprend, Dom Lope, c'est d'entendre
Que vous luy preparez les soupçons qu'il doit prendre,
Que vostre ame les forme, et qu'il n'est en ces lieux
Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux.
Encore un coup, Dom Lope, une ame bien éprise
Des soupçons qu'elle prend ne me rend point surprise ;
Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,
C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. LOPE.

Que sur cette conduite à son aise l'on glose :
Chacun regle la sienne au but qu'il se propose ;

Et, rebuté par vous des soins de mon amour,
Je songe auprés du prince à bien faire ma cour.

ELISE.

Mais sçavez-vous qu'enfin il fera mal la sienne
S'il faut qu'en cette humeur vostre esprit l'entretienne?

D. LOPE.

Et quand, charmante Elise, a-t'on veu, s'il vous plaist,
Qu'on cherche auprés des grands que son propre interest,
Qu'un parfait courtisan veüille charger leur suite
D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite,
Et s'aille inquieter si son discours leur nuit,
Pourveu que sa fortune en tire quelque fruit?
Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grace;
Par la plus courte voye on y cherche une place,
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,
C'est de flater toûjours le foible de leur cœur,
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire:
C'est là le vray secret d'estre bien auprés d'eux.
Les utiles conseils font passer pour fâcheux,
Et vous laissent toûjours hors de la confidence
Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.
Enfin on voit par tout que l'art des courtisans
Ne tend qu'à profiter des foiblesses des grands,
A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur ame
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

ELISE.

Ces maximes un temps leur peuvent succeder;
Mais il est des revers qu'on doit apprehender,
Et dans l'esprit des grands, qu'on tâche de surprendre,
Un rayon de lumiere à la fin peut descendre
Qui sur tous ces flateurs vange équitablement

Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
Cependant je diray que vostre ame s'explique
Un peu bien librement sur vostre politique;
Et ses nobles motifs, au prince rapportez,
Serviroient assez mal vos assiduitez.

D. Lope.

Outre que je pourrois desavoüer sans blâme
Ces libres veritez surquoy s'ouvre mon ame,
Je sçay fort bien qu'Elise a l'esprit trop discret
Pour aller divulguer cet entretien secret.
Qu'ay-je dit, aprés tout, que sans moy l'on ne sçache?
Et dans mon procedé que faut-il que je cache?
On peut craindre une cheute avec quelque raison
Quand on met en usage ou ruse ou trahison;
Mais qu'ay-je à redouter, moy qui par tout n'avance
Que les soins approuvez d'un peu de complaisance,
Et qui suy seulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le prince à de jaloux soupçons?
Son ame semble en vivre, et je mets mon étude
A trouver des raisons à son inquiétude,
A voir de tous costez s'il ne se passe rien
A fournir le sujet d'un secret entretien;
Et, quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
Donner à son repos une atteinte mortelle,
C'est lors que plus il m'ayme, et je voy sa raison
D'une audience avide avaler ce poison,
Et m'en remercier comme d'une victoire
Qui combleroit ses jours de bon-heur et de gloire.
Mais mon rival paroist : je vous laisse tous deux;
Et, bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma presence

Il receust des effets de quelque preference,
Et je veux, si je puis, m'épargner ce soucy.

ELISE.

Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

SCENE II.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

Enfin, nous apprenons que le roy de Navarre
Pour les desirs du prince aujourd'huy se declare,
Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux service où son amour pretend.
Je suis surpris, pour moy, qu'avec tant de vitesse
On ait fait avancer... Mais...

SCENE III.

D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

Que fait la princesse?

ELISE.

Quelques lettres, Seigneur, je le presume ainsi;
Mais elle va sçavoir que vous estes icy.

SCENE IV.

D. GARCIE SEUL.

J'attendray qu'elle ait fait; prés de souffrir sa veuë,
D'un trouble tout nouveau je me sens l'ame émeuë;
Et la crainte, meslée à mon ressentiment,
Jette par tout mon corps un soudain tremblement.
Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
Ne te conduise icy dans quelque precipice,
Et que de ton esprit les desordres puissans
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens.
Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide,
Voy si de tes soupçons l'apparence est solide,
Ne dements pas leur voix, mais aussi garde bien
Que, pour les croire trop, ils ne t'imposent rien,
Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop permettre,
Et relis posément cette moitié de lettre.
Ha! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour son autre moitié!
Mais, aprés tout, que dis-je? il suffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

Quoy que vostre rival...
Vous devez toutefois vous...
Et vous avez en vous à...
L'obstacle le plus grand...

Je cheris tendrement ce...
Pour me tirer des mains de...
Son amour, ses devoirs...
Mais il m'est odieux avec...

Ostez donc à vos feux ce...
Meritez les regards que l'on...
Et, lorsqu'on vous oblige...
Ne vous obstinez point à...

Oüy, mon sort par ces mots est assez eclaircy;
Son cœur, comme sa main, se fait connoistre icy;
Et les sens imparfaits de cet écrit funeste
Pour s'expliquer à moy n'ont pas besoin du reste.
Toutefois dans l'abord agissons doucement,
Couvrons à l'infidelle un vif ressentiment,
Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
Confondons son esprit par son propre artifice.
La voicy. Ma raison, renferme mes transports,
Et rends-toy pour un temps maistresse du dehors.

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE.

D. Elvire.

Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre?

D. Garcie.

Ha! qu'elle cache bien!

D. Elvire.

On vient de nous apprendre
Que le roy vostre pere approuve vos projets
Et veut bien que son fils nous rende nos sujets,
Et mon ame en a pris une allegresse extrême.

D. GARCIE.

Oüy, Madame, et mon cœur s'en réjoüit de mesme;
Mais...

D. ELVIRE.

Le tyran sans doute aura peine à parer
Les foudres que par tout il entend murmurer;
Et j'ose me flater que le mesme courage
Qui pût bien me soustraire à sa brutale rage,
Et dans les murs d'Astorgue, arrachez de ses mains,
Me faire un seur azile à braver ses desseins,
Pourra, de tout Leon achevant la conqueste,
Sous ses nobles efforts faire choir cette teste.

D. GARCIE.

Le succez en pourra parler dans quelques jours;
Mais, de grace, passons à quelque autre discours.
Puis-je, sans trop oser, vous prier de me dire
A qui vous avez pris, Madame, soin d'écrire
Depuis que le destin nous a conduits icy?

D. ELVIRE.

Pourquoy cette demande, et d'où vient ce soucy?

D. GARCIE.

D'un desir curieux de pure fantaisie.

D. ELVIRE.

La curiosité naist de la jalousie.

D. GARCIE.

Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez;
Vos ordres de ce mal me défendent assez.

D. ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel interest vous presse,
J'ay deux fois, à Leon, écrit à la comtesse,
Et deux fois au marquis Dom Loüis, à Burgos.
Avec cette réponse estes-vous en repos?

D. Garcie.

Vous n'avez point écrit à quelque autre personne,
Madame?

D. Elvire.

Non, sans doute, et ce discours m'étonne.

D. Garcie.

De grace, songez bien avant que d'assurer;
En manquant de memoire on peut se parjurer.

D. Elvire.

Ma bouche sur ce point ne peut estre parjure.

D. Garcie.

Elle a dit toutefois une haute imposture.

D. Elvire.

Prince!

D. Garcie.

Madame!

D. Elvire.

O Ciel! quel est ce mouvement?
Avez-vous, dites-moy, perdu le jugement?

D. Garcie.

Oüy, oüy, je l'ay perdu lorsque dans vostre veuë
J'ay pris, pour mon mal-heur, le poison qui me tuë,
Et que j'ay crû trouver quelque sincerité
Dans les traistres appas dont je fus enchanté.

D. Elvire.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

D. Garcie.

Ah! que ce cœur est double et sçait bien l'art de feindre!
Mais tous moyens de fuir luy vont estre soustraits.
Jettez icy les yeux, et connoissez vos traits:
Sans avoir veu le reste, il m'est assez facile
De découvrir pour qui vous employez ce style.

D. ELVIRE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

D. GARCIE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

D. ELVIRE.

L'innocence à rougir n'est point accoûtumée.

D. GARCIE.

Il est vray qu'en ces lieux on la voit opprimée;
Ce billet dementi pour n'avoir point de seing...

D. ELVIRE.

Pourquoy le dementir, puisqu'il est de ma main?

D. GARCIE.

Encore est-ce beaucoup que, de franchise pure,
Vous demeuriez d'accord que c'est vostre écriture;
Mais ce sera, sans doute, et j'en serois garant,
Un billet qu'on envoye à quelque indifferent,
Ou, du moins, ce qu'il a de tendresse évidente
Sera pour une amie ou pour quelque parente.

D. ELVIRE.

Non, c'est pour un amant que ma main l'a formé,
Et j'ajoûte, de plus, pour un amant aymé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô perfide...

D. ELVIRE.

Arrestez, Prince indigne,
De ce lâche transport l'égarement insigne.
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loy
Et ne doive en ces lieux aucun conte qu'à soy,
Je veux bien me purger, pour vostre seul supplice,
Du crime que m'impose un insolent caprice;
Vous serez éclaircy, n'en doutez nullement.
J'ay ma défence preste en ce mesme moment.

Vous allez recevoir une pleine lumiere ;
Mon innocence icy paroistra toute entiere,
Et je veux, vous mettant juge en vostre interest,
Vous faire prononcer vous-mesme vostre arrest.

D. GARCIE.

Ce sont propos obscurs qu'on ne sçauroit comprendre.

D. ELVIRE.

Bien-tost à vos dépens vous me pourrez entendre.
Elise, hola!

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

Madame.

D. ELVIRE.

Observez bien au moins
Si j'ose à vous tromper employer quelques soins ;
Si, par un seul coup d'œil ou geste qui l'instruise,
Je cherche de ce coup à parer la surprise.
Le billet que tantost ma main avoit tracé,
Répondez promptement, où l'avez-vous laissé?

ELISE.

Madame, j'ay sujet de m'avoüer coupable;
Je ne sçay comme il est demeuré sur ma table,
Mais on vient de m'apprendre en ce mesme moment
Que Dom Lope, venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on luy voit se permettre,
A fureté partout et trouvé cette lettre.

Comme il la déplioit, Leonor a voulu
S'en saisir promptement avant qu'il eût rien leu;
Et, se jettant sur luy, la lettre contestée
En deux justes moitiez dans leurs mains est restée,
Et Dom Lope aussi-tost, prenant un prompt essor,
A dérobé la sienne aux soins de Leonor.

D. ELVIRE.

Avez-vous icy l'autre?

ELISE.

Oüy, la voilà, Madame.

D. ELVIRE.

Donnez; nous allons voir qui merite le blâme:
Avec vostre moitié rassemblez celle-cy.
Lisez, et hautement: je veux l'entendre aussi.

D. GARCIE.

Au prince Dom Garcie! Ah!

D. ELVIRE.

Achevez de lire:
Vostre ame pour ce mot ne doit pas s'interdire.

D. GARCIE *lit.*

Quoy que vostre rival, Prince, allarme vostre ame,
Vous devez toutefois vous craindre plus que luy,
Et vous avez en vous à détruire aujourd'huy
L'obstacle le plus grand que trouve vostre flâme.

Je cheris tendrement ce qu'a fait Dom Garcie
Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs;
Son amour, ses devoirs, ont pour moy des douceurs;
Mais il m'est odieux avec sa jalousie.

Ostez donc à vos feux ce qu'ils en font paroistre;
Meritez les regards que l'on jette sur eux,
Et, lors qu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'estre.

D. ELVIRE.

Hé bien! que dites-vous?

D. GARCIE.

Ah! Madame, je dis
Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits;
Que je voy dans ma plainte une horrible injustice,
Et qu'il n'est point pour moy d'assez cruel supplice.

D. ELVIRE.

Il suffit; apprenez que, si j'ay souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pust estre presenté,
C'est pour le dementir et cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, Prince.

D. GARCIE

Madame, hélas! où fuyez-vous?

D. ELVIRE.

Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

D. GARCIE.

Ah! Madame, excusez un amant miserable
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,
Eust esté plus blâmable à rester innocent.
Car enfin peut-il estre une ame bien atteinte
Dont l'espoir le plus doux ne soit meslé de crainte?
Et pourriez-vous penser que mon cœur eust aymé
Si ce billet fatal ne l'eust point allarmé,
S'il n'avoit point fremy des coups de cette foudre
Dont je me figurois tout mon bon-heur en poudre?
Vous-mesme dites-moy si cet évenement
N'eust pas dans mon erreur jetté tout autre amant,
Si d'une preuve, hélas! qui me sembloit si claire,
Je pouvois démentir...

D. ELVIRE.

Et dans mes sentimens assez bien déclarez
Oüy, vous le pouviez faire ;
Vos doutes rencontroient des garants assurez ;
Vous n'aviez rien à craindre, et d'autres, sur ce gage,
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

D. GARCIE.

Moins on merite un bien qu'on nous fait esperer,
Plus nostre ame a de peine à pouvoir s'assurer :
Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
Pour moy, qui crois si peu meriter vos bontez,
J'ay douté du bon-heur de mes temeritez ;
J'ay crû que, dans ces lieux rangez sous ma puissance,
Vostre ame se forçoit à quelque complaisance ;
Que, déguisant pour moy vostre severité...

D. ELVIRE.

Et je pourrois descendre à cette lâcheté !
Moy, prendre le party d'une honteuse feinte,
Agir par les motifs d'une servile crainte,
Trahir mes sentimens, et, pour estre en vos mains,
D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains !
La gloire sur mon cœur auroit si peu d'empire !
Vous pouvez le penser, et vous me l'osez dire !
Apprenez que ce cœur ne sçait point s'abaisser,
Qu'il n'est rien sous les cieux qui puisse l'y forcer,
Et, s'il vous a fait voir, par une erreur insigne,
Des marques de bonté dont vous n'estiez pas digne,
Qu'il sçaura bien montrer, malgré vostre pouvoir,
La hayne que pour vous il se resout d'avoir,
Braver vostre furie, et vous faire connoistre
Qu'il n'a point esté lâche, et ne veut jamais l'estre.

D. Garcie.

Hé bien! je suis coupable, et ne m'en défends pas;
Mais je demande grace à vos divins appas;
Je la demande au nom de la plus vive flâme
Dont jamais deux beaux yeux ayent fait brûler une âme.
Que si vostre courroux ne peut estre appaisé,
Si mon crime est trop grand pour se voir excusé,
Si vous ne regardez ny l'amour qui le cause,
Ny le vif repentir que mon cœur vous expose,
Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,
M'arrache à des tourmens que je ne puis souffrir.
Non, ne presumez pas qu'ayant sceu vous déplaire,
Je puisse vivre une heure avec vostre colere.
Déja de ce moment la barbare longueur
Sous ses cuisans remords fait succomber mon cœur,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles.
Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer,
S'il n'est point de pardon que je doive esperer,
Cette épée aussi-tost, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miserable,
Ce cœur, ce traistre cœur, dont les perplexitez
Ont si fort outragé vos extrêmes bontez :
Trop heureux, en mourant, si ce coup legitime
Efface en vostre esprit l'image de mon crime,
Et ne laisse aucuns traits de vostre aversion
Au foible souvenir de mon affection!
C'est l'unique faveur que demande ma flâme.

D. Elvire.

Ha! Prince trop cruel!

D. Garcie.

Dites, parlez, Madame.

D. ELVIRE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontez,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignitez!

D. GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il ayme,
Et ce que fait l'amour, il l'excuse luy-mesme.

D. ELVIRE.

L'amour n'excuse pas de tels emportemens.

D. GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur passe en ses mouvemens,
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine...

D. ELVIRE.

Non, ne m'en parlez point; vous meritez ma haine.

D. GARCIE.

Vous me haïssez donc?

D. ELVIRE.

J'y veux tâcher au moins;
Mais, hélas! je crains bien que j'y perde mes soins,
Et que tout le courroux qu'excite vostre offence
Ne puisse jusques-là faire aller ma vangeance.

D. GARCIE.

D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,
Puisque, pour vous vanger, je vous offre ma mort;
Prononcez-en l'arrest, et j'obeïs sur l'heure.

D. ELVIRE.

Qui ne sçauroit haïr ne peut vouloir qu'on meure.

D. GARCIE.

Et moy, je ne puis vivre, à moins que vos bontez
Accordent un pardon à mes temeritez;
Resolvez l'un des deux, de punir ou d'absoudre.

D. ELVIRE.

Helas! j'ay trop fait voir ce que je puis resoudre.

Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr?

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop, souffrez, adorable Princesse...

D. ELVIRE.

Laissez, je me veux mal d'une telle foiblesse.

[*Elle sort.*]

D. GARCIE.

Enfin je suis...

SCENE VII.

D. LOPE, D. GARCIE.

D. LOPE.

Seigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'allarmer.

D. GARCIE.

Ne me viens point parler de secret ny d'allarme
Dans les doux mouvemens du transport qui me charme.
Aprés ce qu'à mes yeux on vient de presenter,
Il n'est point de soupçons que je doive écouter,
Et d'un divin objet la bonté sans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille.
Ne m'en fais plus.

D. LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaist;
Mes soins en tout cecy n'ont que vostre interest.
J'ay crû que le secret que je viens de surprendre
Meritoit bien qu'en haste on vous le vinst apprendre;

Mais, puisque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous diray, Seigneur, pour changer d'entretien,
Que déja dans Leon on voit chaque famille
Lever le masque au bruit des trouppes de Castille,
Et que surtout le peuple y fait pour son vray roy
Un éclat à donner au tyran de l'effroy.

D. GARCIE.

La Castille du moins n'aura pas la victoire
Sans que nous essayions d'en partager la gloire,
Et nos trouppes aussi peuvent estre en estat
D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.
Mais quel est ce secret dont tu voulois m'instruire?
Voyons un peu.

D. LOPE.

Seigneur, je n'ay rien à vous dire.

D. GARCIE.

Va, va, parle; mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. LOPE.

Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait sçavoir;
Et, puisque mes avis ont dequoy vous déplaire,
Je sçauray desormais trouver l'art de me taire.

D. GARCIE.

Enfin, je veux sçavoir la chose absolument.

D. LOPE.

Je ne replique point à ce commandement;
Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zele
Trahiroit le secret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre, et, sans rien embrasser,
Vous-mesme vous verrez ce qu'on en doit penser.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. Elvire.

Elise, que dis-tu de l'étrange foiblesse
Que vient de témoigner le cœur d'une princesse?
Que dis-tu de me voir tomber si promptement
De toute la chaleur de mon ressentiment,
Et, malgré tant d'éclat, relascher mon courage
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage?

Elise.

Moy, je dis que d'un cœur que nous pouvons cherir
Une injure sans doute est bien dure à souffrir;
Mais que, s'il n'en est point qui davantage irrite,
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si viste,
Et qu'un coupable aymé triomphe à nos genoux
De tous les prompts transports du plus boüillant courroux
D'autant plus aisément, Madame, quand l'offence
Dans un excez d'amour peut trouver sa naissance.
Ainsi, quelque dépit que l'on vous ait causé,
Je ne m'étonne point de le voir appaisé;

Et je sçay quel pouvoir, malgré vostre menace,
A de pareils forfaits donnera toûjours grace.

D. ELVIRE.

Ah! sçache, quelque ardeur qui m'impose des loix,
Que mon front a rougi pour la derniere fois,
Et que, si desormais on pousse ma colere,
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espere.
Quand je pourrois reprendre un tendre sentiment,
C'est assez contre luy que l'éclat d'un serment:
Car enfin un esprit qu'un peu d'orgüeil inspire
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire,
Et souvent, aux dépens d'un penible combat,
Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,
S'obstine par honneur, et n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir sa parole.
Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir
Ne prends point de clartez pour regler l'avenir,
Et, quoy qu'à mes destins la fortune prepare,
Crois que je ne puis estre au prince de Navarre
Que de ces noirs accez qui troublent sa raison
Il n'ait fait éclater l'entiere guerison,
Et reduit tout mon cœur, que ce mal persecute,
A n'en plus redouter l'affront d'une recheute.

ELISE.

Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux?

D. ELVIRE.

En est-il un qui soit plus digne de courroux?
Et, puis que nostre cœur fait un effort extrême
Lors qu'il se peut resoudre à confesser qu'il ayme,
Puis que l'honneur du sexe, en tout temps rigoureux,
Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour luy franchir un tel obstacle

Doit-il impunement douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats?

ELISE.

Moy, je tiens que toûjours un peu de défiance
En ces occasions n'a rien qui nous offence,
Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé
Soit trop persuadé, Madame, d'estre aymé,
Si...

D. ELVIRE.

N'en disputons plus; chacun a sa pensée.
C'est un scrupule enfin dont mon ame est blessée,
Et, contre mes desirs, je sens je ne sçay quoy
Me prédire un éclat entre le prince et moy,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille...
Mais, ô Ciel! en ces lieux Dom Sylve de Castille!
Ah! Seigneur, par quel sort vous vois-je maintenant?

SCENE II.

D. SYLVE, D. ELVIRE, ELISE.

D. SYLVE.

Je sçay que mon abord, Madame, est surprenant,
Et qu'estre sans éclat entré dans cette ville
Dont l'ordre d'un rival rend l'accez difficile,
Qu'avoir pû me soustraire aux yeux de ses soldats,
C'est un évenement que vous n'attendiez pas.
Mais, si j'ay dans ces lieux franchi quelques obstacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles;

Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups
Le rigoureux destin d'estre éloigné de vous,
Et je n'ay pû nier au tourment qui le tuë
Quelques momens secrets d'une si chere veuë.
Je viens vous dire donc que je rends grace aux Cieux
De vous voir hors des mains d'un tyran odieux;
Mais, parmy les douceurs d'une telle avanture,
Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture,
C'est de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon sort
Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
Et fait à mon rival avec trop d'injustice
Offrir les doux perils d'un si fameux service.
Oüy, Madame, j'avois pour rompre vos liens
Des sentimens sans doute aussi beaux que les siens,
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
Si le Ciel n'eust voulu m'en dérober la gloire.

D. ELVIRE.

Je sçay, Seigneur, je sçay que vous avez un cœur
Qui des plus grands perils vous peut rendre vainqueur;
Et je ne doute point que ce genereux zele
Dont la chaleur vous pousse à vanger ma querelle
N'eust contre les efforts d'un indigne projet
Pû faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait;
Mais, sans cette action, dont vous estiez capable,
Mon sort à la Castille est assez redevable;
On sçait ce qu'en amy plein d'ardeur et de foy
Le comte vostre pere a fait pour le feu roy.
Aprés l'avoir aydé jusqu'à l'heure derniere,
Il donne en ses Estats un azile à mon frere;
Quatre lustres entiers, il y cache son sort
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort,
Et, pour rendre à son front l'éclat d'une couronne,

Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
N'estes-vous pas content, et ces soins genereux
Ne m'attachent-ils point par d'assez puissans nœuds?
Quoy! vostre ame, Seigneur, seroit-elle obstinée
A vouloir asservir toute ma destinée?
Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
L'ombre d'un seul bien-fait qu'il ne vienne de vous?
Ah! souffrez, dans les maux où mon destin m'expose,
Qu'aux soins d'un autre aussi je doive quelque chose,
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquerir de la gloire où le vostre n'est pas.

D. SYLVE.

Oüy, Madame, mon cœur doit cesser de s'en plaindre;
Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre,
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un mal-heur
Quand un autre plus grand s'offre à nostre douleur.
Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre;
Mais, helas! de mes maux ce n'est pas là le pire:
Le coup, le rude coup dont je suis atterré,
C'est de me voir par vous ce rival preferé.
Oüy, je ne vois que trop que ses feux pleins de gloire
Sur les miens dans vostre ame emportent la victoire;
Et cette occasion de servir vos appas,
Cet avantage offert de signaler son bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,
N'est que le pur effet du bon-heur de vous plaire,
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée;
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée,
Mais je marche en tremblant à cet illustre employ,
Assuré que vos vœux ne seront pas pour moy,

Et que, s'ils sont suivis, la fortune prepare
L'heur des plus beaux succez aux soins de la Navarre.
Ah! Madame, faut-il me voir precipité
De l'espoir glorieux dont je m'estois flatté,
Et ne puis-je sçavoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir merité cette effroyable cheute?

D. ELVIRE.

Ne me demandez rien avant que regarder
Ce qu'à mes sentimens vous devez demander,
Et, sur cette froideur qui semble vous confondre,
Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis répondre:
Car enfin tous vos soins ne sçauroient ignorer
Quels secrets de vostre ame on m'a sceu déclarer,
Et je la crois, cette ame, et trop noble et trop haute
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
Vous-mesme dites-vous s'il est de l'équité
De me voir couronner une infidélité,
Si vous pouviez m'offrir sans beaucoup d'injustice
Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice,
Vous plaindre avec raison, et blâmer mes refus
Lors qu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oüy, Seigneur, c'est un crime, et les premieres flâmes
Ont des droits si sacrez sur les illustres ames
Qu'il faut perdre grandeurs et renoncer au jour
Plûtost que de pancher vers un second amour.
J'ay pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime;
Mais n'exigez de moy que ce que je vous dois,
Et soûtenez l'honneur de vostre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
Vous conserve le cœur de l'aimable comtesse,
Ce que pour un ingrat (car vous l'estes, Seigneur)

Elle a d'un choix constant refusé le bon-heur,
Quel mépris genereux, dans son ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadême !
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravez,
Et rendez à son cœur ce que vous luy devez.

D. SYLVE.

Ah ! Madame, à mes yeux n'offrez point son merite :
Il n'est que trop present à l'ingrat qui la quitte ;
Et, si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent,
J'ay peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.
Oüy, ce cœur l'ose plaindre, et ne suit pas sans peine
L'imperieux effort de l'amour qui l'entraisne ;
Aucun espoir pour vous n'a flatté mes desirs
Qui ne m'ait arraché pour elle des soûpirs,
Qui n'ait, dans ses douceurs, fait jetter à mon ame
Quelques tristes regards vers sa premiere flâme,
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mesler des remords à mes plus chers souhaits.
J'ay fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout dire :
Oüy, j'ay voulu sur moy vous oster vostre empire,
Sortir de vostre chaisne et rejetter mon cœur
Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
Mais, aprés mes efforts, ma constance abbatuë
Voit un cours necessaire à ce mal qui me tuë,
Et, deust estre mon sort à jamais mal-heureux,
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux :
Je ne sçaurois souffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux possedée,
Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je sçay que je trahis une princesse aimable ;
Mais, Madame, aprés tout, mon cœur est-il coupable,

Et le fort ascendant que prend vostre beauté
Laisse-t-il aux esprits aucune liberté ?
Helas ! je suis icy bien plus à plaindre qu'elle.
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidelle :
D'un pareil déplaisir on se peut consoler;
Mais moy, par un mal-heur qui ne peut s'égaler,
J'ay celuy de quitter une aimable personne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

D. ELVIRE

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
Et toûjours nostre cœur est en nostre pouvoir ;
Il peut bien quelquefois montrer quelque foiblesse,
Mais enfin sur nos sens la raison, la maistresse...

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. SYLVE.

D. GARCIE.

Madame, mon abord, comme je connois bien,
Assez mal-à-propos trouble vostre entretien ;
Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

D. ELVIRE.

Cette veuë, en effet, surprend au dernier poinct,
Et, de mesme que vous, je ne l'attendois point.

D. GARCIE.

Oüy, Madame, je croy que de cette visite,
Comme vous l'assurez, vous n'estiez point instruite.
Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur

De nous donner avis de ce rare bon-heur,
Et nous mettre en estat, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre.

D. Sylve.

Les heroïques soins vous occupent si fort
Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurois eu tort;
Et des grands conquerans les sublimes pensées
Sont aux civilitez avec peine abaissées.

D. Garcie.

Mais les grands conquerans dont on vante les soins,
Loin d'aymer le secret, affectent les témoins.
Leur ame, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller teste levée,
Et, s'appuyant toûjours sur de hauts sentimens,
Ne s'abaisse jamais à des déguisemens.
Ne commettez-vous point vos vertus heroïques
En passant dans ces lieux par de sourdes pratiques?
Et ne craignez-vous point qu'on puisse aux yeux de tous
Trouver cette action trop indigne de vous?

D. Sylve.

Je ne sçay si quelqu'un blâmera ma conduite
Au secret que j'ay fait d'une telle visite;
Mais je sçay qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ay jamais cherché l'obscurité;
Et, quand j'auray sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise;
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats aprés d'autres affaires,
Et, d'un sang un peu chaud reprimant les boüillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

D. Elvire.

Prince, vous avez tort, et sa visite est telle
Que vous...

D. Garcie.

Ah! c'en êst trop que prendre sa querelle,
Madame, et vostre esprit devroit feindre un peu mieux
Lors qu'il veut ignorer sa venuë en ces lieux.
Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre
Persuade assez mal qu'elle ait pû vous surprendre.

D. Elvire.

Quoy que vous soupçonniez, il m'importe si peu
Que j'aurois du regret d'en faire un desaveu.

D. Garcie.

Poussez donc jusqu'au bout cet orgüeil heroïque,
Et que sans hesiter tout vostre cœur s'explique;
C'est au déguisement donner trop de credit;
Ne desavoüez rien, puis que vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte,
Que pour vous sa presence a des charmes si doux...

D. Elvire.

Et si je veux l'aymer, m'en empescherez-vous?
Avez-vous sur mon cœur quelque empire à pretendre,
Et pour regler mes vœux ay-je vostre ordre à prendre?
Sçachez que trop d'orgüeil a pû vous décevoir
Si vostre cœur sur moy s'est crû quelque pouvoir,
Et que mes sentimens sont d'une ame trop grande
Pour vouloir les cacher lors qu'on me les demande.
Je ne vous diray point si le comte est aymé,
Mais apprenez de moy qu'il est fort estimé;
Que ses hautes vertus, pour qui je m'interesse,
Meritent mieux que vous les vœux d'une princesse;

Que je garde aux ardeurs, aux soins qu'il me fait voir,
Tout le ressentiment qu'une ame puisse avoir,
Et que, si des destins la fatale puissance
M'oste la liberté d'estre sa recompense,
Au moins est-il en moy de promettre à ses vœux
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux.
Et, sans vous amuser d'un attente frivole,
C'est à quoy je m'engage, et je tiendray parole.
Voilà mon cœur ouvert, puisque vous le voulez,
Et mes vrais sentimens à vos yeux étalez.
Estes-vous satisfait, et mon ame attaquée
S'est-elle, à vostre avis, assez bien expliquée?
Voyez, pour vous oster tout lieu de soupçonner,
S'il reste quelque jour encor à vous donner.
Cependant, si vos soins s'attachent à me plaire,
Songez que vostre bras, comte, m'est necessaire,
Et, d'un capricieux quels que soient les transports,
Qu'à punir nos tyrans il doit tous ses efforts.
Fermez l'oreille enfin à toute sa furie,
Et, pour vous y porter, c'est moy qui vous en prie.

SCENE IV.

D. GARCIE, D. SYLVE.

D. Garcie.

Tout vous rit, et vostre ame en cette occasion
Joüit superbement de ma confusion;
Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire

Sur les feux d'un rival marquer vostre victoire;
Mais c'est à vostre joye un surcroist sans égal
D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival,
Et mes pretentions hautement étouffées
A vos vœux triomphans sont d'illustres trophées.
Goûtez à pleins transports ce bon-heur éclatant,
Mais sçachez qu'on n'est pas encor où l'on pretend.
La fureur qui m'anime a de trop justes causes,
Et l'on verra peut-estre arriver bien des choses :
Un desespoir va loin quand il est échappé,
Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.
Si l'ingrate, à mes yeux, pour flatter vostre flâme,
A jamais n'estre à moy vient d'engager son âme,
Je sçauray bien trouver dans mon juste courroux
Les moyens d'empescher qu'elle ne soit à vous.

D. Sylve.

Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine;
Nous verrons quelle attente en tout cas sera vaine,
Et chacun de ses feux pourra, par sa valeur,
Ou défendre la gloire, ou vanger le mal-heur.
Mais, comme entre rivaux l'ame la plus posée
A des termes d'aigreur trouve une pente aisée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puisse trop échauffer votre esprit et le mien,
Prince, affranchissez-moy d'une gesne secrette,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

D. Garcie.

Non, non, ne craignez point qu'on pousse vostre esprit
A violer icy l'ordre qu'on vous prescrit;
Quelque juste fureur qui me presse et vous flatte,
Je sçay, comte, je sçay quand il faut qu'elle éclate.
Ces lieux vous sont ouverts; oüy, sortez-en, sortez

Glorieux des douceurs que vous en remportez ;
Mais, encor une fois, apprenez que ma teste
Peut seule dans vos mains mettre vostre conqueste.

D. Sylve.

Quand nous en serons là, le sort en nostre bras
De tous nos interests vuidera les debats.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. Elvire.

Retournez, Dom Alvar, et perdez l'esperance
De me persuader l'oubly de cette offence;
Cette playe en mon cœur ne sçauroit se guerir,
Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux respects croit-il que je defere?
Non, non, il a poussé trop avant ma colere;
Et son vain repentir, qui porte icy vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

D. Alvar.

Madame, il fait pitié; jamais cœur, que je pense,
Par un plus vif remors n'expia son offence,
Et, si dans sa douleur vous le consideriez,
Il toucheroit vostre ame, et vous l'excuseriez.
On sçait bien que le prince est dans un âge à suivre
Les premiers mouvemens où son ame se livre,

Et qu'en un sang boüillant toutes les passions
Ne laissent guere place à des reflexions.
Dom Lope, prévenu d'une fausse lumiere,
De l'erreur de son maistre a fourni la matiere.
Un bruit assez confus, dont le zele indiscret
A de l'abord du comte eventé le secret,
Vous avoit mise aussi de cette intelligence
Qui dans ces lieux gardez a donné sa presence.
Le prince a creu l'avis, et son amour, seduit,
Sur une fausse alarme a fait tout ce grand bruit;
Mais d'une telle erreur son ame est revenuë;
Vostre innocence enfin luy vient d'estre connuë;
Et Dom Lope qu'il chasse est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

D. ELVIRE.

Ah! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence,
Il n'en a pas encor une entiere assurance;
Dites-luy, dites-luy qu'il doit bien tout peser,
Et ne se haster point, de peur de s'abuser.

D. ALVAR.

Madame, il sçait trop bien...

D. ELVIRE.

Mais, Dom Alvar, de grace,
N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse;
Il réveille un chagrin qui vient à contre-temps
En troubler dans mon cœur d'autres plus importans.
Oüy, d'un trop grand mal-heur la surprise me presse,
Et le bruit du trépas de l'illustre comtesse
Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir
Qu'aucun autre soucy n'a droit de me saisir.

D. ALVAR.

Madame, ce peut estre une fausse nouvelle;

Mais mon retour au prince en porte une cruelle.

D. ELVIRE.

De quelque grand ennuy qu'il puisse estre agité,
Il en aura toûjours moins qu'il n'a merité.

SCENE II.

D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

J'attendois qu'il sortist, Madame, pour vous dire
Ce qui veut maintenant que vostre ame respire,
Puisque vostre chagrin, dans un moment d'icy,
Du sort de Done Ignés peut se voir éclaircy.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait par un des siens demander audience.

D. ELVIRE.

Elise, il faut le voir; qu'il vienne promptement.

ELISE.

Mais il veut n'estre veu que de vous seulement,
Et par cet envoyé, Madame, il sollicite
Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite.

D. ELVIRE.

Hé bien! nous serons seuls, et je vais l'ordonner,
Tandis que tu prendras le soin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment est forte!
O destins! est-ce joye ou douleur qu'on m'apporte?

SCENE III

D. PEDRE, ELISE.

ELISE.

Où...

D. PEDRE

Si vous me cherchez, Madame, me voicy.

ELISE.

En quel lieu vostre maistre...

D. PEDRE.

Il est proche d'icy;
Le feray-je venir?

ELISE.

Dites-luy qu'il s'avance,
Assuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne se verra d'aucuns yeux éclairé.
Je ne sçay quel secret en doit estre auguré;
Tant de précautions qu'il affecte de prendre...
Mais le voicy déjà.

SCENE IV.

D. IGNÉS, ELISE

ELISE.

Seigneur, pour vous attendre
On a fait... Mais que vois-je? Ha! Madame, mes yeux...

D. IGNÉS, [*en habit de cavalier*].

Ne me découvrez point, Elise, dans ces lieux,
Et laissez respirer ma triste destinée
Sous une feinte mort que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis sous ce nom comprendre mes parens;
J'ay par elle évité cet hymen redoutable,
Pour qui j'aurois souffert une mort veritable;
Et, sous cet équipage et le bruit de ma mort,
Il faut cacher à tous le secret de mon sort,
Pour me voir à l'abry de l'injuste poursuite
Qui pourroit dans ces lieux persecuter ma fuite.

ELISE.

Ma surprise en public eût trahi vos desirs,
Mais allez là dedans étouffer des soûpirs,
Et des charmans transports d'une pleine allegresse
Saisir à votre aspect le cœur de la princesse.
Vous la trouverez seule; elle-mesme a pris soin
Que vostre abord fust libre et n'eust aucun témoin.
Vois-je pas Dom Alvar?

SCENE V.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

Le prince me renvoye
Vous prier que pour luy vostre credit s'employe;
De ses jours, belle Elise, on doit n'esperer rien

S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien :
Son ame a des transports... Mais le voicy luy-mesme.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. Garcie.

Ah! sois un peu sensible à ma disgrace extrême,
Elise, et prends pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

Elise.

C'est avec d'autres yeux que ne fait la princesse,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous presse;
Mais nous avons du Ciel, ou du temperament,
Que nous jugeons de tout chacun diversement.
Et puis qu'elle vous blâme, et que sa fantaisie
Luy fait un monstre affreux de vostre jalousie,
Je serois complaisante, et voudrois m'efforcer
De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.
Un amant suit sans doute une utile methode
S'il fait qu'à nostre humeur la sienne s'accommode,
Et cent devoirs sont moins que ces ajustemens
Qui font croire en deux cœurs les mesmes sentimens.
L'art de ces deux rapports fortement les assemble,
Et nous n'aymons rien tant que ce qui nous ressemble.

D. Garcie.

Je le sçay, mais, helas! les destins inhumains
S'opposent à l'effet de ces justes desseins,

Et, malgré tous mes soins, viennent toûjours me tendre
Un piége dont mon cœur ne sçauroit se défendre.
Ce n'est pas que l'ingrate, aux yeux de mon rival,
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour luy des excez de tendresse
Dont le cruel objet me reviendra sans cesse ;
Mais, comme trop d'ardeur enfin m'avoit séduit
Quand j'ay creu qu'en ces lieux elle l'ait introduit,
D'un trop cuisant ennuy je sentirois l'atteinte
A luy laisser sur moy quelque sujet de plainte.
Ouy, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté,
Que ce soit de son cœur pure infidelité,
Et, venant m'excuser d'un trait de promptitude,
Dérober tout prétexte à son ingratitude.

ELISE.

Laissez un peu de temps à son ressentiment,
Et ne la voyez point, Seigneur, si promptement.

D. GARCIE.

Ah! si tu me cheris, obtiens que je la voye :
C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroye;
Je ne pars point d'icy qu'au moins son fier dédain...

ELISE.

De grace, differez l'effet de ce dessein.

D. GARCIE.

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

ELISE, [*à part*].

Il faut que ce soit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de le faire en aller.

[*A D. Garcie.*]

Demeurez donc, Seigneur, je m'en vais luy parler.

D. GARCIE.

Dy-luy que j'ay d'abord banny de ma presence

Celuy dont les avis ont causé mon offence;
Que Dom Lope jamais...

SCENE VII.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE, [*regardant par la porte entr'ouverte.*]
Que vois-je, ô justes Cieux !
Faut-il que je m'asseure au rapport de mes yeux?
Ah ! sans doute ils me sont des témoins trop fidelles.
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles;
Voicy le coup fatal qui devoit m'accabler;
Et, quand par des soupçons je me sentois troubler,
C'estoit, c'estoit le Ciel dont la sourde menace
Presageoit à mon cœur cette horrible disgrace.

D. ALVAR.
Qu'avez-vous veu, Seigneur, qui vous puisse émouvoir?

D. GARCIE.
J'ai veu ce que mon ame a peine à concevoir,
Et le renversement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette aventure.
C'en est fait... le destin... Je ne sçaurois parler.

D. ALVAR.
Seigneur, que vostre esprit tâche à se rapeller.

D. GARCIE.
J'ay veu... vangeance, ô Ciel !

D. ALVAR.
Quelle atteinte soudaine...

D. GARCIE.

J'en mourray, Dom Alvar, la chose est bien certaine.

D. ALVAR.

Mais, Seigneur, qui pourroit...

D. GARCIE.

Ah! tout est ruiné,
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné;
Un homme (sans mourir te le puis-je bien dire?),
Un homme dans les bras de l'infidelle Elvire!

D. ALVAR.

Ah! Seigneur, la princesse est vertueuse au point...

D. GARCIE.

Ah! sur ce que j'ay veu ne me contestez point,
Dom Alvar; c'en est trop que soûtenir sa gloire,
Lorsque mes yeux font foy d'une action si noire.

D. ALVAR.

Seigneur, nos passions nous font prendre souvent
Pour chose veritable un objet décevant;
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie
Se puisse...

D. GARCIE.

Dom Alvar, laissez-moy, je vous prie:
Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.

D. ALVAR, [*à part*].

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche.

D. GARCIE.

Ah! que sensiblement cette atteinte me touche!
Mais il faut voir qui c'est, et de ma main punir.
La voicy. Ma fureur, te peux-tu retenir?

SCENE VIII.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR.

D. Elvire.

Hé bien! que voulez-vous, et quel espoir, de grace,
Après vos procedez, peut flatter vostre audace?
Osez-vous à mes yeux encor vous presenter?
Et que me direz-vous que je doive écouter?

D. Garcie.

Que toutes les horreurs dont une ame est capable
A vos deloyautez n'ont rien de comparable,
Que le sort, les demons, et le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

D. Elvire.

Ah! vrayment, j'attendois l'excuse d'un outrage;
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.

D. Garcie.

Oüy, oüy, c'en est un autre, et vous n'attendiez pas
Que j'eusse découvert le traistre dans vos bras,
Qu'un funeste hasard, par la porte entr'ouverte,
Eust offert à mes yeux vostre honte et ma perte.
Est-ce l'heureux amant, sur ses pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'estoit inconnu?
O Ciel! donne à mon cœur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes.
Rougissez maintenant, vous en avez raison,
Et le masque est levé de vostre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame:

Ce n'estoit pas en vain que s'allarmoit ma flâme;
Par ces frequens soupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le mal-heur qu'ont rencontré mes yeux,
Et, malgré tous vos soins et vostre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne présumez pas que sans estre vangé
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sçay que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut par-tout naistre sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur:
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte
Si pour moy vostre bouche avoit parlé sans feinte,
Et, son arrest livrant mon espoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flâme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne sçauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Non, non, n'espérez rien, après un tel outrage;
Je ne suis plus à moy, je suis tout à la rage.
Trahy de tous costez, mis dans un triste estat,
Il faut que mon amour se vange avec éclat,
Qu'icy j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon desespoir acheve par moy-mesme.

D. ELVIRE.

Assez paisiblement vous a-t-on écouté?
Et pourray-je à mon tour parler en liberté?

D. GARCIE.

Et par quels beaux discours que l'artifice inspire...

D. ELVIRE.

Si vous avez encor quelque chose à me dire,

Vous pouvez l'ajoûter, je suis preste à l'oüir;
Sinon, faites au moins que je puisse joüir
De deux ou trois momens de paisible audience.

D. GARCIE.

Hé bien! j'écoûte. O Ciel! quelle est ma patience!

D. ELVIRE.

Je force ma colere, et veux sans nulle aigreur
Répondre à ce discours si rempli de fureur.

D. GARCIE.

C'est que vous voyez bien...

D. ELVIRE.

Ah! j'ay presté l'oreille
Autant qu'il vous a pleu; rendez-moy la pareille.
J'admire mon destin, et jamais sous les cieux
Il ne fut rien, je croy, de si prodigieux,
Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la raison rende moins supportable.
Je me vois un amant qui, sans se rebuter,
Applique tous ses soins à me persecuter,
Qui dans tout cet amour que sa bouche m'exprime
Ne conserve pour moy nul sentiment d'estime,
Rien, au fond de ce cœur, qu'ont pû blesser mes yeux,
Qui fasse droit au sang que j'ay receu des Cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
Oüy, je vois... ah! surtout ne m'interrompez point,
Je vois, dis-je, mon sort mal-heureux à ce point
Qu'un cœur qui dit qu'il m'ayme, et qui doit faire croire
Que, quand tout l'univers douteroit de ma gloire,
Il voudroit contre tous en estre le garant,
Est celuy qui s'en fait l'ennemy le plus grand.
On ne voit échaper aux soins que prend sa flâme

Aucune occasion de soupçonner mon ame.
Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats
Que sans estre blessé l'amour ne souffre pas.
Loin d'agir en amant qui plus que la mort mesme
Apprehende toûjours d'offencer ce qu'il ayme,
Qui se plaint doucement et cherche avec respect
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect,
A toute extremité dans ses doutes il passe,
Et ce n'est que fureur, qu'injure et que menace.
Cependant aujourd'huy je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devroit me le rendre odieux,
Et luy donner moyen, par une bonté pure,
De tirer son salut d'une nouvelle injure.
Ce grand emportement qu'il m'a falu souffrir
Part de ce qu'à vos yeux le hasard vient d'offrir.
J'aurois tort de vouloir dementir vostre veuë,
Et vostre ame sans doute a dû paroistre émeuë.

D. GARCIE.

Et n'est-ce pas...

D. ELVIRE.

Encor un peu d'attention,
Et vous allez sçavoir ma resolution.
Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse.
Vous estes maintenant sur un grand precipice,
Et ce que vostre cœur pourra déliberer
Va vous y faire choir ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pû surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
Et ne demandez point d'autre preuve que moy
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voy;
Si de vos sentimens la prompte déference
Veut, sur ma seule foy, croire mon innocence,

Et de tous vos soupçons dementir le credit
Pour croire aveuglement ce que mon cœur vous dit,
Cette soûmission, cette marque d'estime,
Du passé dans ce cœur efface tout le crime ;
Je retracte à l'instant ce qu'un juste courroux
M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous,
Et, si je puis un jour choisir ma destinée
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à vostre amour et mes vœux et ma main.
Mais prestez bien l'oreille à ce que je vais dire :
Si cet offre sur vous obtient si peu d'empire
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux ;
S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous peuvent donner mon cœur et ma naissance,
Et que de vostre esprit les ombrages puissans
Forcent mon innocence à convaincre vos sens
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincere à qui l'on fait outrage,
Je suis preste à le faire, et vous serez content ;
Mais il vous faut de moy détacher à l'instant,
A mes vœux pour jamais renoncer de vous-même ;
Et j'atteste du Ciel la puissance suprême
Que, quoy que le destin puisse ordonner de nous,
Je choisiray plûtost d'estre à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix dequoy vous satisfaire :
Avisez maintenant celuy qui peut vous plaire.

D. GARCIE.

Juste Ciel ! jamais rien peut-il estre inventé
Avec plus d'artifice et de déloyauté ?
Tout ce que des enfers la malice étudie

A-t'il rien de si noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarasser un cœur?
Ah! que vous sçavez bien icy contre moy-mesme,
Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traistres yeux!
Parce qu'on est surprise et qu'on manque d'excuse,
D'un offre de pardon on emprunte la ruse;
Vostre feinte douceur forge un amusement
Pour divertir l'effet de mon ressentiment,
Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embarasse,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oüy, vos dexteritez veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner,
Et vostre ame, feignant une innocence entiere,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumiere
Qu'à des conditions qu'aprés d'ardans soûhaits
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais.
Mais vous serez trompée en me croyant surprendre;
Oüy, oüy, je pretends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,
Peut de ce que j'ay veu justifier l'horreur.

D. ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
De ne plus rien pretendre au cœur de Done Elvire.

D. GARCIE.

Soit, je souscris à tout, et mes vœux aussi bien,
En l'estat où je suis, ne pretendent plus rien.

D. ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. Garcie.

Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites,
Et c'est moy bien plûtost qui dois vous avertir
Que quelqu'autre dans peu se pourra repentir.
Le traistre, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.

D. Elvire.

Ah! c'est trop en souffrir, et mon cœur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté;
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice,
Et, puis qu'il veut perir, consentons qu'il perisse.
[*A D. Garcie.*]
Elise... A cet éclat vous voulez me forcer,
Mais je vous apprendray que c'est trop m'offenser.
(*Elise entre.*)
Faites un peu sortir la personne cherie...
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. Garcie.

Et je puis...

D. Elvire.

Attendez; vous serez satisfait.

Elise, [*à part*].

Voicy de son jaloux sans doute un nouveau trait.

D. Elvire.

Prenez garde qu'au moins cette noble colere
Dans la mesme fierté jusqu'au bout persevere;
Et sur-tout desormais songez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.
[*Lui montrant D. Ignés.*]
Voicy, graces au Ciel, ce qui les a fait naistre,
Ces soupçons obligeans que l'on me fait paroistre :

Voyez bien ce visage, et si de Done Ignés
Vos yeux au mesme instant n'y connoissent les traits.

SCENE IX.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNÉS, D. ALVAR, ELISE.

D. Garcie.

O Ciel!

D. Elvire.

Si la fureur dont vostre ame est émeuë
Vous trouble jusques-là l'usage de la veuë,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
Sa mort est une adresse au besoin inventée
Pour fuïr l'autorité qui l'a persecutée,
Et sous un tel habit elle cachoit son sort
Pour mieux joüir du fruit de cette feinte mort.

[*A D. Ignés.*]

Madame, pardonnez s'il faut que je consente
A trahir vos secrets et tromper vostre attente;
Je me vois exposée à sa temerité;
Toutes mes actions n'ont plus de liberté,
Et mon honneur, en butte aux soupçons qu'il peut prendre,
Est reduit à toute heure aux soins de se défendre.
Nos doux embrassemens, qu'a surpris ce jaloux,
De cent indignitez m'ont fait souffrir les coups.
Oüy, voilà le sujet d'une fureur si prompte

Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.

[*A D. Garcie.*]

Joüissez à cette heure en tyran absolu
De l'éclaircissement que vous avez voulu;
Mais sçachez que j'auray sans cesse la memoire
De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire,
Et, si je puis jamais oublier mes sermens,
Tombent sur moy du Ciel les plus grands châtimens!
Qu'un tonnerre éclatant mette ma teste en poudre,
Lors qu'à souffrir vos feux je pourray me resoudre!

[*A D. Ignés.*]

Allons, Madame, allons, ostons-nous de ces lieux,
Qu'infectent les regards d'un monstre furieux;
Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
Evitons les effets de sa rage animée,
Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,
Que pour nous voir bien-tost affranchir de ses mains.

D. Ignés.

Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
A la mesme vertu vient de faire une offence.

[*D. Ignés et D. Elvire se retirent.*]

D. Garcie.

Quelles tristes clartez dissipent mon erreur,
Envelopent mes sens d'une profonde horreur,
Et ne laissent plus voir à mon ame abatuë
Que l'effroyable objet d'un remord qui me tuë!
Ah! Dom Alvar, je voy que vous avez raison;
Mais l'enfer dans mon cœur a souflé son poison,
Et, par un trait fatal d'une rigueur extrême,
Mon plus grand ennemy se rencontre en moy-mesme.

Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour
Qu'une ame consumée ait jamais mis au jour,
Si, par ses mouvemens, qui font toute ma peine,
Cet amour à tous coups se rend digne de hayne?
Il faut, il faut vanger par mon juste trépas
L'outrage que j'ay fait à ses divins appas;
Aussi bien, quel conseil aujourd'huy puis-je suivre?
Ah! j'ay perdu l'objet pour qui j'aymois à vivre.
Si j'ay pû renoncer à l'espoir de ses vœux,
Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

D. ALVAR.

Seigneur.

D. GARCIE.

Non, Dom Alvar, ma mort est necessaire;
Il n'est soins ny raisons qui m'en puissent distraire;
Mais il faut que mon sort, en se precipitant,
Rende à cette princesse un service éclatant;
Et je veux me chercher dans cette illustre envie
Les moyens glorieux de sortir de la vie,
Faire, par un grand coup qui signale ma foy,
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moy,
Et qu'elle puisse dire, en se voyant vangée :
« C'est par son trop d'amour qu'il m'avoit outragée. »
Il faut que de ma main un illustre attentat
Porte une mort trop deuë au sein de Mauregat,
Que j'aille prevenir par une belle audace
Le coup dont la Castille avec bruit le menace;
Et j'auray des douceurs, dans mon instant fatal,
De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

D. ALVAR

Un service, Seigneur, de cette consequence,

Auroit bien le pouvoir d'effacer vostre offence;
Mais hazarder...

D. GARCIE.

Allons, par un juste devoir,
Faire à ce noble effort servir mon desespoir.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, ELISE.

D. Alvar.

Ouy, jamais il ne fut de si rude surprise :
Il venoit de former cette haute entreprise ;
A l'avide desir d'immoler Mauregat
De son prompt desespoir il tournoit tout l'éclat ;
Ses soins precipitez vouloient à son courage
De cette juste mort assurer l'avantage,
Y chercher son pardon et prevenir l'ennuy
Qu'un rival partageast cette gloire avec luy.
Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidele
Est venu luy porter la fâcheuse nouvelle
Que ce mesme rival, qu'il vouloit prevenir,
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir,
L'a prevenu luy-mesme en immolant le traistre,
Et pousse, dans ce jour, Dom Alphonse à paroistre,
Qui d'un si prompt succés va goûter la douceur
Et vient prendre en ces lieux la princesse sa sœur ;

Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'est la recompense
Dont il pretend payer le service éclatant
Du bras qui luy fait jour au throsne qui l'attend.

ELISE.

Oüy, Done Elvire a sceu ces nouvelles semées,
Et du vieux Dom Loüis les trouve confirmées,
Qui vient de luy mander que Leon, dans ce jour,
De Dom Alphonse et d'elle attend l'heureux retour,
Et que c'est là qu'on doit, par un revers prospere,
Luy voir prendre un époux de la main de ce frere;
Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir
Que Dom Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

D. ALVAR.

Ce coup au cœur du prince...

ELISE.

Est sans doute bien rude,
Et je le trouve à plaindre en son inquietude;
Son interest pourtant, si j'en ay bien jugé,
Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé,
Et je n'ay point connu qu'à ce succés qu'on vante,
La princesse ait fait voir une ame fort contente
De ce frere qui vient, et de la lettre aussi.
Mais...

SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE, D. IGNÉS.

D. Elvire.

Faites, Dom Alvar, venir le prince icy.
[*A D. Ignés.*]
Souffrez que devant vous je luy parle, Madame,
Sur cet évenement dont on surprend mon ame,
Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement
Si je perds contre luy tout mon ressentiment.
Sa disgrace impreveuë a pris droit de l'éteindre;
Sans luy laisser ma haine, il est assez à plaindre,
Et le Ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien servi les sermens de mon cœur.
Un éclatant arrest de ma gloire outragée
A jamais n'estre à luy me tenoit engagée;
Mais, quand par les destins il est executé,
J'y vois pour son amour trop de severité,
Et le triste succés de tout ce qu'il m'adresse
M'efface son offence et luy rend ma tendresse.
Oüy, mon cœur, trop vangé par de si rudes coups,
Laisse à leur cruauté desarmer son courroux,
Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
A consoler le sort d'un amant miserable;
Et je croy que sa flâme a bien pû meriter
Cette compassion que je luy veux prester.

D. Ignés.

Madame, on auroit tort de trouver à redire

Aux tendres sentimens qu'on voit qu'il vous inspire.
Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, et sa pâleur
De ce coup surprenant marque assez la douleur.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNÉS, ELISE

D. Garcie.

Madame, avec quel front faut-il que je m'avance,
Quand je viens vous offrir l'odieuse presence...

D. Elvire.

Prince, ne parlons plus de mon ressentiment :
Vostre sort dans mon ame a fait du changement,
Et, par le triste estat où sa rigueur vous jette,
Ma colere est éteinte et nostre paix est faite.
Oüy, bien que vostre amour ait merité les coups
Que fait sur luy du Ciel éclater le courroux,
Bien que ses noirs soupçons ayent offencé ma gloire
Par des indignitez qu'on auroit peine à croire,
J'avoüeray toutefois que je plains son mal-heur,
Jusqu'à voir nos succés avec quelque douleur;
Que je hay les faveurs de ce fameux service,
Lors qu'on veut de mon cœur luy faire un sacrifice,
Et voudrois bien pouvoir racheter les momens
Où le sort contre vous n'armoit que mes sermens.
Mais enfin vous sçavez comme nos destinées
Aux interests publics sont toûjours enchaînées,
Et que l'ordre des Cieux, pour disposer de moy,

Dans mon frere qui vient me va montrer mon roy.
Cedez comme moy, Prince, à cette violence
Où la grandeur soûmet celles de ma naissance;
Et, si de vostre amour les déplaisirs sont grands,
Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,
Et ne se serve point contre un coup qui l'étonne
Du pouvoir qu'en ces lieux vostre valeur vous donne;
Ce vous seroit sans doute un indigne transport
De vouloir dans vos maux lutter contre le sort,
Et, lors que c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
La soûmission prompte est grandeur de courage.
Ne resistez donc point à ses coups éclatans,
Ouvrez les murs d'Astorgue au frere que j'attends,
Laissez-moy rendre aux droits qu'il peut sur moy pretendre
Ce que mon triste cœur a resolu de rendre;
Et ce fatal hommage où mes vœux sont forcez
Peut-estre n'ira pas si loin que vous pensez.

D. GARCIE.

C'est faire voir, Madame, une bonté trop rare
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prepare;
Sur moy sans de tels soins vous pouvez laisser cheoir
Le foudre rigoureux de tout vostre devoir.
En l'estat où je suis, je n'ay rien à vous dire;
J'ay merité du sort tout ce qu'il a de pire,
Et je sçay, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me suis osté le droit d'en murmurer.
Par où pourrois-je, helas! dans ma vaste disgrace,
Vers vous de quelque plainte authoriser l'audace?
Mon amour s'est rendu mille fois odieux,
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux;
Et lors que, par un juste et fameux sacrifice,
Mon bras à vostre sang cherche à rendre un service,

Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal
De me voir prevenu par le bras d'un rival.
Madame, aprés cela, je n'ay rien à pretendre.
Je suis digne du coup que l'on me fait attendre,
Et je le vois venir sans oser contre luy
Tenter de vostre cœur le favorable appuy.
Ce qui peut me rester dans mon mal-heur extrême,
C'est de chercher alors mon remede en moy-mesme,
Et faire que ma mort, propice à mes desirs,
Affranchisse mon cœur de tous ses déplaisirs.
Oüy, bien-tost dans ces lieux Dom Alphonse doit estre,
Et déja mon rival commence de paroistre.
De Leon vers ces murs il semble avoir volé
Pour recevoir le prix du tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune resistance
Fasse valoir icy ce que j'ay de puissance.
Il n'est effort humain que, pour vous conserver,
Si vous y consentiez, je ne pûsse braver;
Mais ce n'est pas à moy, dont on hait la memoire,
A pouvoir esperer cet aveu plein de gloire,
Et je ne voudrois pas par des efforts trop vains
Jetter le moindre obstacle à vos justes desseins.
Non, je ne contrains point vos sentimens, Madame;
Je vais en liberté laisser toute vostre ame,
Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,
Et subir de mon sort la derniere rigueur.

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. IGNÉS, ELISE.

D. Elvire.

Madame, au desespoir où son destin l'expose
De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause;
Vous me rendrez justice en croyant que mon cœur
Fait de vos interests sa plus vive douleur,
Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,
Et que si je me plains d'une disgrace horrible
C'est de voir que du Ciel le funeste courroux
Ait pris chez moy les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flâme
Qui traite indignement les bontez de vostre ame.

D. Ignés.

C'est un évenement dont sans doute vos yeux
N'ont point pour moy, Madame, à quereller les cieux.
Si les foibles attraits qu'étale mon visage
M'exposoient au destin de souffrir un volage,
Le Ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups,
Quand, pour m'oster ce cœur, il s'est servi de vous,
Et mon front ne dôit point rougir d'une inconstance
Qui de vos traits aux miens marque la difference.
Si pour ce changement je pousse des soûpirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos desirs,
Et, dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuse pour vous de mon peu de merite,

Qui n'a pû retenir un cœur dont les tributs
Causent un si grand trouble à vos vœux combatus.

D. Elvire.

Accusez-vous plûtost de l'injuste silence
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence :
Ce secret plûtost sceu peut-estre à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles si fâcheux,
Et mes justes froideurs, des desirs d'un volage
Au point de leur naissance ayant banny l'hommage,
Eussent pû renvoyer..

D. Ignés

Madame, le voicy.

D. Elvire.

Sans rencontrer ses yeux vous pouvez estre icy.
Ne sortez point, Madame, et, dans un tel martyre,
Veüillez estre témoin de ce que je vais dire.

D. Ignés

Madame, j'y consens, quoy que je sçache bien
Qu'on fuiroit en ma place un pareil entretien.

D. Elvire.

Son succez, si le Ciel seconde ma pensée,
Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

SCENE V.

D. SYLVE, D. ELVIRE, D. IGNÉS.

D. Elvire.

Avant que vous parliez, je demande instamment

Que vous daigniez, Seigneur, m'écoûter un moment.
Déja la renommée a jusqu'à nos oreilles
Porté de vostre bras les soudaines merveilles,
Et j'admire avec tous comme en si peu de temps
Il donne à nos destins ces succés éclatans.
Je sçay bien qu'un bien-fait de cette consequence
Ne sçauroit demander trop de reconnoissance,
Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
Qui replace mon frere au throsne paternel.
Mais, quoy que de son cœur vous offrent les hommages,
Usez en genereux de tous vos avantages,
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette sur moy, Seigneur, un joug imperieux,
Que vostre amour, qui sçait quel interest m'anime,
S'obstine à triompher d'un refus legitime,
Et veüille que ce frere, où l'on va m'exposer,
Commence d'estre roy pour me tyranniser.
Leon a d'autres prix dont, en cette occurance,
Il peut mieux honorer vostre haute vaillance,
Et c'est à vos vertus faire un present trop bas
Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.
Peut-on estre jamais satisfait en soy-mesme
Lors que par la contrainte on obtient ce qu'on ayme?
C'est un triste avantage, et l'amant genereux
A ces conditions refuse d'estre heureux;
Il ne veut rien devoir à cette violence
Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance,
Et pour l'objet qu'il ayme est toûjours trop zelé
Pour souffrir qu'en victime il luy soit immolé.
Ce n'est pas que ce cœur au merite d'un autre
Pretende reserver ce qu'il refuse au vostre:
Non, Seigneur, j'en répons, et vous donne ma foy

Que personne jamais n'aura pouvoir sur moy,
Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite...

D. SYLVE.

J'ay de vostre discours assez souffert la suite,
Madame, et par deux mots je vous l'eusse épargné
Si vostre fausse allarme eût sur vous moins gagné.
Je sçay qu'un bruit commun qui par tout se fait croire
De la mort du tyran me veut donner la gloire;
Mais le seul peuple, enfin, comme on nous fait sçavoir,
Laissant par Dom Loüis échaufer son devoir,
A remporté l'honneur de cet acte heroïque,
Dont mon nom est chargé par la rumeur publique;
Et ce qui d'un tel bruit a fourny le sujet,
C'est que, pour appuyer son illustre projet,
Dom Loüis fit semer, par une feinte utile,
Que, secondé des miens, j'avois saisi la ville,
Et par cette nouvelle il a poussé les bras
Qui d'un usurpateur ont hasté le trépas.
Par son zele prudent il a sceu tout conduire,
Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire.
Mais dans le mesme instant un secret m'est appris
Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.
Vous attendez un frere, et Leon son vray maître;
A vos yeux maintenant le Ciel le fait paroistre :
Oüy, je suis Dom Alphonse, et mon sort conservé,
Et sous le nom du sang de Castille élevé,
Est un fameux effet de l'amitié sincere
Qui fut entre son prince et le roy nostre pere.
Dom Loüis du secret a toutes les clartez,
Et doit aux yeux de tous prouver ces veritez.
D'autres soins maintenant occupent ma pensée
Non qu'à vostre sujet elle soit traversée,

Que ma flâme querelle un tel évenement,
Et qu'en mon cœur le frere importune l'amant;
Mes feux par ce secret ont receu sans murmure
Le changement qu'en eux a prescrit la nature,
Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché
De l'amour dont pour vous mon cœur estoit touché
Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,
Que les cheres douceurs de sa premiere chaîne,
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignés
Ce que de ses bontez a merité l'excés.
Mais son sort incertain rend le mien miserable,
Et, si ce qu'on en dit se trouvoit veritable,
En vain Leon m'appelle et le throsne m'attend,
La couronne n'a rien à me rendre content,
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joye
D'en couronner l'objet où le Ciel me renvoye,
Et pouvoir reparer par ces justes tributs
L'outrage que j'ay fait à ses rares vertus.
Madame, c'est de vous que j'ay raison d'attendre
Ce que de son destin mon ame peut apprendre;
Instruisez-m'en, de grace, et, par vostre discours,
Hâtez mon desespoir ou le bien de mes jours.

D. Elvire.

Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,
Seigneur: ces nouveautez ont droit de me confondre.
Je n'entreprendray point de dire à vostre amour
Si Done Ignés est morte ou respire le jour;
Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fideles,
Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles.

D. Sylve, *ou* D. Alphonse.

Ah! Madame, il m'est doux, en ces perplexitez,
De voir icy briller vos celestes beautez;

Mais vous, avec quels yeux verrez-vous un volage
Dont le crime...

D. IGNÉS.

Ah! gardez de me faire un outrage,
Et de vous hasarder à dire que vers moy
Un cœur dont je fais cas ait pû manquer de foy;
J'en refuse l'idée, et l'excuse me blesse;
Rien n'a pû m'offencer auprés de la princesse,
Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé
Par un si haut merite est assez excusé.
Cette flâme vers moy ne vous rend point coupable,
Et, dans le noble orgüeil dont je me sens capable,
Sçachez, si vous l'estiez, que ce seroit en vain
Que vous presumeriez de fléchir mon dédain,
Et qu'il n'est repentir ny suprême puissance
Qui gagnast sur mon cœur d'oublier cette offence.

D. ELVIRE.

Mon frere (d'un tel nom souffrez-moy la douceur),
De quel ravissement comblez-vous une sœur!
Que j'ayme vostre choix, et benis l'avanture
Qui vous fait couronner une amitié si pure,
Et de deux nobles cœurs que j'ayme tendrement...

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNÉS, D. SYLVE, ELISE.

D. GARCIE.

De grace, cachez-moy vostre contentement,

Madame, et me laissez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je sçay que de vos vœux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer.
Vous le voyez assez, et quelle obeïssance
De vos commandemens m'arrache la puissance;
Mais je vous avoüeray que cette gayeté
Surprend au dépourveu toute ma fermeté,
Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naistre
Un transport dont j'ay peur que je ne sois pas maistre,
Et je me punirois s'il m'avoit pû tirer
De ce respect soûmis où je veux demeurer.
Oüy, vos commandemens ont prescrit à mon ame
De souffrir sans éclat le mal-heur de ma flâme.
Cet ordre sur mon cœur doit estre tout-puissant,
Et je pretends mourir en vous obeïssant.
Mais, encor une fois, la joye où je vous treuve
M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,
Et l'ame la plus sage, en ces occasions,
Répond malaisément de ses émotions.
Madame, épargnez-moy cette cruelle atteinte,
Donnez-moy par pitié deux momens de contrainte,
Et, quoy que d'un rival vous inspirent les soins,
N'en rendez pas mes yeux les mal-heureux témoins.
C'est la moindre faveur qu'on peut, je croy, pretendre,
Lors que dans ma disgrace un amant peut descendre;
Je ne l'exige pas, Madame, pour long-temps,
Et bien-tost mon départ rendra vos vœux contens.
Je vais où de ses feux mon ame consumée
N'apprendra vostre hymen que par la renommée:
Ce n'est pas un spectacle où je doive courir,
Madame; sans le voir j'en sçauray bien mourir.

D. Ignés.

Seigneur, permettez-moy de blâmer vostre plainte :
De vos maux la princesse a sceu paroistre atteinte,
Et cette joye encor de quoy vous murmurez
Ne luy vient que des biens qui vous sont preparez.
Elle goûte un succez à vos desirs prospere,
Et dans vostre rival elle trouve son frere :
C'est Dom Alphonse, enfin, dont on a tant parlé,
Et ce fameux secret vient d'estre dévoilé.

D. Sylve, *ou* D. Alphonse.

Mon cœur, graces au Ciel, aprés un long martyre,
Seigneur, sans vous rien prendre, a tout ce qu'il desire,
Et goûte d'autant mieux son bon-heur en ce jour
Qu'il se voit en estat de servir vostre amour.

D. Garcie.

Helas ! cette bonté, Seigneur, doit me confondre,
A mes plus chers desirs elle daigne répondre.
Le coup que je craignois, le Ciel l'a détourné,
Et tout autre que moy se verroit fortuné ;
Mais ces douces clartez d'un secret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable,
Et tombé de nouveau dans ces traistres soupçons
Surquoy l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur, si souvent odieuse,
Doit perdre tout espoir d'estre jamais heureuse.
Oüy, l'on doit me haïr avec trop de raison,
Moy-mesme je me trouve indigne de pardon,
Et, quelque heureux succés que le sort me presente,
La mort, la seule mort, est toute mon attente.

D. Elvire.

Non, non, de ce transport le soûmis mouvement,
Prince, jette en mon ame un plus doux sentiment ;

Par luy de mes sermens je me sens détachée;
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs, m'ont touchée;
J'y vois par-tout briller un excés d'amitié,
Et vostre maladie est digne de pitié.
Je vois, Prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts où du Ciel fait pancher l'influence,
Et, pour tout dire, enfin, jaloux ou non jaloux,
Mon roy sans me gesner peut me donner à vous.

D. GARCIE.

Ciel! dans l'excés des biens que cet aveu m'octroye,
Rends capable mon cœur de supporter sa joye!

D. SYLVE, *ou* D. ALPHONSE.

Je veux que cet hymen, aprés nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs et nos Estats;
Mais icy le temps presse, et Leon nous appelle.
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zele,
Et par nostre presence et nos soins differens
Donner le dernier coup au party des tyrans.

L'ESCOLE DES MARIS

COMEDIE

Representée sur le Theatre du Palais Royal.

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS

FRERE UNIQUE DU ROY

MONSEIGNEUR,

E fais voir icy à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand et de si superbe que le nom que je mets à la teste de ce livre, et rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage estrange, et quelques-uns pourront bien dire, pour en exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles et de diamans sur une statuë de terre, et faire entrer par des portiques magnifiques et des arcs-triomphaux superbes dans une meschante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette avanture je n'ay eu aucun choix à faire, et que l'honneur que j'ay d'estre à VOSTRE ALTESSE ROYALE *m'a imposé une necessité absoluë de luy dedier le premier ouvrage que je mets de moy-mesme au jour. Ce n'est pas un present que je luy fais, c'est un devoir dont je m'acquitte; et les hommages ne sont jamais regardez par les choses qu'ils portent. J'ay donc osé, MONSEIGNEUR, dedier une bagatelle à* VOSTRE ALTESSE ROYALE, *parce que je n'ay pû m'en dispenser; et, si je me dispense icy de m'estendre sur les belles et glorieuses veritez qu'on pourroit dire d'Elle, c'est par la juste apprehension que*

ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses, et tout ce que j'ay pretendu dans cette epistre, c'est de justifier mon action à toute la France, et d'avoir cette gloire de vous dire à vous-mesme, MONSEIGNEUR, avec toute la soûmission possible, que je suis

De Vostre Altesse Royale

Le tres-humble tres-obeissant et tres-fidelle serviteur,

J.-B. P. MOLIERE.

L'ESCOLE DES MARIS

LES PERSONNAGES.

SGANARELLE, } freres.
ARISTE, }
ISABELLE, } sœurs.
LEONOR, }
LISETTE, suivante de Leonor.
VALERE, amant d'Isabelle.
ERGASTE, valet de Valere.
LE COMMISSAIRE.
LE NOTAIRE.

La scene est à Paris.

L'ESCOLE

DES MARIS

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.

Mon frere, s'il vous plaist, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend;
Bien que sur moy des ans vous ayez l'avantage
Et soyez assez vieux pour devoir estre sage,
Je vous diray pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections:
Que j'ay pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Ouy, des foux comme vous,
Mon frere.

ARISTE

Grand mercy, le compliment est doux.

SGANARELLE.

Je voudrois bien sçavoir, puis qu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moy peuvent reprendre.

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la severité
Fuit toutes les douceurs de la societé,
A tous vos procedez inspire un air bizarre,
Et, jusques à l'habit, vous rend chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il est vray qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moy que je me dois vestir!
Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,
Monsieur mon frere aisné (car, Dieu mercy, vous l'estes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler),
Ne voudriez-vous point, dy-je, sur ces matieres
De vos jeunes muguets m'inspirer les manieres,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux de qui la vaste enfleure
Des visages humains offusque la figure;
De ces petits pourpoints sous les bras se perdans,
Et de ces grands colets jusqu'au nombril pendans;
De ces manches qu'à table on voit taster les sausses
Et de ces cotillons appellez hauts-de-chausses;
De ces souliers mignons de rubans revestus,
Qui vous font ressembler à des pigeons patus,

Et de ces grands canons, où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces Messieurs les galans
Marcher écarquillez ainsi que des volans?
Je vous plairois sans doute equipé de la sorte,
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE.

Toûjours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excés choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et, sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la methode
De ceux qu'on voit tousjours rencherir sur la mode,
Et qui dans ses excés, dont ils sont amoureux,
Seroient faschés qu'un autre eust esté plus loin qu'eux;
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoy que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'estre au nombre des fous
Que du sage party se voir seul contre tous.

SGANARELLE.

Cela sent son vieillard qui, pour en faire accroire,
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'est un estrange fait du soin que vous prenez
A me venir toûjours jetter mon âge au nez,
Et qu'il faille qu'en moy sans cesse je vous voye
Blasmer l'ajustement aussi bien que la joye,
Comme si, condamnée à ne plus rien cherir,
La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,

Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée
Sans se tenir encor mal propre et rechignée.

SGANARELLE.

Quoy qu'il en soit, je suis attaché fortement
A ne demordre point de mon habillement :
Je veux une coëffeure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma teste ait un abry commode;
Un bon pourpoint bien long et fermé comme il faut,
Qui, pour bien digerer, tienne l'estomach chaud;
Un haut-de-chausses fait justement pour ma cuisse,
Des souliers où mes pieds ne soient point au suplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos ayeux.
Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

SCENE II.

LEONOR, ISABELLE, LISETTE, ARISTE, SGANARELLE.

LEONOR, *à Isabelle.*

Je me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE, *à Isabelle.*

Toûjours dans une chambre à ne point voir le monde?

ISABELLE.

Il est ainsy basty.

LEONOR.

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE.

Bien vous prend que son frere ait toute une autre humeur,

Madame, et le destin vous fut bien favorable
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE.

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'huy
Enfermée à la clef, ou menée avec luy.

LISETTE.

Ma foy, je l'envoyrois au diable avec sa fraize,
Et...

SGANARELLE.

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en deplaise?

LEONOR.

Nous ne sçavons encor, et je pressois ma sœur
De venir du beau temps respirer la douceur;
Mais...

SGANARELLE.

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble,
Vous n'avez qu'à courir, vous voila deux ensemble;
Mais vous, je vous deffens, s'il vous plaist, de sortir.

ARISTE.

Eh! laissez-les, mon frere, aller se divertir.

SGANARELLE.

Je suis vostre valet, mon frere.

ARISTE.

La jeunesse
Veut...

SGANARELLE.

La jeunesse est sotte, et par fois la vieillesse.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle est mal d'estre avec Leonor?

SGANARELLE.

Non pas, mais avec moy je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais.

SGANARELLE.

Mais ses actions de moy doivent dépendre,
Et je sçais l'interest, enfin, que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de sa sœur ay-je un moindre interest?

SGANARELLE.

Mon Dieu, chacun raisonne et fait comme il luy plaist.
Elles sont sans parens, et nostre amy leur pere
Nous commit leur conduite à son heure derniere,
Et, nous chargeant tous deux ou de les espouser,
Ou, sur nostre refus, un jour d'en disposer,
Sur elles, par contract, nous sceut, dés leur enfance,
Et de pere et d'espoux donner pleine puissance.
D'eslever celle-là vous pristes le soucy,
Et moy je me chargeay du soin de celle-cy:
Selon vos volontez vous gouvernez la vostre,
Laissez-moy, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE.

Il me semble...

SGANARELLE.

Il me semble, et je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
Vous souffrez que la vostre aille leste et pimpante,
Je le veux bien; qu'elle ait et laquais et suivante,
J'y consens; qu'elle courre, ayme l'oisiveté,
Et soit des damoiseaux fleurée en liberté,
J'en suis fort satisfait; mais j'entens que la mienne,
Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne;
Que d'une serge honneste elle ait son vestement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement:

Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du mesnage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir;
Qu'aux discours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
Enfin la chair est foible, et j'entends tous les bruits;
Je ne veux point porter de cornes, si je puis,
Et, comme à m'espouser sa fortune l'appelle,
Je pretens corps pour corps pouvoir respondre d'elle

ISABELLE.

Vous n'avez pas sujet, que je croy...

SGANARELLE.

Taisez-vous;
Je vous apprendray bien s'il faut sortir sans nous.

LEONOR.

Quoy donc, Monsieur...

SGANARELLE.

Mon Dieu, Madame, sans langage,
Je ne vous parle pas, car vous estes trop sage.

LEONOR.

Voyez-vous Isabelle avec nous à regret?

SGANARELLE.

Ouy, vous me la gâtez, puis qu'il faut parler net;
Vos visites icy ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LEONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi?
J'ignore de quel œil elle voit tout cecy,
Mais je sçay ce qu'en moy feroit la deffiance,
Et, quoy qu'un mesme sang nous ait donné naissance,

Nous sommes bien peu sœurs s'il faut que chaque jour
Vos manieres d'agir luy donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces soins sont des choses infames :
Sommes-nous chez les Turcs, pour renfermer les femmes?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
Nostre honneur est, Monsieur, bien sujet à foiblesse,
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.
Pensez-vous, aprés tout, que ces precautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions,
Et, quand nous nous mettons quelque chose à la teste,
Que l'homme le plus fin ne soit pas une beste?
Toutes ces gardes-là sont visions de foux;
Le plus seur est, ma foy, de se fier en nous :
Qui nous gesne se met en un peril extréme,
Et toûjours nostre honneur veut se garder luy-mesme.
C'est nous inspirer presque un desir de pescher
Que monstrer tant de soins de nous en empescher,
Et, si par un mary je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

SGANARELLE

Voila, beau precepteur, vostre education,
Et vous souffrez cela sans nulle emotion?

ARISTE.

Mon frere, son discours ne doit que faire rire;
Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.
Leur sexe ayme à joüir d'un peu de liberté.
On le retient fort mal par tant d'austerité,
Et les soins deffians, les verroux et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ny des filles :
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,

Non la severité que nous leur faisons voir.
C'est une estrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte;
En vain sur tous ses pas nous pretendons regner,
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner,
Et je ne tiendrois, moy, quelque soin qu'on se donne,
Mon honneur guere seur aux mains d'une personne
A qui, dans les desirs qui pourroient l'assaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chansons que tout cela!

ARISTE.

Soit; mais je tiens sans cesse
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses defauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne luy point faire peur.
Mes soins pour Leonor ont suivy ces maximes:
Des moindres libertez je n'ay point fait des crimes,
A ses jeunes desirs j'ay tousjours consenty,
Et je ne m'en suis point, grace au Ciel, repenty;
J'ay souffert qu'elle ait veu les belles compagnies,
Les divertissemens, les bals, les comedies:
Ce sont choses, pour moy, que je tiens de tout temps
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens;
Et l'escole du monde en l'air dont il faut vivre
Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre.
Elle ayme à despenser en habit, linge et nœuds:
Que voulez-vous? je tâche à contenter ses vœux,
Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles,
Lors que l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'espouser;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser;

479918

Je sçay bien que nos ans ne se rapportent guere,
Et je laisse à son choix liberté tout entiere.
Si quatre mille escus de rente bien venans,
Une grande tendresse et des soins complaisans
Peuvent, à son avis, pour un tel mariage,
Reparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser; sinon, choisir ailleurs :
Je consens que sans moy ses destins soient meilleurs,
Et j'ayme mieux la voir sous un autre hymenée
Que si contre son gré sa main m'estoit donnée.

SGANARELLE.

Hé! qu'il est doucereux! c'est tout sucre et tout miel.

ARISTE.

Enfin, c'est mon humeur, et j'en rends grace au Ciel;
Je ne suivrois jamais ces maximes severes
Qui font que les enfans content les jours des peres.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté
Ne se retranche pas avec facilité,
Et tous ses sentimens suivront mal vostre envie
Quand il faudra changer sa maniere de vie.

ARISTE.

Et pourquoy la changer?

SGANARELLE.

Pourquoy?

ARISTE

Oui.

SGANARELLE

Je ne sçay.

ARISTE.

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé?

SGANARELLE.

Quoy! si vous l'épousez, elle pourra pretendre
Les mesmes libertez que fille on luy voit prendre?

ARISTE.

Pourquoy non?

SGANARELLE.

Vos desirs luy seront complaisans
Jusques à luy laisser et mouches et rubans?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A luy souffrir en cervelle troublée
De courir tous les bals et les lieux d'assemblée?

ARISTE.

Ouy, vrayement.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoizeaux?

ARISTE.

Et quoy donc?

SGANARELLE

Qui jouëront et donneront cadeaux?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et vostre femme entendra les fleurettes?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en estre point soû?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous estes un vieux foû.
(*A Isabelle.*)
Rentrez pour n'ouyr point cette pratique infame.

ARISTE.

Je veux m'abandonner à la foy de ma femme,
Et pretens tousjours vivre ainsi que j'ay vescu.

SGANARELLE.

Que j'auray de plaisir si l'on le fait cocu!

ARISTE.

J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naistre;
Mais je sçay que pour vous, si vous manquez de l'estre,
On ne vous en doit point imputer le defaut,
Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur. O! que cela doit plaire,
De voir un goguenard presque sexagenaire!

LEONOR.

Du sort dont vous parlez je le garantis, moy,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foy;
Il s'y peut asseurer, mais sçachez que mon ame
Ne répondroit de rien si j'estois vostre femme.

LISETTE.

C'est conscience à ceux qui s'asseurent en nous;
Mais c'est pain beny, certe, à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez, langue maudite et des plus mal-aprises.

ARISTE.

Vous vous estes, mon frere, attiré ces sottises.
Adieu, changez d'humeur, et soyez averty
Que renfermer sa femme est le mauvais party.
Je suis vostre valet.

SGANARELLE.

Je ne suis pas le vostre.
O! que les voila bien tous formez l'un pour l'autre!
Quelle belle famille! Un vieillard insensé
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé,
Une fille maistresse et coquette supréme,
Des valets impudens : non, la sagesse mesme
N'en viendroit pas à bout, perdroit sens et raison
A vouloir corriger une telle maison.
Isabelle pourroit perdre, dans ces hantises,
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises,
Et, pour l'en empescher, dans peu nous prétendons
Luy faire aller revoir nos choux et nos dindons.

SCENE III.

ERGASTE, VALERE, SGANARELLE.

VALERE.

Ergaste, le voila, cet Argus que j'abhorre,
Le severe tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE.

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant
Que la corruption des mœurs de maintenant?

VALERE.

Je voudrois l'accoster, s'il est en ma puissance,
Et tâcher de lier avec luy connoissance.

SGANARELLE.

Au lieu de voir regner cette severité

Qui composoit si bien l'ancienne honnesteté,
La jeunesse en ces lieux, libertine, absoluë,
Ne prend...

VALERE.

Il ne voit pas que c'est luy qu'on saluë.

ERGASTE.

Son mauvais œil, peut-estre, est de ce costé-cy :
Passons du costé droit.

SGANARELLE.

Il faut sortir d'icy.
Le sejour de la ville en moy ne peut produire
Que des...

VALERE.

Il faut chez luy tâcher de m'introduire.

SGANARELLE.

Heu ! j'ay creu qu'on parloit. Aux champs, grâces aux Cieux,
Les sottises du temps ne blessent point mes yeux.

ERGASTE.

Abordez-le.

SGANARELLE.

Plaist-il? Les oreilles me cornent.
Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent...
Est-ce à nous?

ERGASTE

Approchez.

SGANARELLE.

Là nul godelureau
Ne vient... Que diable... encor? que de coups de chapeau!

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-estre?

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoy? l'honneur de vous connoistre
Est un si grand bon-heur, est un si doux plaisir,
Que de vous saluer j'avois un grand desir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE

Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Asseurer que je suis tout à vostre service.

SGANARELLE.

Je le croy

VALERE.

J'ay le bien d'estre de vos voisins,
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE

C'est bien fait.

VALERE.

Mais, Monsieur, sçavez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, et qu'on tient pour fidelles?

SGANARELLE.

Que m'importe?

VALERE.

Il est vray; mais pour les nouveautez
On peut avoir par fois des curiositez.
Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence
Que de nostre Dauphin prepare la naissance?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avoüons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmans qu'on n'a point autre-part;

Les provinces auprés sont des lieux solitaires.
A quoy donc passez-vous le temps?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'esprit veut du relâche, et succombe par fois
Par trop d'attachement aux serieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire?

SGANARELLE.

Ce qui me plaist.

VALERE.

Sans doute, on ne peut pas mieux dire:
Cette réponce est juste, et le bon sens paroist
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaist.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous passer l'apres-soupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

SCENE IV.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que dis-tu de ce bizarre fou?

ERGASTE.

Il a le repart brusque et l'accueil loup-garou.

VALERE.

Ah! j'enrage.

ERGASTE.

Et dequoy?

VALERE.

Dequoy c'est que j'enrage?
De voir celle que j'ayme au pouvoir d'un sauvage,
D'un dragon surveillant, dont la severité
Ne luy laisse joüir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'est ce qui fait pour vous, et sur ces consequences
Vostre amour doit fonder de grandes esperances.
Apprenez, pour avoir vostre esprit raffermy,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demy,
Et que les noirs chagrins des maris ou des peres
Ont tousjours du galand avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession je ne suis point galant;
Mais j'en ay servy vingt de ces chercheurs de proye,
Qui disoient fort souvent que leur plus grande joye
Estoit de rencontrer de ces maris fascheux
Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux,
De ces brutaux fieffez qui, sans raison ny suite,
De leurs femmes en tout controlent la conduite,
Et, du nom de mary fierement se parans,
Leur rompent en visiere aux yeux des soûpirans.
On en sçait, disent-ils, prendre ses avantages,
Et l'aigreur de la dame, à ces sortes d'outrages
Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
Est un champ à pousser les choses assez loin;
En un mot, ce vous est une attente assez belle
Que la severité du tuteur d'Isabelle.

VALERE.

Mais, depuis quatre mois que je l'ayme ardemment,

Je n'ay pour luy parler pû trouver un moment.

ERGASTE

L'amour rend inventif; mais vous ne l'estes guere,
Et si j'avois esté..

VALERE.

Mais qu'aurois-tu pû faire,
Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais,
Et qu'il n'est là dedans servantes ni valets
Dont, par l'appas flatteur de quelque recompence,
Je puisse pour mes feux ménager l'assistance?

ERGASTE.

Elle ne sçait donc pas encor que vous l'aymez?

VALERE.

C'est un point dont mes vœux ne sont point informez.
Par tout où ce farouche a conduit cette belle,
Elle m'a tousjours veu comme une ombre aprés elle,
Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excés de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pû se faire entendre?

ERGASTE.

Ce langage, il est vray, peut estre obscur par fois,
S'il n'a pour truchemant l'écriture ou la voix.

VALERE.

Que faire pour sortir de cette peine extréme,
Et sçavoir si la belle a connu que je l'ayme?
Dy m'en quelque moyen.

ERGASTE.

C'est ce qu'il faut trouver.
Entrons un peu chez vous afin d'y mieux réver.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

VA, je sçay la maison et connois la personne
Aux marques seulement que ta bouche me donne.

ISABELLE, *à part.*

O Ciel, sois-moy propice, et seconde, en ce jour,
Le stratageme adroit d'une innocente amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valere?

ISABELLE.

Ouy.

SGANARELLE.

Va, sois en repos, r'entre, et me laisse faire;
Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdy.

ISABELLE.

Je fais, pour une fille, un projet bien hardy;
Mais l'injuste rigueur dont envers moy l'on use
Dans tout esprit bien-fait me servira d'excuse.

SCENE II.

SGANARELLE, ERGASTE, VALERE.

SGANARELLE.

Ne perdons point de temps, c'est icy. Qui va là?
Bon, je rêve. Hola! dis-je, hola! quelqu'un, hola!
Je ne m'estonne pas, aprés cette lumiere,
S'il y venoit tantost de si douce maniere;
Mais je veux me haster, et de son fol espoir...
Peste soit du gros bœuf qui, pour me faire choir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche!

VALERE.

Monsieur, j'ay du regret...

SGANARELLE.

Ah! c'est vous que je cherche.

VALERE.

Moy, Monsieur?

SGANARELLE.

Vous. Valere est-il pas vostre nom?

VALERE.

Ouy.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALERE.

Puis-je estre assez heureux pour vous rendre service?

SGANARELLE.

Non, mais je prétens, moy, vous rendre un bon office,
Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALERE.

Chez moy, Monsieur?

SGANARELLE.

Chez vous. Faut-il tant s'estonner?

VALERE.

J'en ay bien du sujet, et mon ame ravie
De l'honneur...

SGANARELLE.

Laissons là cet honneur, je vous prie.

VALERE.

Voulez-vous pas entrer?

SGANARELLE.

Il n'en est pas besoin.

VALERE.

Monsieur, de grace!

SGANARELLE.

Non, je n'iray pas plus loin.

VALERE.

Tant que vous serez là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moy, je n'en veux bouger.

VALERE.

Eh bien, il se faut rendre.
Viste, puisque Monsieur à cela se resout,
Donnez un siege icy.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALERE.

Vous souffrir de la sorte?

SGANARELLE.

Ah! contrainte effroyable!

VALERE.

Cette incivilité seroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en est une, que rien ne sçauroit égaler,
De n'oüyr pas les gens qui veulent nous parler.

VALERE.

Je vous obeïs donc.

SGANARELLE.

Vous ne sçauriez mieux faire;
Tant de ceremonie est fort peu necessaire.
Voulez-vous m'escouter?

VALERE.

Sans doute, et de grand cœur.

SGANARELLE.

Sçavez-vous, dites-moy, que je suis le tuteur
D'une fille assez jeune, et passablement belle,
Qui loge en ce cartier, et qu'on nomme Isabelle?

VALERE.

Ouy.

SGANARELLE.

Si vous le sçavez, je ne vous l'apprens pas;
Mais sçavez-vous aussi, luy trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche?

VALERE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprens donc, et qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaist, la laissent en repos.

VALERE.

Qui? moy, Monsieur?

SGANARELLE.

Ouy, vous; mettons bas toute feinte.

VALERE.

Qui vous a dit que j'ay pour elle l'ame atteinte?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque credit.

VALERE.

Mais encor?

SGANARELLE.

Elle-mesme.

VALERE.

Elle?

SGANARELLE.

Elle; est-ce assez dit?
Comme une fille honneste, et qui m'ayme d'enfance,
Elle vient de m'en faire entiere confidence,
Et de plus m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
Son cœur, qu'avec excés vostre poursuitte outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
Que vos secrets desirs luy sont assez connus,
Et que c'est vous donner des soucis superflus
De vouloir davantage expliquer une flame
Qui choque l'amitié que me garde son ame.

VALERE.

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait...

SGANARELLE.

Ouy, vous venir donner cet avis franc et net;
Et qu'ayant veû l'ardeur dont vostre ame est blessée,
Elle vous eust plus tost fait sçavoir sa pensée
Si son cœur avoit eû, dans son émotion,
A qui pouvoir donner cette commission;

Mais qu'enfin les douleurs d'une contrainte extréme
L'ont reduite à vouloir se servir de moy-mesme
Pour vous rendre averty, comme je vous ay dit,
Qu'à tout autre que moy son cœur est interdit;
Que vous avez assez joüé de la prunelle,
Et que, si vous avez tant soit peu de cervelle,
Vous prendrez d'autres soins. Adieu, jusqu'au revoir.
Voila ce que j'avois à vous faire sçavoir.

VALERE.

Ergaste, que dis-tu d'une telle avanture?

SGANARELLE.

Le voila bien surpris.

ERGASTE, *à part.*

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de desplaisant pour vous,
Qu'un mistere assez fin est caché là dessous,
Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne
Qui veüille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE, *à part.*

Il en tient comme il faut.

VALERE.

Tu crois misterieux...

ERGASTE.

Ouy... mais il nous observe; ostons-nous de ses yeux.

SGANARELLE.

Que sa confusion paroist sur son visage!
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message.
Appellons Isabelle. Elle monstre le fruit
Que l'education dans une ame produit;
La vertu fait ses soins, et son cœur s'y consomme
Jusques à s'offencer des seuls regards d'un homme.

SCENE III.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE.

J'ay peur que cet amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon advis compris l'intention,
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonniere,
Hazarder un qui parle avec plus de lumiere.

SGANARELLE.

Me voila de retour.

ISABELLE.

Et bien?

SGANARELLE.

Un plein effet
A suivy tes discours, et ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fust malade;
Mais, lors que de ta part j'ay marqué l'embassade,
Il est resté d'abord et muet et confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ha! que me dites-vous? J'ay bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prepare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et sur quoy fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE.

Vous n'avez pas esté plutost hors du logis
Qu'ayant, pour prendre l'air, la teste à ma fenestre,
J'ay veu dans ce détour un jeune homme paroistre,

Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bonjour surprenant,
Et m'a droit dans ma chambre une boëte jettée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ay voulu sans tarder luy rejetter le tout,
Mais ses pas de la ruë avoient gagné le bout,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruse et la friponnerie!

ISABELLE.

Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter boëte et lettre à ce maudit amant,
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne...
Car d'oser à vous-mesme...

SGANARELLE.

Au contraire, mignonne:
C'est me faire mieux voir ton amour et ta foy,
Et mon cœur avec joye accepte cet employ.
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon, voyons ce qu'il a pu t'écrire.

ISABELLE.

Ah! Ciel, gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoy?

ISABELLE.

Luy voulez-vous donner à croire que c'est moy?
Une fille d'honneur doit tousjours se deffendre
De lire les billets qu'un homme luy fait rendre;
La curiosité qu'on fait lors éclater

Marque un secret plaisir de s'en ouyr conter,
Et je treuve à propos que toute cachetée
Cette lettre luy soit promptement reportée,
Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'huy
Le mépris éclatant que mon cœur fait de luy,
Que ses feux desormais perdent toute esperance
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes elle a raison lorsqu'elle parle ainsi.
Va, ta vertu me charme, et ta prudence aussi;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame,
Et tu te monstres digne enfin d'estre ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gesner vostre desir;
La lettre est en vos mains, et vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non, je n'ay garde. Helas! tes raisons sont trop bonnes,
Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes,
A quatre pas de là dire en suite deux mots,
Et revenir icy te remettre en repos.

SCENE IV.

SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE.

Dans quel ravissement est-ce que mon cœur nage,
Lors que je vois en elle une fille si sage!
C'est un thresor d'honneur que j'ay dans ma maison.
Prendre un regard d'amour pour une trahison.

Recevoir un poulet comme une injure extréme,
Et le faire au galand reporter par moy-mesme!
Je voudrois bien sçavoir, en voyant tout cecy,
Si celle de mon frere en useroit ainsi.
Ma foy, les filles sont ce que l'on les fait estre.
Ho là!

ERGASTE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Tenez, dites à vostre maistre
Qu'il ne s'ingere pas d'oser écrire encor
Des lettres qu'il envoye avec des boëtes d'or,
Et qu'Isabelle en est puissamment irritée :
Voyez, on ne l'a pas au moins décachettée ;
Il connoistra l'estat que l'on fait de ses feux,
Et quel heureux succés il doit esperer d'eux.

SCENE V.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que vient de te donner cette farouche beste?

ERGASTE.

Cette lettre, Monsieur, qu'avecque cette boëte
On pretend qu'ait receuë Isabelle de vous,
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux,
C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre.
Lisez viste, et voyons si je me puis méprendre.

LETTRE.

Cette lettre vous surprendra sans doute, et l'on peut trouver bien hardy pour moy et le dessein de vous l'écrire et la maniere de vous la faire tenir; mais je me voy dans un estat à ne plus garder de mesures : la juste horreur d'un mariage dont je suis menacée dans six jours me fait hazarder toutes choses, et, dans la resolution de m'en affranchir par quelque voye que ce soit, j'ay creu que je devois plustost vous choisir que le desespoir. Ne croyez pas pourtant que vous soyez redevable de tout à ma mauvaise destinée; ce n'est pas la contrainte où je me treuve qui a fait naistre les sentimens que j'ay pour vous, mais c'est elle qui en precipite le témoignage, et qui me fait passer sur des formalitez où la bien-seance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je sois à vous bien-tost, et j'attens seulement que vous m'ayez marqué les intentions de vostre amour pour vous faire sçavoir la resolution que j'ay prise; mais sur tout songez que le temps presse, et que deux cœurs qui s'ayment doivent s'entendre à demy mot.

ERGASTE.

Hé bien! Monsieur, le tour est-il d'original?
Pour une jeune fille, elle n'en sçait pas mal.
De ces ruses d'amour la croiroit-on capable?

VALERE.

Ah! je la trouve là tout à fait adorable;
Ce trait de son esprit et de son amitié
Accroist pour elle encor mon amour de moitié,
Et joint aux sentimens que sa beauté m'inspire...

ERGASTE.

La dupe vient, songez à ce qu'il vous faut dire.

SCENE VI.

SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

SGANARELLE.

O! trois et quatre fois beny soit cet edit
Par qui des vestemens le luxe est interdit!
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
O! que je sçais au Roy bon gré de ces décris!
Et que, pour le repos de ces mesmes maris,
Je voudrois bien qu'on fît de la coquetterie
Comme de la guipure et de la broderie!
J'ay voulu l'acheter, l'edict, expressement,
Afin que d'Isabelle il soit leu hautement,
Et ce sera tantost, n'estant plus occupée,
Le divertissement de nostre apres-soupée.
Envoyrez-vous encor, Monsieur aux blons cheveux,
Avec des boëtes d'or des billets amoureux?
Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette
Friande de l'intrigue et tendre à la fleurette;
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux.
Croyez-moy, c'est tirer vostre poudre aux moineaux.
Elle est sage, elle m'ayme, et vostre amour l'outrage :
Prenez visée ailleurs, et troussez-moy bagage.

VALERE.

Ouy, ouy, votre merite, à qui chacun se rend,
Est à mes vœux, Monsieur, un obstacle trop grand,

Et c'est folie à moy, dans mon ardeur fidelle,
De pretendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGANARELLE.

Il est vray, c'est folie.

VALERE.

Aussi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas
Si j'avois pû sçavoir que ce cœur miserable
Dust trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le croy.

VALERE.

Je n'ay garde à present d'esperer;
Je vous cede, Monsieur, et c'est sans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALERE.

Le droit de la sorte l'ordonne;
Et dè tant de vertus brille vostre personne
Que j'aurois tort de voir d'un regard de couroux
Les tendres sentimens qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALERE.

Ouy, ouy, je vous quitte la place;
Mais je vous prie au moins, et c'est la seule grace,
Monsieur, que vous demande un miserable amant,
Dont vous seul aujourd'huy causez tout le tourment;
Je vous conjure donc d'asseurer Isabelle
Que, si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cette amour est sans tache, et n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'estre offencé.

SGANARELLE.

Ouy.

VALERE.

Que, ne dependant que du choix de mon ame,
Tous mes desseins estoient de l'obtenir pour femme,
Si les destins en vous, qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALERE.

Que, quoy qu'on fasse, il ne luy faut pas croire
Que jamais ses appas sortent de ma memoire;
Que, quelque arrest des Cieux qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soûpir,
Et que, si quelque chose estoufe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ay pour vos merites.

SGANARELLE.

C'est parler sagement, et je vais de ce pas
Luy faire ce discours qui ne la choque pas;
Mais, si vous me croyez, tachez de faire en sorte
Que de vostre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

ERGASTE.

La dupe est bonne.

SGANARELLE.

Il me fait grand pitié,
Ce pauvre mal-heureux tout remply d'amitié;
Mais c'est un mal pour luy de s'estre mis en teste
De vouloir prendre un fort qui se voit ma conqueste.

SCENE VII.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

Jamais amant n'a fait tant de trouble éclater,
Au poulet renvoyé sans se décacheter;
Il perd toute espérance, enfin, et se retire;
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire
Que du moins, en t'aymant, il n'a jamais pensé
A rien dont ton honneur ait lieu d'estre offencé,
Et que, ne dependant que du choix de son ame,
Tous ses desirs estoient de t'obtenir pour femme,
Si les destins en moy, qui captive ton cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur;
Que, quoy qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire
Que jamais tes appas sortent de sa memoire;
Que, quelque arrest des Cieux qu'il luy faille subir,
Son sort est de t'aymer jusqu'au dernier soûpir,
Et que, si quelque chose étoufe sa poursuite,
C'est le juste respect qu'il a pour mon merite.
Ce sont ses propres mots, et, loin de le blasmer,
Je le trouve honneste homme, et le plains de t'aimer.

ISABELLE, *bas*.

Ses feux ne trompent point ma secrette croyance,
Et tousjours ses regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu?

ISABELLE.

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
Un homme que je hays à l'égal de la mort,
Et que, si vous m'aymiez autant que vous le dites,
Vous sentiriez l'affront que me font ses poursuites.

SGANARELLE.

Mais il ne sçavoit pas tes inclinations,
Et, par l'honnesteté de ses intentions,
Son amour ne merite...

ISABELLE.

Est-ce les avoir bonnes,
Dites-moy, de vouloir enlever les personnes?
Est-ce estre homme d'honneur de former des desseins
Pour m'épouser de force en m'ostant de vos mains,
Comme si j'estois fille à suporter la vie
Aprés qu'on m'auroit fait une telle infamie?

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

Ouy, ouy, j'ay sceu que ce traistre d'amant
Parle de m'obtenir par un enlevement,
Et j'ignore, pour moy, les pratiques secretes
Qui l'ont instruict si-tost du dessein que vous faites
De me donner la main dans huict jours au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fistes part;
Mais il veut prevenir, dit-on, cette journée,
Qui doit à vostre sort unir ma destinée.

SGANARELLE.

Voila qui ne vaut rien.

ISABELLE.

O! que pardonnez-moy:
C'est un fort honneste homme, et qui ne sent pour moy...

SGANARELLE.

Il a tort, et cecy passe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, vostre douceur entretient sa folie.
S'il vous eust veu tantost luy parler vertement,
Il craindroit vos transports et mon ressentiment :
Car c'est encor depuis sa lettre méprisée
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée,
Et son amour conserve, ainsi que je l'ay sceu,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien receu,
Que je fuys vostre hymen, quoy que le monde en croye,
Et me verrois tirer de vos mains avec joye.

SGANARELLE.

Il est fou.

ISABELLE.

Devant vous il sçait se déguiser,
Et son intention est de vous amuser.
Croyez par ces beaux mots que le traistre vous jouë.
Je suis bien mal-heureuse, il faut que je l'avouë,
Qu'avecque tous mes soins pour vivre dans l'honneur
Et rebutter les vœux d'ún lasche suborneur,
Il faille estre exposée aux fascheuses surprises
De voir faire sur moy d'infames entreprises.

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moy, je vous le dy,
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardy
Et ne trouvez bien-tost moyen de me défaire
Des persecutions d'un pareil temeraire,
J'abandonneray tout, et renonce à l'ennuy
De souffrir les affronts que je reçois de luy.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant, va, ma petite femme;
Je m'en vais le trouver et luy chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-luy bien au moins qu'il le nieroit en vain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein,
Et qu'aprés cet avis, quoy qu'il puisse entreprendre,
J'ose le defier de me pouvoir surprendre;
Enfin, que, sans plus perdre et soûpirs et momens,
Il doit sçavoir pour vous quels sont mes sentimens,
Et que, si d'un malheur il ne veut estre cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je diray ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela d'un ton
Qui marque que mon cœur luy parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublieray rien, je t'en donne asseurance.

ISABELLE.

J'attens vostre retour avec impatience;
Hastez-le, s'il vous plaist, de tout vostre pouvoir:
Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à l'heure.
Est-il une personne et plus sage et meilleure?
Ah! que je suis heureux, et que j'ay de plaisir
De trouver une femme au gré de mon desir!
Ouy, voila comme il faut que les femmes soient faites,
Et non comme j'en sçay, de ces franches coquettes
Qui s'en laissent conter et font dans tout Paris

Monstrer au bout du doigt leurs honnestes maris.
Hola, nostre galant aux belles entreprises!

SCENE VIII.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE.

Monsieur, qui vous rameine en ce lieu?

SGANARELLE.

Vos sottises.

VALERE.

Comment?

SGANARELLE.

Vous sçavez bien de quoy je veux parler.
Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer :
Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
Et conservez sous main des esperances folles.
Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter;
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, estant ce que vous estes,
De faire en vostre esprit les projets que vous faites,
De pretendre enlever une fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout son bon-heur?

VALERE.

Qui vous a dit, Monsieur, cette estrange nouvelle?

SGANARELLE.

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle,
Qui vous mande par moy, pour la derniere fois,

Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix,
Que son cœur, tout à moy, d'un tel projet s'offence,
Qu'elle mourroit plustost qu'en souffrir l'insolence,
Et que vous causerez de terribles éclats
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALERE.

S'il est vray qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
J'avouëray que mes feux n'ont plus rien à pretendre;
Par ces mots assez clairs je voy tout terminé,
Et je dois reverer l'arrest qu'elle a donné.

SGANARELLE.

Si? Vous en doutez donc, et prenez pour des feintes
Tout ce que de sa part je vous ay fait de plaintes?
Voulez-vous qu'elle-mesme elle explique son cœur?
J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moy : vous verrez s'il est rien que j'avance,
Et si son jeune cœur entre nous deux balance.

SCENE IX.

ISABELLE, SGANARELLE, VALERE

ISABELLE.

Quoy! vous me l'amenez! Quel est vostre dessein?
Prenez-vous contre moy ses interests en main,
Et voulez-vous, charmé de ses rares merites,
M'obliger à l'aymer et souffrir ses visites?

SGANARELLE.

Non, mamie, et ton cœur pour cela m'est trop cher;

Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'est moy qui parle, et te fais, par adresse,
Pleine pour luy de hayne, et pour moy de tendresse,
Et par toy-mesme enfin j'ay voulu sans retour
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISABELLE.

Quoy! mon ame à vos yeux ne se monstre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez estre en doute?

VALERE.

Ouy, tout ce que Monsieur de vostre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit;
J'ay douté, je l'avouë, et cet arrest supréme,
Qui decide du sort de mon amour extréme,
Doit m'estre assez touchant pour ne pas s'offencer
Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrest ne doit pas vous surprendre,
Ce sont mes sentimens qu'il vous a fait entendre,
Et je les tiens fondez sur assez d'equité
Pour en faire éclater toute la verité;
Ouy, je veux bien qu'on sçache, et j'en dois estre creuë,
Que le sort offre icy deux objets à ma veuë,
Qui, m'inspirant pour eux differens sentimens,
De mon cœur agité font tous les mouvemens.
L'un, par un juste choix où l'honneur m'interesse,
A toute mon estime et toute ma tendresse,
Et l'autre, pour le prix de son affection,
A toute ma colere et mon aversion;
La presence de l'un m'est agreable et chere,
J'en reçois dans mon ame une allegresse entiere,
Et l'autre par sa veuë inspire dans mon cœur
De secrets mouvemens et de hayne et d'horreur;

Me voir femme de l'un est toute mon envie,
Et, plûtost qu'estre à l'autre, on m'osteroit la vie.
Mais c'est assez monstrer mes justes sentimens
Et trop longtemps languir dans ces rudes tourmens.
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hays perdre toute esperance,
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
D'un suplice pour moy plus affreux que la mort.

SGANARELLE.

Ouy, mignonne, je songe à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu la seras dans peu.

ISABELLE.

Je sçay qu'il est honteux
Aux filles d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais, en l'estat où sont mes destinées,
De telles libertez doivent m'estre données,
Et je puis sans rougir faire un aveu si doux
A celuy que desja je regarde en espoux.

SGANARELLE.

Ouy, ma pauvre fanfan, pouponne de mon ame.

ISABELLE.

Qu'il songe donc, de grace, à me prouver sa flame

SGANARELLE.

Ouy, tien, baise ma main.

ISABELLE.

Que, sans plus de soûpirs,

Il concluë un hymen qui fait tous mes desirs,
Et reçoive en ce lieu la foy que je luy donne
De n'escouter jamais les vœux d'autre personne.

SGANARELLE.

Hay! hay! mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas long-temps, je t'en répon;
Va, chut! Vous le voyez, je ne luy fay pas dire,
Ce n'est qu'aprés moy seul que son ame respire.

VALERE.

Et bien, Madame, et bien, c'est s'expliquer assez;
Je voy par ce discours dequoy vous me pressez,
Et je sçauray dans peu vous oster la presence
De celuy qui vous fait si grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me sçauriez faire un plus charmant plaisir:
Car enfin cette veuë est facheuse à souffrir,
Elle m'est odieuse, et l'horreur est si forte...

SGANARELLE.

Eh! eh!

ISABELLE.

Vous offencé-je en parlant de la sorte?
Fais-je...

SGANARELLE.

Mon Dieu, nenny, je ne dis pas cela;
Mais je plains, sans mentir, l'estat où le voila,
Et c'est trop hautement que ta hayne se monstre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop monstrer en pareille rencontre.

VALERE.

Oüy, vous serez contente, et dans trois jours vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE.

Je plains vostre infortune ;
Mais...

VALERE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune;
Madame, asseurément, rend justice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ses vœux.
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon, sa douleur est extrême;
Tenez, embrassez-moy : c'est un autre elle-même.

SCENE X.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je le tiens fort à plaindre

ISABELLE.

Allez, il ne l'est point.

SGANARELLE

Au reste, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, et je veux qu'il ait sa recompense :
C'est trop que de huict jours pour ton impatience,
Dés demain je t'épouse, et n'y veux apeller...

ISABELLE.

Dés demain?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer,
Mais je sçay bien la joye où ce discours te jette,
Et tu voudrois déja que la chose fût faite.

ISABELLE.

Mais...

SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout preparer.

ISABELLE.

O Ciel! inspire-moy ce qui peut le parer.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

Ouy, le trespas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre,
Et tout ce que je fais pour en fuyr les rigueurs
Doit trouver quelque grace auprés de mes censeurs.
Le temps presse, il fait nuict; allons, sans crainte aucune,
A la foy d'un amant commettre ma fortune.

SCENE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

Je reviens, et l'on va pour demain de ma part..

ISABELLE.

O Ciel!

SGANARELLE.

C'est toy, mignonne; où vas-tu donc si tard?
Tu disois qu'en ta chambre, estant un peu lassée,
Tu t'allois renfermer, lors que je t'ay laissée;
Et tu m'avois prié mesme que mon retour
T'y souffrist en repos jusques à demain jour.

ISABELLE.

Il est vray, mais...

SGANARELLE.

Et quoy?

ISABELLE.

Vous me voyez confuse,
Et je ne sçay comment vous en dire l'excuse.

SGANARELLE.

Quoy donc? que pourroit-c'estre?

ISABELLE.

Un secret surprenant:
C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant,
Et qui, pour un dessein dont je l'ay fort blasmée,
M'a demandé ma chambre, où je l'ay renfermée.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

L'eust-on pû croire? Elle ayme cet amant
Que nous avons banny.

SGANARELLE.

Valere!

ISABELLE.

Eperdûment.
C'est un transport si grand qu'il n'en est point de mesme,

Et vous pouvez juger de sa puissance extréme,
Puisque seule à cette heure elle est venuë icy
Me descouvrir à moy son amoureux soucy,
Me dire absolument qu'elle perdra la vie
Si son ame n'obtient l'effet de son envie,
Que depuis plus d'un an d'assez vives ardeurs
Dans un secret commerce entretenoient leurs cœurs,
Et que mesme ils s'estoient, leur flame estant nouvelle,
Donné de s'espouser une foy mutuelle.

SGANARELLE.

La vilaine!

ISABELLE.

Qu'ayant appris le desespoir
Où j'ay precipité celuy qu'elle ayme à voir,
Elle vient me prier de souffrir que sa flame
Puisse rompre un depart qui luy perceroit l'ame,
Entretenir ce soir cet amant sous mon nom,
Par la petite ruë où ma chambre respond,
Luy peindre d'une voix qui contrefait la mienne
Quelques doux sentimens dont l'appas le retienne,
Et mesnager enfin pour elle adroitement
Ce que pour moy l'on sçait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela...

ISABELLE.

Moy, j'en suis courroucée.
« Quoy! ma sœur, ay-je dit, estes-vous insensée?
Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour,
D'oublier vostre sexe, et tromper l'esperance
D'un homme dont le Ciel vous donnoit l'alliance? »

SGANARELLE.

Il le merite bien, et j'en suis fort ravy.

ISABELLE.

Enfin de cent raisons mon despit s'est servy
Pour luy bien reprocher des bassesses si grandes,
Et pouvoir cette nuict rejetter ses demandes;
Mais elle m'a fait voir de si pressans desirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soûpirs,
Tant dit qu'au desespoir je porterois son ame
Si je luy refusois ce qu'exige sa flame,
Qu'à ceder malgré moy mon cœur s'est veu reduict;
Et, pour justifier cette intrigue de nuict
Où me faisoit du sang relascher la tendresse,
J'allois faire avec moy venir coucher Lucrece,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour;
Mais vous m'avez surprise avec ce prompt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moy tout ce mistere;
J'y pourrois consentir à l'égard de mon frere,
Mais on peut estre veu de quelqu'un de dehors,
Et celle que je dois honnorer de mon corps
Non seulement doit estre et pudique et bien née,
Il ne faut pas que mesme elle soit soupçonnée;
Allons chasser l'infame, et de sa passion...

ISABELLE.

Ah! vous lui donneriez trop de confusion,
Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre
Du peu de retenuë où j'ay sceu me contraindre.
Puisque de son dessein je dois me departir,
Attendez que du moins je la fasse sortir.

SGANARELLE.

Et bien, fais.

ISABELLE.

Mais, sur tout, cachez-vous, je vous prie,
Et sans luy dire rien daignez voir sa sortie.

SGANARELLE.

Ouy, pour l'amour de toy, je retiens mes transports ;
Mais, dés le mesme instant qu'elle sera dehors,
Je veux, sans differer, aller trouver mon frere :
J'auray joye à courir luy dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bon soir, car tout d'un temps je vais me renfermer.

SGANARELLE.

Jusqu'à demain, mamie. En quelle impatience
Suis-je de voir mon frere et luy conter sa chance !
Il en tient, le bon homme, avec tout son phœbus,
Et je n'en voudrois pas tenir vingt bons escus.

ISABELLE, *dans la maison.*

Ouy, de vos déplaisirs l'atteinte m'est sensible,
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est impossible ;
Mon honneur, qui m'est cher, y court trop de hazard.
Adieu, retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SGANARELLE.

La voila qui, je croy, peste de belle sorte.
De peur qu'elle revinst, fermons à clef la porte.

ISABELLE.

O Ciel, dans mes desseins ne m'abandonnez pas.

SGANARELLE.

Où pourra-t'elle aller? Suivons un peu ses pas.

ISABELLE.

Dans mon trouble, du moins, la nuict me favorise.

SGANARELLE.

Au logis du galant ! Quelle est son entreprise?

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, ISABELLE.

VALERE.

Ouy, ouy, je veux tenter quelque effort cette nuict
Pour parler... Qui va là?

ISABELLE.

Ne faites point de bruit,
Valere; on vous previent, et je suis Isabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menty, chienne, ce n'est pas elle;
De l'honneur, que tu fuys, elle suit trop les loix,
Et tu prens faussement et son nom et sa voix.

ISABELLE.

Mais, à moins de vous voir par un saint hymenée...

VALERE.

Ouy, c'est l'unique but où tend ma destinée,
Et je vous donne icy ma foy que, dés demain,
Je vais où vous voudrez recevoir vostre main.

SGANARELLE.

Pauvre sot qui s'abuse!

VALERE.

Entrez en asseurance:
De vostre Argus dupé je brave la puissance,
Et, devant qu'il vous pust oster à mon ardeur,
Mon bras de mille coups luy perceroit le cœur.

SGANARELLE.

Ah! je te promets bien que je n'ay pas envie

De te l'oster, l'infame à ses feux asservie,
Que du don de ta foy je ne suis point jaloux,
Et que, si j'en suis creu, tu seras son espoux.
Ouy, faisons-le surprendre avec cette effrontée :
La memoire du pere, à bon droit respectée,
Jointe au grand interest que je prens à la sœur,
Veut que du moins on tâche à luy rendre l'honneur.
Hola !

SCENE IV.

SGANARELLE, LE COMMISSAIRE, NOTAIRE ET SUITE.

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce ?

SGANARELLE.

Salut, Monsieur le commissaire,
Vostre presence en robe est icy necessaire;
Suivez-moy, s'il vous plaist, avec vostre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortions...

SGANARELLE

Il s'agit d'un fait assez hasté.

LE COMMISSAIRE.

Quoy?

SGANARELLE.

D'aller là dedans et d'y surprendre ensemble
Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen assemble :
C'est une fille à nous que, sous un don de foy,

Un Valere a seduite et fait entrer chez soy;
Elle sort de famille et noble et vertueuse,
Mais...

LE COMMISSAIRE.

Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
Puisqu'icy nous avons un notaire.

SGANARELLE.

Monsieur?

LE NOTAIRE.

Ouy, notaire royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va sans dire. Entrez dans cette porte,
Et sans bruit ayez l'œil que personne n'en sorte.
Vous serez pleinement contenté de vos soins;
Mais ne vous laissez pas graisser la pate au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment! vous croyez donc qu'un homme de justice...

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer vostre office.
Je vais faire venir mon frere promptement.
Faites que le flambeau m'éclaire seulement.
Je vais le rejoüir, cet homme sans colere.
Hola!

SCENE V.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

Qui frappe? Ah! ah! que voulez-vous, mon frere?

SGANARELLE.

Venez, beau directeur, suranné damoiseau :
On veut vous faire voir quelque chose de beau.

ARISTE.

Comment?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoy?

SGANARELLE.

Vostre Leonor, où, je vous prie, est-elle?

ARISTE.

Pourquoy cette demande? Elle est, comme je croy,
Au bal chez son amie.

SGANARELLE.

Eh! ouy, ouy, suivez-moy :
Vous verrez à quel bal la donzelle est allée.

ARISTE.

Que voulez-vous conter?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien stylée:
Il n'est pas bon de vivre en severe censeur;
On gagne les esprits par beaucoup de douceur,

Et les soins deffians, les verroux et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ny des filles;
Nous les portons au mal par tant d'austerité,
Et leur sexe demande un peu de liberté.
Vrayment, elle en a pris tout son soû, la rusée,
Et la vertu chez elle est fort humanisée.

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien?

SGANARELLE.

Allez, mon frere aisné, cela vous sied fort bien,
Et je ne voudrois pas, pour vingt bonnes pistolles,
Que vous n'eussiez ce fruict de vos maximes folles.
On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit:
L'une fuit ce galant, et l'autre le poursuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette enigme plus claire...

SGANARELLE.

L'enigme est que son bal est chez monsieur Valere,
Que de nuict je l'ay veuë y conduire ses pas,
Et qu'à l'heure presente elle est entre ses bras.

ARISTE.

Qui?

SGANARELLE.

Leonor.

ARISTE.

Cessons de railler, je vous prie.

SGANARELLE.

Je raille! Il est fort bon avec sa raillerie!
Pauvre esprit, je vous dis et vous redis encor
Que Valere chez luy tient vostre Leonor,
Et qu'ils s'estoient promis une foy mutuelle
Avant qu'il eust songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE.

Ce discours d'apparence est si fort dépourveu...

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encor en l'ayant veu.
J'enrage! Par ma foy, l'âge ne sert de guere
Quand on n'a pas cela.

ARISTE.

Quoy! vous voulez, mon frere...

SGANARELLE.

Mon Dieu, je ne veux rien; suivez-moy seulement,
Vostre esprit tout à l'heure aura contentement;
Vous verrez si j'impose, et si leur foy donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eust pû consentir,
Moy qui dans toute chose ay, depuis son enfance,
Monstré tousjours pour elle entiere complaisance,
Et qui cent fois ay fait des protestations
De ne jamais gesner ses inclinations!

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ay fait venir desja commissaire et notaire :
Nous avons interest que l'hymen pretendu
Repare sur le champ l'honneur qu'elle a perdu:
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche
De vouloir l'épouser avecque cette tache,
Si vous n'avez encor quelques raisonnemens
Pour vous mettre au dessus de tous les bernemens.

ARISTE.

Moy, je n'auray jamais cette foiblesse extrême

De vouloir posseder un cœur malgré luy-mesme;
Mais je ne sçaurois croire enfin...

SGANARELLE.

Que de discours!
Allons, ce procez-là continûroit tousjours.

SCENE VI.

LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

Il ne faut mettre icy nulle force en usage,
Messieurs, et, si vos vœux ne vont qu'au mariage,
Vos transports en ce lieu se peuvent appaiser:
Tous deux également tendent à s'épouser,
Et Valere desja, sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille...

LE COMMISSAIRE.

Est renfermée, et ne veut point sortir
Que vos desirs aux leurs ne veüillent consentir.

SCENE VII.

LE COMMISSAIRE, VALERE, LE NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

VALERE, *à la fenestre.*

Non, Messieurs, et personne icy n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait esté monstrée.
Vous sçavez qui je suis, et j'ay fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir;
Si c'est vostre dessein d'approuver l'alliance,
Vostre main peut aussi m'en signer l'asseurance;
Sinon, faites estat de m'arracher le jour
Plustost que de m'oster l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous separer d'elle.
Il ne s'est point encor detrompé d'Isabelle,
Profitons de l'erreur.

ARISTE.

Mais est-ce Leonor...

SGANARELLE.

Taisez-vous.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Paix donc!

ARISTE.

Je veux sçavoir...

SGANARELLE

Encor!
Vous tairez-vous, vous dy-je?

VALERE.

Enfin, quoy qu'il avienne,
Isabelle a ma foy, j'ay de mesme la sienne,
Et ne suis point un choix, à tout examiner,
Que vous soyez receus à faire condamner.

ARISTE

Ce qu'il dit là n'est pas...

SGANARELLE.

Taisez-vous, et pour cause:
Vous sçaurez le secret. Ouy, sans dire autre chose,
Nous consentons tous deux que vous soyez l'espoux
De celle qu'à present on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'est dans ces termes-là que la chose est conceuë,
Et le nom est en blanc, pour ne l'avoir point veuë.
Signez, la fille aprés vous mettra tous d'accord.

VALERE.

J'y consens de la sorte.

SGANARELLE.

Et moy, je le veux fort.
Nous rirons bien tantost. Là, signez donc, mon frere:
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoy! tout ce mistere...

SGANARELLE.

Diantre, que de façons! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Isabelle, et vous de Leonor.

SGANARELLE.

N'estes-vous pas d'accord, mon frere, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foy mutuelle?

ARISTE

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc, j'en fais de mesme aussi.

ARISTE.

Soit, je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous serez éclaircy.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE.

Or çà, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.

SCENE VIII.

LEONOR, LISETTE, SGANARELLE, ARISTE.

LEONOR.

O l'estrange martyre!
Que tous ces jeunes foux me paroissent fascheux!
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux prés de vous veut se rendre agreable.

LEONOR.

Et moy, je n'ay rien veu de plus insuportable,

Et je prefererois le plus simple entretien
A tous les contes bleus de ces diseurs de rien.
Ils croyent que tout cede à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde
Lors qu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard ;
Et moy, d'un tel vieillard je prise plus le zele
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.
Mais n'aperçois-je pas...

SGANARELLE.

Ouy, l'affaire est ainsi.
Ah! je la vois paroistre, et la servante aussi.

ARISTE.

Leonor, sans courroux, j'ay sujet de me plaindre :
Vous sçavez si jamais j'ay voulu vous contraindre,
Et si plus de cent fois je n'ay pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté ;
Cependant vostre cœur, méprisant mon suffrage,
De foy comme d'amour à mon insceu s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement;
Mais vostre procedé me touche asseurément,
Et c'est une action que n'a pas meritée
Cette tendre amitié que je vous ay portée.

LEONOR.

Je ne sçay pas sur quoy vous tenez ce discours;
Mais croyez que je suis de mesme que tousjours,
Que rien ne peut pour vous alterer mon estime,
Que toute autre amitié me paroistroit un crime,
Et que, si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dés demain nous unira nous deux.

ARISTE.

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frere...?

SGANARELLE.

Quoy! vous ne sortez pas du logis de Valere?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'huy?
Et vous ne bruslez pas depuis un an pour luy?

LEONOR.

Qui vous a fait de moy de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures?

SCENE IX.

ISABELLE, VALERE, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, ERGASTE, LISETTE, LEONOR, SGANARELLE, ARISTE.

ISABELLE.

Ma sœur, je vous demande un genereux pardon,
Si de mes libertez j'ay taché vostre nom :
Le pressant embarras d'une surprise extréme
M'a tantost inspiré ce honteux stratagéme.
Vostre exemple condamne un tel emportement;
Mais le sort nous traita nous deux diversement.
Pour vous, je ne veux point, Monsieur, vous faire excuse :
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.
Le Ciel pour estre joints ne nous fit pas tous deux;
Je me suis reconnuë indigne de vos vœux,
Et j'ay bien mieux aymé me voir aux mains d'un autre
Que ne pas meriter un cœur comme le vostre.

VALERE.

Pour moy, je mets ma gloire et mon bien souverain
A la pouvoir, Monsieur, tenir de vostre main.

ARISTE.

Mon frere, doucement il faut boire la chose :
D'une telle action vos procedez sont cause ;
Et je vois vostre sort malheureux à ce point
Que, vous sçachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

LISÉTTE.

Par ma foy, je luy sçay bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

LEONOR.

Je ne sçay si ce trait se doit faire estimer,
Mais je sçay bien qu'au moins je ne le puis blasmer.

ERGASTE.

Au sort d'estre cocu son ascendant l'expose,
Et ne l'estre qu'en herbe est pour luy douce chose.

SGANARELLE.

Non, je ne puis sortir de mon estonnement,
Cette desloyauté confond mon jugement,
Et je ne pense pas que Sathan en personne
Puisse estre si meschant qu'une telle friponne :
J'aurois pour elle au feu mis la main que voila.
Malheureux qui se fie à femme aprés cela !
La meilleure est tousjours en malice feconde ;
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
J'y renonce à jamais, à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au diable de bon cœur.

ERGASTE.

Bon !

ARISTE.

Allons tous chez moy. Venez, Seigneur Valere ;
Nous tascherons demain d'appaiser sa colere.

LISETTE.

Vous, si vous connoissez des maris loupgaroux,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

LES FASCHEUX

COMEDIE

Representée sur le Theatre du Palais Royal.

AU ROY

SIRE,

J'ADJOUSTE *une scene à la comedie, et c'est une espece de fascheux assez insuportable qu'un homme qui dedie un livre. VOSTRE MAJESTÉ en sçait des nouvelles plus que personne de son royaume, et ce n'est pas d'aujourd'huy qu'elle se voit en bute à la furie des epistres dedicatoires. Mais, bien que je suyve l'exemple des autres et me mette moy-mesme au rang de ceux que j'ay joüez, j'ose dire toutesfois à VOSTRE MAJESTÉ que ce que j'en ay faict n'est pas tant pour luy presenter un livre que pour avoir lieu de luy rendre grace du succés de cette comedie. Je le dois, SIRE, ce succés qui a passé mon attente, non-seulement à cette glorieuse approbation dont VOSTRE MAJESTÉ honnora d'abord la piece, et qui a entraisné si hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'elle me donna d'y adjouster un caractere de fascheux dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées elle-mesme, et qui a esté trouvé par tout le plus beau morceau de l'ouvrage. Il faut avouër, SIRE, que je n'ay jamais rien fait avec tant de facilité ny si promptement que cet endroit où VOSTRE MAJESTÉ me commanda de travailler. J'avois une joye à luy obeir qui me valoit bien mieux qu'Apollon et toutes les Muses, et je conçois par là ce que je serois capable d'executer pour une comedie entiere si j'estois inspiré par de pareils commandemens. Ceux*

qui sont nez en un rang élevé peuvent se proposer l'honneur de servir VOSTRE MAJESTÉ *dans les grands emplois; mais pour moy, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjoüir. Je borne là l'ambition de mes souhaits, et je croy qu'en quelque façon ce n'est pas estre inutile à la France que de contribuër quelque chose au divertissement de son Roy. Quand je n'y réussiray pas, ce ne sera jamais par un defaut de zele ny d'estude, mais seulement par un mauvais destin, qui suit assez souvent les meilleures intentions, et qui sans doute afligeroit sensiblement,*

SIRE,

De Vostre Majesté,

Le tres-humble, tres-obeïssant et tres-fidelle serviteur et subjet,

J. B. P. MOLIERE.

AVERTISSEMENT

JAMAIS entreprise au theatre ne fut si precipitée que celle-cy, et c'est une chose, je croy, toute nouvelle qu'une comedie ait esté conceuë, faite, apprise et representée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'*impromptu* et en pretendre de la gloire, mais seulement pour prevenir certaines gens qui pourroient trouver à redire que je n'aye pas mis icy toutes les especes de fascheux qui se trouvent. Je sçay que le nombre en est grand, et à la cour et dans la ville, et que, sans episodes, j'eusse bien pû en composer une comedie de cinq actes bien fournis, et avoir encor de la matiere de reste. Mais, dans le peu de temps qui me fut donné, il m'estoit impossible de faire un grand dessein, et de resver beaucoup sur le choix de mes personnages et sur la disposition de mon sujet. Je me reduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns, et je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, et que je creus les plus propres à réjoüir les augustes personnes devant qui j'avois à paroistre; et, pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit estre mieux, et si tous ceux qui s'y sont divertis ont ry selon les regles : le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les pieces que j'auray faites, et je ne desespere pas de faire voir un jour, en grand autheur, que je puis citer Aristote et Horace. En attendant cet examen, qui peut-estre ne viendra point, je m'en re-

mets assez aux decisions de la multitude, et je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve que d'en deffendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjoüissance la piece fut composée, et cette feste a fait un tel éclat qu'il n'est pas necessaire d'en parler; mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a meslez avec la comedie.

Le dessein estoit de donner un ballet aussi; et, comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danceurs excellens, on fut contraint de separer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jetter dans les entre-actes de la comedie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mesmes baladins de revenir sous d'autres habits. De sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la piece par ces manieres d'intermedes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comedie; mais, comme le temps estoit fort precipité, et que tout cela ne fut pas reglé entierement par une mesme teste, on trouvera peut-estre quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la comedie aussi naturellement que d'autres. Quoy qu'il en soit, c'est un meslange qui est nouveau pour nos theatres, et dont on pourroit chercher quelques authoritez dans l'antiquité; et, comme tout le monde l'a trouvé agreable, il peut servir d'idée à d'autres choses qui pourroient estre meditées avec plus de loisir.

D'abord que la toille fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire moy, parut sur le theatre en habit de ville, et, s'adressant au Roy avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en desordre sur ce qu'il se trouvoit là seul, et manquoit de temps et d'acteurs pour donner à Sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. En mesme temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a veuë, et l'agreable nayade qui parut dedans s'avança au bord du theatre, et, d'un air heroïque, prononça les vers que Monsieur Pelisson avoit faits, et qui servent de prologue.

PROLOGUE

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand Roy du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il, en sa faveur, que la Terre ou que l'Eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau?
Qu'il parle, ou qu'il souhaitte, il n'est rien d'impossible :
Luy-mesme n'est-il pas un miracle visible?
Son regne, si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers?
Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que severe, aussi puissant que juste,
Reigler et ses Estats et ses propres desirs,
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs,
En ses justes projects jamais ne se méprendre,
Agir incessamment, tout voir et tout entendre :
Qui peut cela peut tout; il n'a qu'à tout oser,
Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
Ces termes marcheront, et, si Louïs l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hostesses de leurs troncs, moindres divinitez,
C'est Louïs qui le veut, sortez, nymphes, sortez;
Je vous monstre l'exemple : il s'agit de luy plaire;
Quittez pour quelque temps vostre forme ordinaire,
Et paroissons ensemble aux yeux des spectateurs
Pour ce nouveau theatre autant de vrais acteurs.

Plusieurs driades accompagnées de faunes et de satyres sortent des arbres et des termes.

Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante estude,
Heroïque soucy, royale inquiétude,
Laissez-le respirer, et souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement :
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau penible où vostre voix l'appelle,
Faire obeïr les loix, partager les bien-faits,
Par ses propres conseils prevenir nos souhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'oster le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'huy tout luy plaise, et semble consentir
A l'unique dessein de le bien divertir.
Fascheux, retirez-vous ; ou, s'il faut qu'il vous voye,
Que ce soit seulement pour exciter sa joye.

La nayade emmene avec elle, pour la comedie, une partie des gens qu'elle a fait paroistre, pendant que le reste se met à danser au son des hauts-bois, qui se joignent aux violons.

LES FASCHEUX

PERSONNAGES

ERASTE.
LA MONTAGNE.
ALCIDOR.
ORPHISE.
LYSANDRE.
ALCANDRE.
ALCIPE.
ORANTE.
CLYMENE.
DORANTE.
CARITIDÉS.
ORMIN.
FILINTE.
DAMIS.
L'ESPINE.
LA RIVIERE, ET DEUX CAMARADES.

LES FASCHEUX

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né
Pour estre de fâcheux toûjours assassiné!
Il semble que par tout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espece.
Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'huy;
J'ay creu n'estre jamais debarassé de luy,
Et cent fois j'ay maudit cette innocente envie
Qui m'a pris, à disné, de voir la comedie,
Où, pensant m'égayer, j'ay miserablement
Trouvé de mes pechez le rude chastiment.

Il faut que je te fasse un recit de l'affaire,
Car je m'en sens encor tout esmû de colere.
J'estois sur le theatre, en humeur d'écouter
La piece qu'à plusieurs j'avois ouy vanter;
Les acteurs commençoient, chacun prestoit silence,
Lors que, d'un air bruyant et plein d'extravagance,
Un homme à grans canons est entré brusquement
En criant : « Hola-ho! un siege promptement! »
Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la piece troublée.
« Hé! mon Dieu! nos François, si souvent redressez,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensez,
Ay-je dit, et faut-il, sur nos défauts extrémes,
Qu'en theatre public nous nous joüions nous-mesmes,
Et confirmions ainsi, par des éclats de foux,
Ce que chez nos voisins on dit par tout de nous! »
Tandis que là-dessus je haussois les espaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles;
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas,
Et, traversant encor le theatre à grans pas,
Bien que dans les costez il pust estre à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et, de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'est élevé, dont un autre eust eu honte;
Mais luy, ferme et constant, n'en a fait aucun conte,
Et se seroit tenu comme il s'estoit posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eust avisé.
« Ha! Marquis, m'a-t'il dit, prenant prés de moy place,
Comment te portes-tu? Souffre que je t'embrasse. »
Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
Que l'on me vist connu d'un pareil eventé.

Je l'estois peu pourtant, mais on en voit paroistre
De ces gens qui de rien veulent fort vous connoistre,
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs eslevant ses paroles.
Chacun le maudissoit, et moy, pour l'arrester :
« Je serois, ay-je dit, bien aise d'escouter.
— Tu n'as point veu cecy, Marquis? Ah! Dieu me damne!
Je le trouve assez drole, et je n'y suis pas asne;
Je sçais par quelles loix un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait. »
Là dessus, de la piece il m'a fait un sommaire,
Scene à scene averty de ce qui s'alloit faire,
Et jusques à des vers qu'il en sçavoit par cœur,
Il me les recitoit tout haut avant l'acteur.
J'avois beau m'en deffendre, il a poussé sa chance,
Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance,
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien sur tout d'oüyr le dénoüement.
Je rendois grace au Ciel, et croyois, de justice,
Qu'avec la comedie eust finy mon suplice;
Mais, comme si c'en eust esté trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moy s'est attaché,
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la cour il avoit de faveur,
Disant qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
Je le remerciois doucement de la teste,
Minutant à tous coups quelque retraite honneste;
Mais luy, pour le quitter me voyant ébranlé :
« Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé. »

Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus seche :
« Marquis, allons au Cours faire voir ma galeche;
Elle est bien entenduë, et plus d'un duc et pair
En fait à mon faiseur faire une du mesme air. »
Moy, de luy rendre grace et, pour mieux m'en deffendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.
« Ah! parbleu, j'en veux estre, estant de tes amis,
Et manque au mareschal, à qui j'avois promis.
— De la chere, ay-je fait, la doze est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de vostre sorte.
— Non, m'a-t-il respondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toy seulement;
Je suis des grans repas fatigué, je te jure.
— Mais si l'on vous attend, ay-je dit, c'est injure...
— Tu te moques, Marquis, nous nous connoissons tous,
Et je trouve avec toy des passe-temps plus doux. »
Je pestois contre moy, l'ame triste et confuse
Du funeste succés qu'avoit eu mon excuse,
Et ne sçavois à quoy je devois recourir
Pour sortir d'une peine à me faire mourir,
Lors qu'un carosse fait de superbe maniere,
Et comblé de laquais et devant et derriere,
S'est avec un grand bruit devant nous arresté,
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun et luy, courant à l'embrassade,
Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
Et, tandis que tous deux estoient precipitez
Dans les convulsions de leurs civilitez,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire,
Non sans avoir long-temps gemi d'un tel martyre,
Et maudit ce fâcheux dont le zele obstiné
M'ostoit au rendez-vous qui m'est icy donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins meslez aux plaisirs de la vie.
Tout ne va pas, Monsieur, au gré de nostre envie.
Le Ciel veut qu'icy bas chacun ait ses fâcheux;
Et les hommes seroient, sans cela, trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous mes fâcheux le plus fâcheux encore
Est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et fait qu'en sa presence elle n'ose me voir.
Je crains d'avoir déja passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée où devoit estre Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'estend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ERASTE.

Il est vray; mais je tremble, et mon amour extréme
D'un rien se fait un crime envers celle que j'ayme.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers vostre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur pour vous sent de feux legitimes,
En revanche, luy fait un rien de tous vos crimes.

ERASTE

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aymé?

LA MONTAGNE.

Quoy! vous doutez encor d'un amour confirmé?

ERASTE.

Ah! c'est mal-aisément qu'en pareille matiere
Un cœur bien enflammé prend asseurance entiere.
Il craint de se flatter, et, dans ses divers soins,

Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, vostre rabat par devant se separe.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moy l'ajuster, s'il vous plaist.

ERASTE.

Ouf! tu m'estrangles, fat; laisse-le comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu...

ERASTE.

Sottise sans pareille!
Tu m'as d'un coup de dent presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos canons...

ERASTE.

Laisse-les; tu prens trop de soucy.

LA MONTAGNE.

Ils sont tout chiffonnez.

ERASTE.

Je veux qu'ils soient ainsy.

LA MONTAGNE.

Accordez-moy du moins, pour grace singuliere,
De frotter ce chapeau qu'on voit plein de poussiere.

ERASTE.

Frotte donc, puis qu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà?

ERASTE.

Mon Dieu ! dépesche-toy.

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ERASTE, *aprés avoir attendu.*

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ERASTE.

Il me tuë !

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous estes-vous fourré?

ERASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toûjours emparé?

LA MONTAGNE.

C'est fait.

ERASTE.

Donne-moy donc.

LA MONTAGNE, *laissant tomber le chapeau.*

Hay !

ERASTE.

Le voila par terre !
Je suis fort avancé ! Que la fiévre te serre !

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'oste...

ERASTE.

Il ne me plaist pas.
Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,
Qui fatigue son maistre, et ne fait que déplaire
A force de vouloir trancher du necessaire !

SCENE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Mais voy-je pas Orphise? Ouy, c'est elle qui vient.
Où va-t-elle si vite, et quel homme la tient?
(Il la saluë comme elle passe, et elle, en passant, détourne la teste.)
Quoy! me voir en ces lieux devant elle paroistre,
Et passer en feignant de ne me pas connoistre!
Que croire? qu'en dis-tu? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je ne dis rien de peur d'estre fâcheux.

ERASTE.

Et c'est l'estre en effet que de ne me rien dire
Dans les extremitez d'un si cruel martyre.
Fais donc quelque responce à mon cœur abbatu.
Que dois-je presumer? Parle, qu'en penses-tu?
Dy-moy ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je veux me taire,
Et ne desire point trancher du necessaire.

ERASTE.

Peste l'impertinent! va-t-en suivre leurs pas;
Voy ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

LA MONTAGNE, *revenant.*

Il faut suivre de loin?

ERASTE.

Ouy.

LA MONTAGNE, *revenant.*

Sans que l'on me voye,
Ou faire aucun semblant qu'aprés eux on m'envoye?

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprés ils sont de toy suivis.

LA MONTAGNE, *revenant*

Vous trouveray-je icy?

ERASTE.

Que le Ciel te confonde,
Homme, à mon senument, le plus fâcheux du monde!
(*La Montagne s'en va.*)
Ah! que je sens de trouble, et qu'il m'eust esté doux
Qu'on me l'eust fait manquer, ce fatal rendez-vous!
Je pensois y trouver toutes choses propices,
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des suplices.

SCENE III.

LYSANDRE, ERASTE.

LYSANDRE.

Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
Cher Marquis, et d'abord je suis à toy venu.
Comme à de mes amis il faut que je te chante
Certain air, que j'ay fait, de petite courante,
Qui de toute la cour contente les experts,

Et sur qui plus de vingt ont desja fait des vers.
J'ay le bien, la naissance, et quelque employ passable,
Et fais figure en France assez considerable;
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,
N'avoir point fait cet air qu'icy je te produis.
La, la, hem, hem ; écoute avec soin, je te prie.
(*Il chante sa courante.*)
N'est-elle pas belle?

ERASTE.

Ah!

LYSANDRE.

Cette fin est jolie.
(*Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suitte.*)
Comment la trouves-tu?

ERASTE.

Fort belle asseurément.

LYSANDRE.

Les pas que j'en ay faits n'ont pas moins d'agrément,
Et surtout la figure a merveilleuse grace.
(*Il chante, parle et danse tout ensemble, et fait faire à Eraste les figures de la femme.*)
Tien, l'homme passe ainsi, puis la femme repasse;
Ensemble; puis on quitte, et la femme vient là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà?
Ce fleuret? ces coupez courant aprés la belle,
Dos à dos, face à face, en se pressant sur elle?
(*Aprés avoir achevé.*)
Que t'en semble, Marquis?

ERASTE.

Tous ces pas là sont fins.

LYSANDRE.

Je me mocque, pour moy, des maistres baladins.

ERASTE.

On le voit.

LYSANDRE.

Les pas donc...

ERASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LYSANDRE.

Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne?

ERASTE.

Ma foy, pour le present, j'ay certain embarras...

LYSANDRE.

Et bien donc, ce sera lors que tu le voudras.
Si j'avois dessus moy ces paroles nouvelles,
Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

ERASTE.

Une autre fois.

LYSANDRE.

Adieu. Baptiste le tres-cher
N'a point veu ma courante, et je le vais chercher.
Nous avons pour les airs de grandes sympathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.

(*Il s'en va chantant tousjours.*)

ERASTE.

Ciel! faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir,
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences!

SCENE IV.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, Orphise est seule et vient de ce costé.

ERASTE.

Ah! d'un trouble bien grand je me sens agité!
J'ay de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine!

LA MONTAGNE.

Monsieur, vostre raison ne sçait ce qu'elle veut,
Ny ce que sur un cœur une maistresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle, d'un mot, rajuste bien des choses.

ERASTE.

Helas! je te l'avouë, et déja cet aspect
A toute ma colere imprime le respect.

SCENE V.

ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE.

Vostre front à mes yeux monstre peu d'allegresse.
Seroit-ce ma presence, Eraste, qui vous blesse?

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? et sur quels déplaisirs,
Lors que vous me voyez, poussez-vous des soûpirs?

ERASTE.

Helas! pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle,
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celuy dont l'entretien vous a fait, à ma veuë,
Passer...

ORPHISE, *riant.*

C'est de cela que vostre ame est esmeuë?

ERASTE.

Insultez, inhumaine, encor à mon malheur.
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flâme,
Du foible que pour vous vous sçavez qu'a mon âme.

ORPHISE.

Certes il en faut rire et confesser icy
Que vous estes bien fou de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
Est un homme fâcheux dont j'ay sceu me defaire,
Un de ces importuns et sots officieux
Qui ne sçauroient souffrir qu'on soit seule en des lieux,
Et viennent aussi-tost, avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ay feint de m'en aller pour cacher mon dessein,
Et jusqu'à mon carosse il m'a presté la main.
Je m'en suis promptement defaite de la sorte,
Et j'ay, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ERASTE.

A vos discours, Orphise, adjousteray-je foy,
Et vostre cœur est-il tout sincere pour moy?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon, de tenir ces paroles
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encor, et ma sotte bonté...

ERASTE.

Ah! ne vous faschez pas, trop severe beauté.
Je veux croire en aveugle, estant sous vostre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, un malheureux amant:
J'auray pour vous respect jusques au monument.
Maltraitez mon amour, refusez-moy le vostre;
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre:
Ouy, je souffriray tout de vos divins appas;
J'en mourray, mais enfin je ne m'en plaindray pas.

ORPHISE

Quand de tels sentimens regneront dans vostre ame,
Je sçauray de ma part...

SCENE VI.

ALCANDRE, ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

Marquis, un mot. Madame,
De grace, pardonnez si je suis indiscret
En osant devant vous luy parler en secret.
Avec peine, Marquis, je te fais la priere;
Mais un homme vient là de me rompre en visiere,

Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part tu l'ailles appeller.
Tu sçais qu'en pareil cas ce seroit avec joye
Que je te le rendrois en la mesme monnoye.

ERASTE, *aprés avoir un peu demeuré sans parler.*

Je ne veux point icy faire le capitan;
Mais on m'a veu soldat avant que courtisan.
J'ay servy quatorze ans, et je crois estre en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grace,
Et de ne craindre point qu'à quelque lascheté
Le refus de mon bras me puisse estre imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture,
Et nostre Roy n'est pas un monarque en peinture.
Il sçait faire obeïr les plus grans de l'Estat,
Et je trouve qu'il fait en digne potentat.
Quand il faut le servir, j'ay du cœur pour le faire;
Mais je ne m'en sens point quand il faut luy déplaire.
Je me fais de son ordre une supréme loy.
Pour luy desobeïr, cherche un autre que moy.
Je te parle, Vicomte, avec franchise entiere,
Et suis ton serviteur en toute autre matiere.
Adieu. Cinquante fois au diable les fâcheux!
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux?

LA MONTAGNE.

Je ne sçay.

ERASTE.

Pour sçavoir où la belle est allée,
Va-t'en chercher par tout, j'attens dans cette allée.

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIERE ENTRÉE.

Des joüeurs de mail, en criant gare, l'obligent à se retirer, et, comme il veut revenir lors qu'ils ont fait,

(DEUXIESME ENTRÉE)

des curieux viennent qui tournent autour de luy pour le connoistre et font qu'il se retire encore pour un moment.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

ERASTE

Mes fascheux à la fin se sont-ils escartez?
Je pense qu'il en pleut icy de tous costez.
Je les fuis, et les trouve, et, pour second martire,
Je ne sçaurois trouver celle que je desire.
Le tonnerre et la pluye ont promptement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plust au Ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent!
Le soleil baisse fort, et je suis estonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCENE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

Bon jour.

ERASTE, [*à part*].

Et quoy! toûjours ma flâme divertie!

ALCIPE.

Console-moy, Marquis, d'une étrange partie
Qu'au piquet je perdis, hier, contre un Saint-Bouvain,
A qui je donnerois quinze points et la main.
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable
Et qui feroit donner tous les joüeurs au diable,
Un coup asseurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux; l'autre a besoin d'un pic:
Je donne, il en prend six, et demande à refaire;
Moy, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de trefle, admire mon malheur,
L'as, le roy, le valet, le huict et dix de cœur,
Et quitte, comme au point alloit la politique,
Dame et roy de carreau, dix et dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portez la dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte major;
Mais mon homme, avec l'as, non sans surprise extréme,
Des bas carreaux sur table étale une sixiéme.
J'en avois écarté la dame avec le roy;
Mais, luy fallant un pic, je sortis hors d'effroy,
Et croïois bien du moins faire deux points uniques.
Avec les sept carreaux il avoit quatre piques,
Et, jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras
De ne sçavoir lequel garder de mes deux as.
J'ay jetté l'as de cœur, avec raison me semble,
Mais il avoit quitté quatre trefles ensemble,
Et par un six de cœur je me suis veu capot,
Sans pouvoir, de depit, proferer un seul mot.
Morbleu! fais-moy raison de ce coup effroyable.
A moins que l'avoir veu, peut-il estre croyable?

ERASTE.

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort.

ALCIPE.

Parbleu! tu jugeras toy-mesme si j'ay tort,
Et si c'est sans raison que ce coup me transporte,
Car voicy nos deux jeux, qu'exprés sur moy je porte.
Tien, c'est icy mon port, comme je te l'ay dit,
Et voicy...

ERASTE.

J'ay compris le tout par ton récit,
Et voy de la justice au transport qui t'agite;
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte:
Adieu; console-toy, pourtant, de ton malheur.

ALCIPE.

Qui, moy? J'auray toûjours ce coup-là sur le cœur;
Et c'est, pour ma raison, pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moy, voir à toute la terre.
(*Il s'en va, et, prest à rentrer, il dit par reflexion.*)
Un six de cœur! deux points!

ERASTE.

En quel lieu sommes-nous?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des foux.
[*Apercevant La Montagne.*]
Ah! que tu fais languir ma juste impatience!

SCENE III.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ay pû faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle, enfin?

LA MONTAGNE.

Sans doute; et de l'objet qui fait vostre destin
J'ay, par un ordre exprés, quelque chose à vous dire.

ERASTE.

Et quoy? Déja mon cœur aprés ce mot soûpire.
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaittez-vous de sçavoir ce que c est?

ERASTE.

Ouy, dy viste.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaist.
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine

ERASTE.

Prens-tu quelque plaisir à me tenir en peine?

LA MONTAGNE

Puisque vous desirez de sçavoir promptement
L'ordre que j'ay receu de cet objet charmant,
Je vous diray... Ma foy, sans vous vanter mon zele,
J'ay bien fait du chemin pour trouver cette belle,
Et si..

ERASTE

Peste soit fait de tes digressions!

LA MONTAGNE.

Ah! il faut moderer un peu ses passions,
Et Seneque.

ERASTE.

Seneque est un sot dans ta bouche,
Puis qu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Dy-moy ton ordre tost.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Vostre Orphise... Une beste est là dans vos cheveux.

ERASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire...

ERASTE.

Quoy?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ERASTE.

Sçais-tu que je ne veux pas rire?

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Asseuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lors qu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour fâcheuses animales.

ERASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir;
Mais, puisque l'ordre icy m'offre quelque loisir,
Laisse-moy mediter : j'ay dessein de luy faire
Quelques vers sur un air où je la voy se plaire.

(*Il se promene en resvant.*)

SCENE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMENE.

Croyez-vous l'emporter par obstination?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vostres.

CLIMENE.

Je voudrois qu'on ouyst les unes et les autres.

ORANTE.

J'avise un homme icy qui n'est pas ignorant.
Il pourra nous juger sur nostre different.
Marquis, de grace, un mot : souffrez qu'on vous appelle
Pour estre, entre nous deux, juge d'une querelle,
D'un debat qu'ont émeu nos divers sentimens
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amans.

ERASTE.

C'est une question à vuider difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites là d'inutiles chansons :
Vostre esprit fait du bruit, et nous vous connoissons ;
Nous sçavons que chacun vous donne à juste titre...

ERASTE.

Hé! de grace...

ORANTE.

En un mot, vous serez nostre arbitre,
Et ce sont deux momens qu'il vous faut nous donner.

CLIMENE.

Vous retenez icy qui vous doit condamner :
Car enfin, s'il est vray ce que j'en ose croire,
Monsieur à mes raisons donnera la victoire.

ERASTE, [*à part*].

Que ne puis-je à mon traistre inspirer le soucy
D'inventer quelque chose à me tirer d'icy!

ORANTE.

Pour moy, de son esprit j'ay trop bon témoignage
Pour craindre qu'il prononce à mon desavantage.
Enfin ce grand debat qui s'allume entre nous
Est de sçavoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMENE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée et la vostre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moy, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMENE.

Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je croy que nostre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMENE.

Et moy, que, si nos vœux doivent paroistre au jour,
C'est pour celuy qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE

Ouy, mais on voit l'ardeur dont une ame est saisie
Bien mieux dans le respect que dans la jalousie.

CLIMENE.

Et c'est mon sentiment que qui s'attache à nous
Nous ayme d'autant plus qu'il se monstre jalous.

ORANTE.

Fi! ne me parlez point, pour estre amans, Climene,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects et toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fascheux;
Dont l'âme, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soûmet l'innocence à son aveuglement,

Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussi-tost qu'il naist de leur presence,
Et, lors que dans nos yeux brille un peu d'enjoûment.
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement;
Enfin qui, prenant droit des fureurs de leur zele,
Ne vous parlent jamais que pour faire querelle,
Osent deffendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moy, je veux des amans que le respect inspire,
Et leur soûmission marque mieux nostre empire.

CLIMENE.

Fi! ne me parlez point, pour estre vrais amans,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportemens;
De ces tiedes galans de qui les cœurs paisibles
Tiennent desja pour eux les choses infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, et laissent chaque jour
Sur trop de confiance endormir leur amour;
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur perseverance.
Un amour si tranquille excite mon courroux :
C'est aimer froidement que n'estre point jaloux;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flâme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son ame,
Et par de prompts transports donne un signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il pretend.
On s'applaudit alors de son inquietude,
Et, s'il nous fait par fois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir, soûmis à nos genous,
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son desespoir d'avoir pû nous déplaire,
Est un charme à calmer toute nostre colere.

ORANTE.

Si pour vous plaire il faut beaucoup d'emportement,
Je sçais qui vous pourroit donner contentement,
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre
Qui, comme ils le font voir, ayment jusques à batre.

CLIMENE.

Si pour vous plaire il faut n'estre jamais jalous,
Je sçay certaines gens fort commodes pour vous;
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par vostre arrest vous devez déclarer
Celuy de qui l'amour vous semble à preferer.

ERASTE.

Puisqu'à moins d'un arrest je ne m'en puis deffaire,
Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire,
Et, pour ne point blasmer ce qui plaist à vos yeux,
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

CLIMENE

L'arrest est plein d'esprit, mais...

ERASTE.

Suffit, j'en suis quitte
Aprés ce que j'ay dit, souffrez que je vous quitte.

SCENE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE.

Que vous tardez, Madame! et que j'esprouve bien...

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.
A tort vous m'accusez d'estre trop tard venuë,
Et vous avez dequoy vous passer de ma veuë.

ERASTE.

Sans sujet contre moy voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir?
Ha! de grace, attendez...

ORPHISE

Laissez-moy, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à vostre compagnie.

(*Elle sort.*)

ERASTE.

Ciel! faut-il qu'aujourd'huy fâcheuses et fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux!
Mais allons sur ses pas, malgré sa resistance,
Et faisons à ses yeux briller nostre innocence.

SCENE VI.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Ha! Marquis, que l'on voit de fascheux tous les jours
Venir de nos plaisirs interrompre le cours!
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat... C'est un recit qu'il faut que je te fasse.

ERASTE.

Je cherche icy quelqu'un, et ne puis m'arrester.

DORANTE, *le retenant.*

Parbleu! chemin faisant je te le veux conter.
Nous estions une troupe assez bien assortie
Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie,
Et nous fusmes coucher sur le pays exprés,
C'est à dire, mon cher, en fin fond de forets.
Comme cet exercice est mon plaisir supréme,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moy-mesme,
Et nous conclusmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf qu'un chacun nous disoit cerf dix-cors;
Mais moy, mon jugement, sans qu'aux marques j'arreste,
Fut qu'il n'estoit que cerf à sa seconde teste.
Nous avions comme il faut separé nos relais,
Et desjeunions en haste avec quelques œufs frais,
Lors qu'un franc campagnard, avec longue rapiere,
Montant superbement sa jument pouliniere,
Qu'il honoroit du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous presentant aussi, pour surcroist de colere,
Un grand benest de fils, aussi sot que son pere.
Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous
Qu'il pust avoir le bien de courir avec nous.
Dieu preserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet qui mal à propos sonne;
De ces gens qui, suivis de dix hourets galeux,
Disent: « Ma meute », et font les chasseurs merveilleux!
Sa demande receuë et ses vertus prisées,
Nous avons esté tous frapper à nos brisées.
A trois longueurs de trait, tayaut! voila d'abord
Mon cerf donné aux chiens. J'appuye, et sonne fort.
Le cerf débuche, et passe une assez longue plaine,
Et mes chiens aprés luy, mais si bien en haleine

Qu'on les auroit couverts tous d'un seul juste-au-corps.
Il vient à la forest. Nous luy donnons à lors
La vieille meute; et moy, je prens en diligence
Mon cheval alezan. Tu l'as veu?

ERASTE.

Non, je pense.

DORANTE.

Comment! C'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que, ces jours passez, j'achetay de Gaveau [1].
Je te laisse à penser si, sur cette matiere,
Il voudroit me tromper, luy qui me considere:
Aussi je m'en contente, et jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval ny meilleur ny mieux fait.
Une teste de barbe avec l'estoile nette;
L'encolure d'un cigne, effilée et bien droite;
Point d'espaules non plus qu'un liévre; court-jointé,
Et qui fait dans son port voir sa vivacité.
Des piez, morbleu, des piez! le rein double: à vray dire,
J'ay trouvé le moyen, moy seul, de le reduire,
Et sur luy, quoy qu'aux yeux il montrast beau semblant,
Petit Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant.
Une croupe en largeur à nulle autre pareille;
Et des gigots, Dieu sçait! Bref, c'est une merveille,
Et j'en ay refusé cent pistoles, croy moy,
Au retour d'un cheval amené pour le Roy.
Je monte donc dessus, et ma joye estoit pleine
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine;
Je pousse, et je me trouve en un fort à l'escart,
A la queuë de nos chiens, moy seul avec Drecar [2].

---

1. Marchand de chevaux celebre à la cour.
2. Piqueur renommé

Une heure là dedans nostre cerf se fait battre.
J'appuye alors mes chiens, et fais le diable à quatre;
Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux.
Je le relance seul, et tout alloit des mieux,
Lors que d'un jeune cerf s'accompagne le nostre :
Une part de mes chiens se separe de l'autre,
Et je les voy, Marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer.
Il se rabat soudain, dont j'eus l'ame ravie;
Il empaume la voye, et moy je sonne et crie :
« A Finaut! à Finaut! » J'en revois à plaisir
Sur une taupiniere, et ressonne à loisir.
Quelques chiens revenoient à moy, quand, pour disgrace,
Le jeune cerf, Marquis, à mon campagnard passe.
Mon étourdy se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix : « Tayaut! tayaut! tayaut! »
Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pecore;
J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore;
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jetté l'œil,
Que je connus le change, et sentis un grand deuil.
J'ay beau luy faire voir toutes les differences
Des pinces de mon cerf et de ses connoissances,
Il me soutient tousjours, en chasseur ignorant,
Que c'est le cerf de meute, et par ce different
Il donne temps aux chiens d'aller loin : j'en enrage,
Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
Je pousse mon cheval, et par haut, et par bas,
Qui plioit des gaulis aussi gros que les bras;
Je ramene les chiens à ma premiere voye,
Qui vont, en me donnant une excessive joye,
Requerir nostre cerf, comme s'ils l'eussent veu :
Ils le relancent ; mais, ce coup est-il preveu?

A te dire le vray, cher Marquis, il m'assomme,
Nostre cerf, relancé, va passer à nostre homme,
Qui, croyant faire un trait de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté
Luy donne justement au milieu de la teste,
Et de fort loin me crie : « Ah ! j'ay mis bas la beste ! »
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
Pour courre un cerf ? Pour moy, venant dessus le lieu,
J'ay trouvé l'action tellement hors d'usage
Que j'ay donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moy tousjours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, et ta prudence est rare :
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se separe.
Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part
Où nous ne craindrons point de chasseur campagnard.

ERASTE, [*seul*].

Fort bien. Je croy qu'enfin je perdray patience.
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

BALLET DU SECOND ACTE.

PREMIERE ENTRÉE.

Des joüeurs de boule l'arrestent pour mesurer un coup dont ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse dancer un pas composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

DEUXIESME ENTRÉE.

De petits frondeurs les viennent interrompre, qui sont chassez en suite

(TROISIESME ENTRÉE)

par des savetiers et des savetieres, leurs peres, et autres, qui sont aussi chassez à leur tour

(QUATRIESME ENTRÉE)

par un jardinier qui dance seul, et se retire pour faire place au troisiesme acte.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Il est vray, d'un costé mes soins ont reüssy :
Cet adorable objet enfin s'est adoucy;
Mais d'un autre on m'accable, et les astres severes
Ont contre mon amour redoublé leurs coleres.
Ouy, Damis, son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de mes veux,
A son aymable niece a deffendu ma veuë,
Et veut d'un autre espoux la voir demain pourveuë.
Orphise toutesfois, malgré son desaveu,
Daigne accorder ce soir une grace à mon feu,
Et j'ay fait consentir l'esprit de cette belle
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour ayme sur tout les secrettes faveurs:
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs,
Et le moindre entretien de la beauté qu'on ayme,

Lors qu'il est deffendu, devient grace supréme.
Je vais au rendez-vous : c'en est l'heure à peu prés;
Puis, je veux m'y trouver plustost avant qu'aprés.

LA MONTAGNE.

Suivray-je vos pas?

ERASTE.

Non, je craindrois que peut-estre
A quelques yeux suspects tu me fisses connoistre.

LA MONTAGNE.

Mais...

ERASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois suivre vos loix;
Mais, au moins, si de loin...

ERASTE

Te tairas-tu, vingt fois,
Et ne veux-tu jamais quitter cette methode
De te rendre à toute heure un valet incommode?

SCENE II.

CARITIDÉS, ERASTE.

CARITIDÉS.

Monsieur, le temps repugne à l'honneur de vous voir;
Le matin est plus propre à rendre un tel devoir,
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile.
Car vous dormez toûjours, ou vous estes en ville;

Au moins Messieurs vos gens me l'asseurent ainsy,
Et j'ay, pour vous trouver, pris l'heure que voicy.
Encor est-ce un grand heur dont le destin m'honore,
Car, deux momens plus tard, je vous manquois encore.

ERASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moy ?

CARITIDÉS.

Je m'acquitte, Monsieur, de ce que je vous doy,
Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire,
Si...

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDÉS.

Comme le rang, l'esprit, la generosité,
Que chacun vante en vous...

ERASTE.

Ouy, je suis fort vanté.
Passons, Monsieur.

CARITIDÉS.

Monsieur, c'est une peine extréme
Lors qu'il faut à quelqu'un se produire soy-mesme,
Et toûjours prés des grans on doit estre introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avecque poids debite
Ce qui peut faire voir nostre petit merite;
Enfin j'aurois voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pû, Monsieur, dire ce que je suis.

ERASTE.

Je vois assez, Monsieur, ce que vous pouvez estre,
Et vostre seul abord le peut faire connoistre.

CARITIDÉS.

Ouy, je suis un sçavant charmé de vos vertus;

Non pas de ces sçavans dont le nom n'est qu'en *us :*
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine.
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine.
Et, pour en avoir un qui se termine en *ès*,
Je me fais appeler Monsieur Caritidés.

ERASTE.

Monsieur Caritidés, soit. Qu'avez-vous à dire ?

CARITIDÉS.

C'est un placet, Monsieur, que je voudrois vous lire,
Et que, dans la posture où vous met vostre employ,
J'ose vous conjurer de presenter au Roy.

ERASTE.

Hé ! Monsieur, vous pouvez le presenter vous-mesme.

CARITIDÉS

Il est vray que le Roy fait cette grace extréme ;
Mais, par ce mesme excés de ses rares bontez,
Tant de méchans placets, Monsieur, sont presentez
Qu'ils estouffent les bons ; et l'espoir où je fonde
Est qu'on donne le mien quand le Prince est sans monde.

ERASTE.

Et bien ! vous le pouvez, et prendre vostre temps

CARITIDÉS.

Ah ! Monsieur, les huissiers sont de terribles gens !
Ils traitent les sçavans de faquins à nasardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer
Pour jamais de la cour me feroient retirer,
Si je n'avois conceu l'esperance certaine
Qu'auprés de nostre Roy vous serez mon Mecene
Ouy, vostre credit m'est un moyen asseuré...

ERASTE.

Et bien ! donnez-moy donc, je le présenteray.

CARITIDÉS.

Le voicy ; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non...

CARITIDÉS.

C'est pour estre instruit, Monsieur, je vous conjure.

AU ROY.

SIRE,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant, tres-fidelle et tres-sçavant subjet et serviteur Caritidés, François de nation, Grec de profession, ayant consideré les grans et notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule et autres lieux de vostre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorans, compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une barbare, pernicieuse et detestable orthographe, toute sorte de sens et raison, sans aucun égard d'etimologie, analogie, energie ny allegorie quelconque, au grand scandale de la republique des lettres et de la nation françoise, qui se décrie et deshonore par les dits abus et fautes grossieres envers les estrangers, et notamment envers les Allemans, curieux lecteurs et inspectateurs desdites inscriptions....

ERASTE.

Ce placet est fort long, et pourroit bien fâcher...

CARITIDÉS.

Ah ! Monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

ERASTE.

Achevez promptement.

CARITIDÉS *continuë.*

Supplie humblement Vostre Majesté de créer, pour le bien de son Estat et la gloire de son empire, une charge de controlleur, intendant, correcteur, reviseur et restorateur general desdites inscriptions, et d'icelle honnorer le suppliant, tant en consideration de son rare et eminent savoir que des grans et signalez services qu'il a rendus à l'Estat et à Vostre Majesté en

faisant l'anagramme de vostre dite Majesté en françois, latin, grec, hébreu, siriaque, caldeen, arabe....

ERASTE, *l'interrompant.*

Fort bien; donnez-le viste, et faites la retraite:
Il sera veu du Roy, c'est une affaire faite.

CARITIDÉS.

Helas! Monsieur, c'est tout que montrer mon placet.
Si le Roy le peut voir, je suis seur de mon fait:
Car, comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.
Au reste, pour porter au Ciel vostre renom,
Donnez-moy par écrit vostre nom et sur-nom:
J'en veux faire un poëme en forme d'acrostiche
Dans les deux bouts du vers et dans chaque hemistiche.

ERASTE.

Ouy, vous l'aurez demain, Monsieur Caritidés.
Ma foy, de tels sçavans sont des asnes bien faits.
J'aurois, dans d'autres temps, bien ry de sa sottise...

SCENE III.

ORMIN, ERASTE.

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,
J'ay voulu qu'il sortist avant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien, mais dépeschons, car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu prés que l'homme qui vous quitte

Vous a fort ennuyé, Monsieur, par sa visite.
C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ay tousjours quelque défaite en main.
Au Mail, à Luxembourg et dans les Thuilleries,
Il fatigue le monde avec ses réveries;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces sçavantas qui ne sont bons à rien.
Pour moy, je ne crains pas que je vous importune,
Puisque je viens, Monsieur, faire vostre fortune.

ERASTE, [*à part*].

Voicy quelque soufleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et vous viennent tousjours promettre tant de bien.
[*Haut.*]
Vous avez fait, Monsieur, cette benite pierre
Qui peut seule enrichir tous les roys de la terre?

ORMIN.

La plaisante pensée, helas! où vous voilà!
Dieu me garde, Monsieur, d'estre de ces foux-là!
Je ne me repais point de visions frivoles,
Et je vous porte icy les solides paroles
D'un avis que par vous je veux donner au Roy,
Et que tout cacheté je conserve sur moy:
Non de ces sots projets, de ces chimeres vaines,
Dont les sur-intendants ont les oreilles pleines;
Non de ces gueux d'avis dont les pretentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions;
Mais un qui, tous les ans, à si peu qu'on le monte,
En peut donner au Roy quatre cents, de bon conte,
Avec facilité, sans risque ny soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon.
Enfin, c'est un avis d'un gain inconcevable,

Et que du premier mot on trouvera faisable.
Ouy, pourveu que par vous je puisse estre poussé...

ERASTE.

Soit, nous en parlerons, je suis un peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence,
Je vous découvrirois cet avis d'importance.

ERASTE.

Non, non, je ne veux point sçavoir vostre secret.

ORMIN.

Monsieur, pour le trahir je vous croy trop discret,
Et veux avec franchise en deux mots vous l'apprendre.
Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.
Cet avis merveilleux, dont je suis l'inventeur,
Est que...

ERASTE.

D'un peu plus loin, et pour cause, Monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
Que de ses ports de mer le Roy tous les ans tire.
Or l'avis dont encor nul ne s'est avisé
Est qu'il faut de la France, et c'est un coup aisé,
En fameux ports de mer mettre toutes les costes.
Ce seroit pour monter à des sommes tres-hautes,
Et si...

ERASTE.

L'avis est bon, et plaira fort au Roy.
Adieu; nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins appuyez-moy
Pour en avoir ouvert les premieres paroles.

ERASTE.

Ouy, ouy.

ORMIN

Si vous vouliez me prester deux pistoles
Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur...

ERASTE.

Ouy, volontiers. Plust à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je pusse me voir quitte!
Voyez quel contretemps prend icy leur visite!
Je pense qu'à la fin je pourray bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCENE IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE

Marquis, je viens d'apprendre une estrange nouvelle.

ERASTE.

Quoy?

FILINTE.

Qu'un homme tantost t'a fait une querelle.

ERASTE

A moy?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler?
Je sçay de bonne part qu'on t'a fait appeler,
Et, comme ton amy, quoy qu'il en réussisse,
Je te viens contre tous faire offre de service.

ERASTE.

Je te suis obligé ; mais croy que tu me fais...

FILINTE.

Tu ne l'avoüeras pas, mais tu sors sans valets :
Demeure dans la ville ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ERASTE.

Ah ! j'enrage !

FILINTE.

A quoy bon de te cacher de moy ?

ERASTE.

Je te jure, Marquis, qu'on s'est moqué de toy.

FILINTE.

En vain tu t'en deffens.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroye
Si d'aucun démeslé...

FILINTE.

Tu penses qu'on te croye ?

ERASTE.

Eh ! mon Dieu ! je te dis, et ne deguise point,
Que...

FILINTE.

Ne me crois pas dupe et credule à ce point.

ERASTE.

Veux-tu m'obliger ?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laisse-moy, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Une galanterie,
En certain lieu, ce soir...

FILINTE.

Je ne te quitte pas :
En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas.

ERASTE.

Parbleu ! puisque tu veux que j'aye une querelle,
Je consens à l'avoir pour contenter ton zele :
Ce sera contre toy, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur degager.

FILINTE.

C'est fort mal d'un amy recevoir le service ;
Mais, puisque je vous rens un si mauvais office,
Adieu : vuidez sans moy tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous serez mon amy quand vous me quitterez.
Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCENE V.

DAMIS, L'ESPINE, ERASTE, LA RIVIERE.

DAMIS, [*à part*].

Quoy ! malgré moy le traistre espere l'obtenir !
Ah ! mon juste courroux le sçaura prevenir.

ERASTE, [*à part*].

J'entrevoy là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoy ! toûjours quelque obstacle aux feux qu'elle authorise !

DAMIS, [*à l'Espine*].

Ouy, j'ay sceu que ma niece, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Eraste sans tesmoins.

LA RIVIERE, [*à ses compagnons*].

Qu'entens-je à ces gens-là dire de nostre maistre?
Approchons doucement sans nous faire connoistre.

DAMIS.

Mais, avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traistre sein.
Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire,
Pour les mettre en embuche aux lieux que je desire,
Afin qu'au nom d'Eraste on soit prest à vanger
Mon honneur, que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flame criminelle.

LA RIVIERE, *l'attaquant avec ses compagnons.*

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traistre, tu trouveras en nous à qui parler.

ERASTE, *mettant l'épée à la main.*

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse
De secourir icy l'oncle de ma maistresse.
Je suis à vous, Monsieur.

DAMIS, *aprés leur fuite.*

O Ciel! par quel secours
D'un trépas asseuré vois-je sauver mes jours?
A qui suis-je obligé d'un si rare service?

ERASTE.

Je n'ay fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

Ciel! puis-je à mon oreille adjouster quelque foy?
Est-ce la main d'Eraste...?

ERASTE.

Ouy, ouy, Monsieur, c'est moy :
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir merité vostre haine.

DAMIS.

Quoy! celui dont j'avois resolu le trépas
Est celuy qui pour moy vient d'employer son bras!
Ah! c'en est trop, mon cœur est contraint de se rendre,
Et, quoy que vostre amour ce soir ait pû pretendre,
Ce trait si surprenant de generosité
Doit étouffer en moy toute animosité.
Je rougis de ma faute, et blasme mon caprice;
Ma hayne trop long-temps vous a fait injustice,
Et, pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins, dés ce soir, à l'objet de vos veux.

SCENE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE, SUITTE.

ORPHISE, *venant avec un flambeau d'argent à la main.*

Monsieur, quelle avanture a d'un trouble effroyable...

DAMIS.

Ma niece, elle n'a rien que de tres-agreable,
Puisqu'aprés tant de veux que j'ai blâmez en vous
C'est elle qui vous donne Eraste pour espoux.
Son bras a repoussé le trépas, que j'évite,
Et je veux envers luy que vostre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour luy payer ce que vous luy devez,
J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvez.

ERASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille
Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

DAMIS.

Celebrons l'heureux sort dont vous allez joüir,
Et que nos violons viennent nous réjoüir.

(*Comme les violons veulent joüer, on frappe fort à la porte.*)

ERASTE.

Qui frappe là si fort?

L'ESPINE.

Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des crin-crins et des tambours de basques.

(*Les masques entrent, qui occupent toute la place.*)

ERASTE.

Quoy! tousjours des fascheux! Hola! suisses, icy;
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voicy.

BALLET DU TROISIÉME ACTE.

PREMIERE ENTRÉE.

Des suisses avec des halebardes chassent tous les masques fascheux, et se retirent ensuite pour laisser danser à leur aise

(DERNIERE ENTRÉE)

quatre bergers et une bergere, qui, au sentiment de tous ceux qui l'ont veuë, ferme le divertissement d'assez bonne grace.

L'ESCOLE DES FEMMES

COMEDIE

A MADAME

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde lors qu'il me faut dédier un livre, et je me trouve si peu fait au style d'epistre dedicatoire que je ne sçay par où sortir de celle-cy. Un autre autheur qui seroit en ma place trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOSTRE ALTESSE ROYALLE *sur le titre de* L'ESCOLE DES FEMMES *et l'offre qu'il vous en feroit. Mais pour moy,* MADAME, *je vous avouë mon foible. Je ne sçay point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; et, quelques belles lumieres que mes confreres les autheurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne voy point ce que* VOSTRE ALTESSE ROYALLE *pourroit avoir à démesler avec la comedie que je luy presente. On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous loüer. La matiere,* MADAME, *ne saute que trop aux yeux, et, de quelque costé qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire et qualitez sur qualitez. Vous en avez,* MADAME, *du costé du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du costé des graces et de l'esprit et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voyent. Vous en avez du costé de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aymer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous, je veux dire cette douceur pleine de charmes dont vous daignez temperer la fierté des grands titres que vous portez; cette bonté*

toute obligeante, cette affabilité genereuse, que vous faites paroistre pour tout le monde; et ce sont particulierement ces dernieres pour qui je suis, et dont je sens fort bien que je ne me pourray taire quelque jour. Mais, encore une fois, MADAME, *je ne sçay point le biais de faire entrer icy des veritez si éclatantes, et ce sont choses, à mon advis, et d'une trop vaste estendue et d'un merite trop relevé pour les vouloir renfermer dans une epistre et les mesler avec des bagatelles. Tout bien consideré,* MADAME, *je ne voy rien à faire icy pour moy que de vous dédier simplement ma comedie, et de vous asseurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis de* VOSTRE ALTESSE ROYALLE,

MADAME,

Le tres-humble, tres-obeïssant et tres-obligé serviteur,

J.-B. MOLIERE.

PREFACE

BIEN des gens ont frondé d'abord cette comedie; mais les rieurs ont esté pour elle, et tout le mal qu'on en a pû dire n'a pû faire qu'elle n'ait eu un succez dont je me contente. Je sçay qu'on attend de moy, dans cette impression, quelque preface qui responde aux censeurs, et rende raison de mon ouvrage; et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui luy ont donné leur approbation pour me croire obligé de deffendre leur jugement contre celuy des autres; mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet est déja dans une dissertation que j'ay faite en dialogue, et dont je ne sçay encore ce que je feray. L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comedie, me vint aprés les deux ou trois premieres representations de ma piece. Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvay un soir, et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, et qui me fait l'honneur de m'aymer, trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre luy-mesme; et je fus estonné que deux jours aprés il me monstra toute l'affaire executée d'une maniere, à la verité, beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvay des choses trop advantageuses pour moy; et j'eus peur que, si je produisois cet ouvrage sur nostre theatre, on ne m'accusast d'abord d'avoir mendié les loüanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empescha, par quelque consideration,

d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire que je ne sçay ce qui en sera, et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette preface ce qu'on verra dans la *Critique*, en cas que je me resolve à la faire paroistre. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour vanger le public du chagrin delicat de certaines gens : car, pour moy, je m'en tiens assez vangé par la reussite de ma comedie, et je souhaite que toutes celles que je pourray faire soient traittées par eux comme celle-cy, pourveu que le reste suive de mesme.

L'ESCOLE DES FEMMES

LES PERSONNAGES.

ARNOLPHE, autrement M. de la Souche.
AGNÉS, jeune fille innocente élevée par Arnolphe.
HORACE, amant d'Agnés.
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.
CHRISALDE, amy d'Arnolphe.
ENRIQUE, beau frere de Chrisalde.
ORONTE, pere d'Horace et grand amy d'Arnolphe.

La scene est dans une place de ville.

L'ESCOLE
DES FEMMES

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

Vous venez, dites-vous, pour luy donner la main?

ARNOLPHE.

Oüy, je veux terminer la chose dans demain.

CHRISALDE.

Nous sommes icy seuls, et l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'estre oüis, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en amy je vous ouvre mon cœur?
Vostre dessein pour vous me fait trembler de peur;
Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,

Prendre femme est à vous un coup bien temeraire.

ARNOLPHE.

Il est vray, nostre amy, peut-estre que chez vous
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;
Et vostre front, je croy, veut que du mariage
Les cornes soient par tout l'infaillible apanage.

CHRISALDE.

Ce sont coups du hazard, dont on n'est point garand,
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais, quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie:
Car enfin vous sçavez qu'il n'est grands ny petits
Que de vostre critique on ait veus garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, par tout où vous estes,
De faire cent éclats des intrigues secrettes...

ARNOLPHE.

Fort bien: est-il au monde une autre ville aussi
Où l'on ait des maris si patiens qu'icy?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les especes,
Qui sont accommodez chez eux de toutes pieces?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard;
L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins infame,
Voit faire tous les jours des présens à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu
Parce qu'elle luy dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit, qui ne luy sert de gueres;
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
Et, voyant arriver chez luy le damoiseau,
Prend fort honnestement ses gands et son manteau.
L'une de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son espoux fidelle,

Qui dort en seureté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas;
L'autre, pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense,
Et le mary benest, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu
Enfin ce sont par tout des sujets de satyre;
Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos sots...

CHRISALDE.

Oüy; mais qui rit d'autruy
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de luy.
J'entens parler le monde, et des gens se délassent
A venir debiter les choses qui se passent;
Mais, quoy que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a veu triompher de ces bruits;
J'y suis assez modeste; et, bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolerances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ay jamais affecté de le dire:
Car enfin il faut craindre un revers de satyre,
Et l'on ne doit jamais jurer, sur de tels cas,
De ce qu'on pourra faire ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout meine,
Il seroit arrivé quelque disgrace humaine,
Aprés mon procedé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main;
Et peut-estre qu'encor j'auray cet avantage
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compere, il en est autrement:
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.

Comme sur les maris accusez de souffrance
De tout temps vostre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a veu contr'eux un diable déchaîne,
Vous devez marcher droit pour n'estre point berné;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,
Et...

ARNOLPHE.

Mon Dieu, nostre amy, ne vous tourmentez point;
Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce poinct.
Je sçay les tours rusez et les subtiles trames
Dont, pour nous en planter, sçavent user les femmes,
Et comme on est dupé par leurs dexteritez;
Contre cet accident j'ay pris mes seuretés,
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Et que pretendez-vous qu'une sotte, en un mot...

ARNOLPHE.

Epouser une sotte est pour n'estre point sot.
Je crois, en bon chrestien, vostre moitié fort sage;
Mais une femme habile est un mauvais présage,
Et je sçay ce qu'il couste à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moy, j'irois me charger d'une spirituelle
Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle,
Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,
Et que visiteroient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom du mari de Madame,
Je serois comme un saint que pas un ne reclame?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,
Et femme qui compose en sçait plus qu'il ne faut.

Je pretens que la mienne, en clartez peu sublime,
Mesme ne sçache pas ce que c'est qu'une rime,
Et, s'il faut qu'avec elle on jouë au corbillon,
Et qu'on vienne à luy dire à son tour : « Qu'y met-on ? »
Je veux qu'elle réponde : « Une tarte à la crême » ;
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extréme;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De sçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.

CHRISALDE.

Une femme stupide est donc vostre marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien sotte
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CHRISALDE.

L'esprit et la beauté...

ARNOLPHE.

L'honnesteté suffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, aprés tout, qu'une beste
Puisse jamais sçavoir ce que c'est qu'estre honneste?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croy,
D'avoir toute sa vie une beste avec soy,
Pensez-vous le bien prendre, et que sur vostre idée
La seureté d'un front puisse estre bien fondée?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir;
Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire
Sans en avoir l'envie, et sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond :
Pressez-moy de me joindre à femme autre que sotte;

Preschez, patrocinez jusqu'à la Pentecoste;
Vous serez ébahy, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa methode.
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode.
Je me voy riche assez pour pouvoir, que je croy,
Choisir une moitié qui tienne tout de moy
Et de qui la soûmise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ny naissance.
Un air doux et posé, parmy d'autres enfans,
M'inspira de l'amour pour elle dés quatre ans:
Sa mere se trouvant de pauvreté pressée,
De la luy demander il me vint la pensée,
Et la bonne païsanne, apprenant mon desir,
A s'oster cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique,
C'est à dire ordonnant quels soins on employroit
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.
Dieu mercy, le succés a suivy mon attente,
Et, grande, je l'ay veuë à tel poinct innocente
Que j'ay beny le Ciel d'avoir trouvé mon faict,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ay donc retirée, et, comme ma demeure
A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
Je l'ay mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison, où nul ne me vient voir;
Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.

Vous me direz : « Pourquoy cette narration? »
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
Le résultat de tout est qu'en amy fidelle,
Ce soir, je vous invite à souper avec elle :
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRISALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conference,
Juger de sa personne et de son innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut...

ARNOLPHE.

La verité passe encor mon recit.
Dans ses simplicitez à tous coups je l'admire,
Et par fois elle en dit dont je pâme de rire.
L'autre jour (pourroit-on se le persuader?)
Elle estoit fort en peine, et me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait se faisoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjoüis fort, Seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE.

Bon!
Me voulez-vous toûjours appeller de ce nom?

CHRISALDE.

Ah! malgré que j'en aye, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à Monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante et deux ans, de vous débaptiser,

Et d'un vieux tronc pourry de vostre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connoist,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaist.

CHRISALDE.

Quel abus de quitter le vray nom de ses peres
Pour en vouloir prendre un basty sur des chimeres!
De la pluspart des gens c'est la demangeaison;
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sçais un païsan qu'on appelloit Gros Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte;
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte,
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas,
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant la pluspart ont peine à s'y soumettre
Et je voy mesme encor des adresses de lettre...

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous...

CHRISALDE.

Soit. Là-dessus nous n'aurons point de bruit,
Et je prendray le soin d'accoustumer ma bouche
A ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

ARNOLPHE

Adieu. Je frappe icy pour donner le bon jour
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRISALDE, *s'en allant.*

Ma foy, je le tiens fou de toutes les manieres.

ARNOLPHE.

Il est un peu blessé sur certaines matieres.
Chose étrange de voir comme avec passion
Un chacun est chaussé de son opinion!
Hola!...

SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.

Qui heurte?

ARNOLPHE.

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joye à me voir aprés dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là?

ARNOLPHE.

Moy.

ALAIN.

Georgette?

GEORGETTE.

Hé bien?

ALAIN.

Ouvre là bas.

GEORGETTE.

Vas-y, toy.

ALAIN.

Vas-y, toy.

GEORGETTE.

Ma foy, je n'iray pas.

ALAIN.

Je n'iray pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle ceremonie,
Pour me laisser dehors! Hola ho! je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe?

ARNOLPHE.

Vostre maistre.

GEORGETTE.

Alain?

ALAIN.

Quoy?

GEORGETTE.

C'est Monsieur,
Ouvre viste.

ALAIN.

Ouvre, toy.

GEORGETTE.

Je souffle nostre feu.

ALAIN.

J'empesche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ha!

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir quand j'y cours?

ALAIN.

Pourquoy plûtost que moy? le plaisant strodagéme!

GEORGETTE.

Oste-toy donc de là.

ALAIN.

Non, oste-toy toy-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moy.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ny toy non plus.

GEORGETTE.

Ny toy.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aye icy l'ame bien patiente!

ALAIN.

Au moins, c'est moy, Monsieur.

GEORGETTE.

Je suis vostre servante;
C'est moy.

ALAIN.

Sans le respect de Monsieur que voila,
Je te...

ARNOLPHE, *recevant un coup d'Alain.*

Peste!

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaut là!

ALAIN.

C'est elle aussi, Monsieur...

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, et laissons la fadaise.
Hé bien! Alain, comment se porte-t'on icy?

ALAIN.

Monsieur, nous nous... Monsieur, nous nous por... Dieu merci!
Nous nous...

(*Arnolphe oste par trois fois le chapeau de dessus la teste d'Alain.*)

ARNOLPHE.

Qui vous apprend, impertinente beste,
A parler devant moy le chapeau sur la teste?

ALAIN.

Vous faites bien, j'ay tort.

ARNOLPHE, *à Alain.*

Faites descendre Agnés.

(*A Georgette.*)

Lors que je m'en allay, fut-elle triste aprés?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non?

GEORGETTE.

Si fait!

ARNOLPHE.

Pourquoy donc?...

GEORGETTE.

Oüy, je meure,

Elle vous croyoit voir de retour à toute heure,
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, asne ou mulet, qu'elle ne prist pour vous.

SCENE III.

AGNÉS, ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main! c'est un bon témoignage.
Hé bien! Agnés, je suis de retour du voyage;
En estes-vous bien aise?

AGNÉS.

Oüy, Monsieur, Dieu mercy.

ARNOLPHE.

Et moy, de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous estes toûjours, comme on voit, bien portée?

AGNÉS.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquietée.

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNÉS.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites-vous donc là?

AGNÉS.

Je me fais des cornettes:
Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ha! voila qui va bien. Allez, montez là-haut:
Ne vous ennuyez point, je reviendray tantost,
Et je vous parleray d'affaires importantes.
(*Tous estans rentrez.*)
Heroïnes du temps, Mesdames les sçavantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentimens,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute vostre science,
De valoir cette honneste et pudique ignorance.

SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE

Ce n'est point par le bien qu'il faut estre ébloüy,
Et, pourveu que l'honneur soit... Que vois-je? Est-ce... Oüy.
Je me trompe. Nenny. Si fait. Non, c'est luy-mesme,
Hor...

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah! joye extréme!
Et depuis quand icy?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vrayment?

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'estois à la campagne.

HORACE.

Oüy, depuis deux journées.

ARNOLPHE.

O! comme les enfans croissent en peu d'années!
J'admire de le voir au poinct où le voila,
Aprés que je l'ay veu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte vostre pere,
Mon bon et cher amy, que j'estime et revere,
Que fait-il? que dit-il? est-il toujours gaillard?
A tout ce qui le touche il sçait que je prens part.
Nous ne nous sommes veus depuis quatre ans ensemble,
Ny, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

HORACE.

Il est, Seigneur Arnolphe, encor plus gay que nous,
Et j'avois de sa part une lettre pour vous;
Mais, depuis, par une autre il m'apprend sa venuë,
Et la raison encor ne m'en est pas connuë.
Sçavez-vous qui peut estre un de vos citoyens
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amerique?

ARNOLPHE.

Non. Vous a-t'on point dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon pere m'en parle, et qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'estre entierement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre
Pour un fait important que ne dit point sa lettre.

ARNOLPHE.

J'auray certainement grande joye à le voir,
Et pour le regaler je feray mon pouvoir.
(*Aprés avoir leu la lettre.*)
Il faut, pour des amis, des lettres moins civiles,
Et tous ces complimens sont choses inutiles ;
Sans qu'il prist le soucy de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ay presentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foy, c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjoüis de les avoir icy.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut..

ARNOLPHE.

Laissons ce stile.
Hé bien! comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bastimens,
Et j'en crois merveilleux les divertissemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs, qu'il se fait à sa guise;
Mais, pour ceux que du nom de galans on baptise,
Ils ont en ce païs dequoy se contenter,
Car les femmes y sont faites à coquetter.
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus benins du monde:
C'est un plaisir de prince, et des tours que je voy
Je me donne souvent la comedie à moy.
Peut-estre en avez-vous déja feru quelqu'une.
Vous est-il point encore arrivé de fortune?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous estes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la verité pure,
J'ay d'amour en ces lieux eu certaine avanture,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE.

Bon! voicy de nouveau quelque conte gaillard,
Et ce sera dequoy mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grace, qu'au moins ces choses soient secrettes.

ARNOLPHE.

Oh!

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos pretentions.
Je vous avoüeray donc avec pleine franchise
Qu'icy d'une beauté mon ame s'est éprise.

Mes petits soins d'abord ont eu tant de succés
Que je me suis chez elle ouvert un doux accés;
Et, sans trop me vanter, ny luy faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE, *riant.*

Et c'est?

HORACE, *luy montran le logis d'Agnés.*

Un jeune objet qui loge en ce logis
Dont vous voyez d'icy que les murs sont rougis:
Simple, à la verité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir;
Un air tout engageant, je ne sçay quoy de tendre
Dont il n'est point de cœur qui se puisse defendre.
Mais peut-estre il n'est pas que vous n'ayez bien veu
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourveu:
C'est Agnés qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! je creve!

HORACE.

Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le nomme;
Je ne me suis pas fort arresté sur le nom;
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non,
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoissez-vous point?

ARNOLPHE, *à part.*

La fascheuse pilule!

HORACE.

Eh! vous ne dites mot?

ARNOLPHE.

Eh ! oüy, je le connoy.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas?

ARNOLPHE.

Eh !...

HORACE.

Qu'en dites-vous? quoy ?
Eh ! c'est à dire oüy. Jaloux à faire rire ?
Sot? Je voy qu'il en est ce que l'on m'a pû dire.
Enfin l'aimable Agnés a sceu m'assujettir.
C'est un joly bijou, pour ne vous point mentir,
Et ce seroit peché qu'une beauté si rare
Fust laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moy, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux,
Vont à m'en rendre maistre en dépit du jaloux,
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous savez mieux que moy, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
Et que ce doux metal, qui frappe tant de testes,
En amour, comme en guerre, avance les conquestes.
Vous me semblez chagrin : seroit-ce qu'en effet
Vous desaprouveriez le dessein que j'ay fait ?

ARNOLPHE.

Non, c'est que je songeois...

HORACE.

Cet entretien vous lasse.
Adieu ; j'iray chez vous tantost vous rendre grace.

[*Il s'en va.*]

ARNOLPHE.

Ah! faut-il...

HORACE, *revenant.*

Derechef, veuillez estre discret,
Et n'allez pas, de grace, éventer mon secret.
[*Il s'en va.*]

ARNOLPHE.

Que je sens dans mon ame...

HORACE, *revenant.*

Et sur tout à mon pere,
Qui s'en feroit peut-estre un sujet de colere.
[*Il s'en va.*]

ARNOLPHE, *croyant qu'il revient encore.*

Oh!... Oh! que j'ay souffert durant cet entretien!
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence et quelle haste extréme
Il m'est venu conter cette affaire à moy-méme!
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdy montra-t'il jamais tant de fureur?
Mais, ayant tant souffert, je devois me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et sçavoir pleinement leur commerce secret.
Tâchons à le rejoindre, il n'est pas loin, je pense;
Tirons-en de ce fait l'entiere confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

Il m'est, lors que j'y pense, avantageux, sans doute,
D'avoir perdu mes pas et pû manquer sa route :
Car enfin de mon cœur le trouble imperieux
N'eust pû se renfermer tout entier à ses yeux ;
Il eust fait éclater l'ennuy qui me devore,
Et je ne voudrois pas qu'il sceut ce qu'il ignore.
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau
Et laisser un champ libre aux vœux du damoiseau ;
J'en veux rompre le cours et sans tarder apprendre
Jusqu'où l'intelligence entr'eux a pû s'étendre :
J'y prens, pour mon honneur, un notable interest ;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en est ;
Elle n'a pû faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin est sur mon compte.
Eloignement fatal ! Voyage malheureux !

(*Frapant à la porte.*)

SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.

Ah! Monsieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix! Venez çà tous deux:
Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah! vous me faites peur, et tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obey,
Et tous deux, de concert, vous m'avez donc trahy?

GEORGETTE.

Eh! ne me mangez pas, Monsieur, je vous conjure.

ALAIN, *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'asseure.

ARNOLPHE.

Ouf! Je ne puis parler, tant je suis prévenu;
Je suffoque, et voudrois me pouvoir mettre nû.
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite!
Qu'un homme soit venu... Tu veux prendre la fuite:
Il faut que sur le champ... Si tu bouges!... Je veux
Que vous me disiez... Euh! Ouy, je veux que tous deux...
Quiconque remura, par la mort! je l'assomme.
Comme est-ce que chez moy s'est introduit cet homme?
Eh! parlez, dépeschez, viste, promptement, tost,
Sans resver. Veut-on dire?

ALAIN ET GEORGETTE.

Ah! ah!

GEORGETTE.

Le cœur me faut.

ALAIN.

Je meurs.

ARNOLPHE.

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine.
Il faut que je m'evente et que je me promeine.
Aurois-je deviné, quand je l'ay veu petit,
Qu'il croistroit pour cela? Ciel! que mon cœur pâtit!
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à moderer nostre ressentiment;
Patience, mon cœur, doucement, doucement!
Levez-vous, et, rentrant, faites qu'Agnés descende.
Arrestez. Sa surprise en deviendroit moins grande,
Du chagrin qui me trouble ils iroient l'avertir,
Et moy-mesme je veux l'aller faire sortir.
Que l'on m'attende icy.

SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Mon Dieu, qu'il est terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,
Et jamais je ne vis un plus hideux chrestien.

ALAIN.

Ce monsieur l'a fâché, je te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder nostre maistresse?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sçauroit voir personne en approcher?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN.

Cela vient... cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Oüy; mais pourquoy l'est-il, et pourquoy ce courroux?

ALAIN.

C'est que la jalousie... entens-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiete...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moy, n'est-il pas vray, quand tu tiens ton potage,
Que, si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colere, et voudrois le charger?

GEORGETTE.

Oüy, je comprens cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme.
La femme est en effet le potage de l'homme,
Et, quand un homme voit d'autres hommes par fois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussi-tost une colere extréme.

GEORGETTE.

Oüy; mais pourquoy chacun n'en fait-il pas de méme,
Et que nous en voyons qui paroissent joyeux
Lors que leurs femmes sont avec les biaux monsieux?

ALAIN.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulüe
Qui n'en veut que pour soy.

GEORGETTE.

Si je n'ay la berlue,
Je le voy qui revient.

ALAIN.

Tes yeux sont bons, c'est luy.

GEORGETTE.

Voy comme il est chagrin.

ALAIN

C'est qu'il a de l'ennuy.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNÉS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Un certain Grec disoit à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que, lors qu'une avanture en colere nous met,
Nous devons avant tout dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempere,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ay suivy sa leçon sur le sujet d'Agnés,

Et je la fais venir dans ce lieu tout exprés,
Sous pretexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, luy sondant le cœur, s'éclaircir doucement.
[*A Georgette et Alain.*]
Venez, Agnés. Rentrez.

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE.
La promenade est belle.
AGNÉS.
Fort belle.
ARNOLPHE
Le beau jour!
AGNÉS.
Fort beau!
ARNOLPHE.
Quelle nouvelle?
AGNÉS.
Le petit chat est mort.
ARNOLPHE.
C'est dommage; mais quoy?
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soy.
Lors que j'estois aux champs, n'a-t-il point fait de pluye?
AGNÉS.
Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNÉS.

Jamais je ne m'ennuye.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-cy?

AGNÉS.

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *ayant un peu resvé.*

Le monde, chere Agnés, est une estrange chose.
Voyez la médisance, et comme chacun cause!
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Estoit en mon absence à la maison venu,
Que vous aviez souffert sa veuë et ses harangues;
Mais je n'ay point pris foy sur ces méchantes langues,
Et j'ay voulu gager que c'estoit faussement..

AGNÉS.

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vrayment.

ARNOLPHE.

Quoy! c'est la verite qu'un homme...

AGNÉS.

Chose seure.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *à part.*

Cet adveu qu'elle fait avec sincerité
Me marque pour le moins son ingenuité.
[*Haut.*]
Mais il me semble, Agnés, si ma memoire est bonne,
Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNÉS.

Oüy; mais, quand je l'ay veu, vous ignorez pourquoy,
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moy.

ARNOLPHE.

Peut-estre ; mais enfin contez-moy cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort estonnante et difficile à croire.
J'estois sur le balcon à travailler au frais,
Lors que je vis passer sous les arbres d'auprés
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma veuë,
D'une humble reverence aussi-tost me saluë :
Moy, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la reverence aussi de mon costé.
Soudain, il me refait une autre reverence :
Moy, j'en refais de mesme une autre en diligence ;
Et, luy d'une troisiesme aussi-tost repartant,
D'une troisiesme aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et tousjours de plus belle
Me fait à chaque fois reverence nouvelle ;
Et moy, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouvelle reverence aussi je luy rendois :
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venuë,
Toûjours comme cela je me serois tenuë,
Ne voulant point ceder, ny recevoir l'ennuy
Qu'il me pust estimer moins civile que luy.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNÈS.

Le lendemain, estant sur nostre porte,
Une vieille m'aborde en parlant de la sorte :
« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t'il vous benir,
Et dans tous vos attraits long-temps vous maintenir !
Il ne vous a pas fait une belle personne
Afin de mal-user des choses qu'il vous donne,

Et vous devez sçavoir que vous avez blessé
Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'huy forcé. »

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! supost de Sathan, execrable damnée!

AGNÉS.

« Moy, j'ay blessé quelqu'un? fis-je toute estonnée.
Oüy, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon;
Et c'est l'homme qu'hier vous vistes du balcon.
— Helas! qui pourroit, dis-je, en avoir esté cause?
Sur luy, sans y penser, fis-je choir quelque chose?
— Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal
— Hé! mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde:
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?
— Oüy, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne sçavez pas:
En un mot, il languit, le pauvre miserable;
Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
Que vostre cruauté luy refuse un secours,
C'est un homme à porter en terre dans deux jours.
— Mon Dieu! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
Mais, pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande?
— Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir et vous entretenir;
Vos yeux peuvent, eux seuls, empescher sa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait estre la medecine.
— Helas! volontiers, dis-je, et, puis qu'il est ainsi,
Il peut tant qu'il voudra me venir voir icy. »

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! sorciere maudite, empoisonneuse d'ames,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames!

AGNÉS.

Voila comme il me vit et receut guerison.
Vous-mesme, à vostre advis, n'ay-je pas eu raison,
Et pouvois-je, aprés tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance,
Moy qui compâtis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis sans pleurer voir un poulet mourir ?

ARNOLPHE, *bas.*

Tout cela n est party que d'une ame innocente,
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusez seducteurs.
Je crains que le pendart, dans ses vœux temeraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÉS.

Qu'avez-vous? Vous grondez, ce me semble, un petit :
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?

ARNOLPHE

Non. Mais de cette veuë apprenez-moy les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÉS.

Helas! si vous sçaviez comme il estoit ravy,
Comme il perdit son mal si-tost que je le vy,
Le present qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu nostre Alain et Georgette,
Vous l'aymeriez sans doute, et diriez comme nous...

ARNOLPHE.

Oüy, mais que faisoit-il estant seul avec vous?

AGNÉS.

Il juroit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,

Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatoüille et là dedans remuë
Certain je ne sais quoy dont je suis toute émeuë.

ARNOLPHE, *à part.*

O fâcheux examen d'un mystere fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal!
(*A Agnés.*)
Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

AGNÉS.

Oh tant! il me prenoit et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'estoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnés, quelqu'autre chose?
(*La voyant interdite.*)
Ouf!

AGNÉS.

Hé! il m'a...

ARNOLPHE.

Quoy?

AGNÉS.

Pris...

ARNOLPHE.

Euh!

AGNÉS.

Le...

ARNOLPHE.

Plaist-il?

AGNÉS.

Je n'ose,
Et vous vous fascherez peut-estre contre moy.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÉS.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu! non.

AGNÉS.

Jurez donc vostre foy.

ARNOLPHE.

Ma foy, soit.

AGNÉS.

Il m'a pris... Vous serez en colere.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÉS.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non! Diantre! que de mystere!
Qu'est-ce qu'il vous a pris?

AGNÉS.

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je souffre en damné.

AGNÉS.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
A vous dire le vray, je n'ai pû m'en deffendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNÉS.

Comment! est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE.

Non pas.
Mais, pour guerir du mal qu'il dit qui le possede,
N'a-t'il point exigé de vous d'autre remede?

AGNÉS.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eust demandé,
Que pour le secourir j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE, [*à part*].

Grace aux bontez du Ciel, j'en suis quitte à bon conte.
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.
[*Haut.*]
Chut! De vostre innocence, Agnés, c'est un effet;
Je ne vous en dis mot, ce qui s'est fait est fait.
Je sçay qu'en vous flattant le galand ne desire
Que de vous abuser, et puis aprés s'en rire.

AGNÉS.

Oh! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moy.

ARNOLPHE.

Ah! vous ne sçavez pas ce que c'est que sa foy.
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatoüiller le cœur,
Est un peché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÉS.

Un peché, dites-vous! et la raison, de grace?

ARNOLPHE.

La raison? La raison est l'arrest prononcé
Que par ces actions le Ciel est courroucé.

AGNÉS

Courroucé? Mais pourquoy faut-il qu'il s'en courrouce?
C'est une chose, helas! si plaisante et si douce!

J'admire quelle joye on gouste à tout cela,
Et je ne sçavois point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

Oüy; c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils et ces douces carresses;
Mais il faut le gouster en toute honnesteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit osté.

AGNÉS.

N'est-ce plus un peché lors que l'on se marie?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÉS.

Mariez-moy donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit icy.

AGNÉS.

Est-il possible?

ARNOLPHE.

Oüy.

AGNÉS.

Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE.

Oüy, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNÉS.

Vous nous voulez nous deux...

ARNOLPHE.

Rien de plus asseuré.

AGNÉS.

Que, si cela se fait, je vous carresseray!

ARNOLPHE.

Hé! la chose sera de ma part reciproque.

AGNÉS.

Je ne reconnois point, pour moy, quand on se mocque.
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE.

Oüy, vous le pourrez voir.

AGNÉS.

Nous serons mariez?

ARNOLPHE.

Oüy.

AGNÉS.

Mais quand?

ARNOLPHE.

Dés ce soir.

AGNÉS, *riant.*

Dés ce soir?

ARNOLPHE.

Dés ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNÉS.

Oüy.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je desire.

AGNÉS.

Helas! que je vous ay grande obligation!
Et qu'avec luy j'auray de satisfaction!

ARNOLPHE.

Avec qui?

AGNÉS.

Avec... Là...

ARNOLPHE.

Là... là n'est pas mon compte.
A choisir un mary vous estes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prest,

Et quant au monsieur *Là*, je pretens, s'il vous plaist,
Deust le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec luy desormais vous rompiez tout commerce ;
Que, venant au logis, pour vostre compliment
Vous luy fermiez au nez la porte honnestement,
Et, luy jettant, s'il heurte, un grez par la fenestre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y parestre.
M'entendez-vous, Agnés? Moy, caché dans un coin,
De vostre procedé je seray le témoin.

AGNÉS.

Las! il est si bien fait! C'est...

ARNOLPHE.

Ah! que de langage!

AGNÉS.

Je n'auray pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

AGNÉS.

Mais quoy! voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'est assez.
Je suis maistre, je parle : allez, obeïssez.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, AGNÉS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Ouy, tout a bien esté, ma joye est sans pareille.
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout poinct le blondin seducteur:
Et voila de quoy sert un sage directeur.
Vostre innocence, Agnés, avoit esté surprise.
Voyez, sans y penser, où vous vous estiez mise:
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces damoizeaux on sçait trop les coustumes:
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,
Grands cheveux, belles dents et des propos fort doux;
Mais, comme je vous dis, la griffe est là dessous,
Et ce sont vrais Sathans, dont la gueule alterée
De l'honneur feminin cherche à faire curée.
Mais, encore une fois, grace au soin apporté,

Vous en estes sortie avec honnesteté.
L'air dont je vous ay veu luy jetter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point differer
Les nopces où je dis qu'il vous faut preparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.
Un siege au frais icy.

[*A Georgette.*]

Vous, si jamais en rien...

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre monsieur là nous en faisoit accroire;
Mais...

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi bien est-ce un sot : il nous a l'autre fois
Donné deux escus d'or qui n'estoient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je desire,
Et pour nostre contract, comme je viens de dire,
Faites venir icy, l'un ou l'autre, au retour,
Le notaire qui loge au coin de ce carfour.

SCENE II.

ARNOLPHE, AGNÉS.

ARNOLPHE, *assis.*

Agnés, pour m'écouter laissés là vôtre ouvrage.
Levez un peu la teste et tournez le visage;

Là, regardez-moy là, durant cet entretien,
Et jusqu'au moindre mot imprimez-vous-le bien.
Je vous épouse, Agnés, et cent fois la journée
Vous devez benir l'heur de vostre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez esté,
Et dans le mesme temps admirer ma bonté .
Qui, de ce vil estat de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,
Et joüyr de la couche et des embrassemens
D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens
Et dont à vingt partis fort capables de plaire
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez tousjours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous estiez sans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruise
A meriter l'estat où je vous auray mise,
A tousjours vous connoistre, et faire qu'à jamais
Je puisse me loüer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnés, n'est pas un badinage.
A d'austeres devoirs le rang de femme engage,
Et vous n'y montez pas, à ce que je pretens,
Pour estre libertine et prendre du bon temps.
Vostre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du costé de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiez de la societé,
Ces deux moitiez pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié supréme, et l'autre subalterne ;
L'une en tout est soûmise à l'autre, qui gouverne ;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Monstre d'obeïssance au chef qui le conduit,
Le valet à son maistre, un enfant à son pere,
A son superieur le moindre petit frere,

N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obeïssance, et de l'humilité,
Et du profond respect, où la femme doit estre
Pour son mary, son chef, son seigneur et son maistre.
Lors qu'il jette sur elle un regard serieux,
Son devoir aussi-tost est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face
Que quand d'un doux regard il luy veut faire grace.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'huy.
Mais ne vous gastez pas sur l'exemple d'autruy.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est à dire d'oüyr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnés, que je vous abandonne;
Que cet honneur est tendre et se blesse de peu;
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu,
Et qu'il est aux enfers des chaudieres boüillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons,
Et vous devez du cœur devorer ces leçons.
Si vostre ame les suit et fuit d'être coquette,
Elle sera tousjours comme un lis blanche et nette;
Mais, s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux-bon,
Elle deviendra lors noire comme un charbon,
Vous paroistrez à tous un object effroyable,
Et vous irez un jour, vray partage du diable,
Boüillir dans les enfers à toute eternité,
Dont vous veüille garder la celeste bonté.
Faites la reverence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le convent doit savoir son office,

Entrant au mariage, il en faut faire autant :
(*Il se leve.*)
Et voicy dans ma poche un écrit important
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'autheur, mais c'est quelque bonne ame,
Et je veux que ce soit vostre unique entretien.
Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÉS *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE,

OU

LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,

Avec son exercice journalier.

Ire MAXIME.

Celle qu'un lien honneste
Fait entrer au lict d'autruy
Doit se mettre dans la teste,
Malgré le train d'aujourd'huy,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour luy.

ARNOLPHE.

Je vous expliqueray ce que cela veut dire ;
Mais, pour l'heure presente, il ne faut rien que lire.

AGNÉS *poursuit.*

IIe MAXIME.

Elle ne se doit parer
Qu'autant que peut desirer
Le mary qui la possede.
C'est luy que touche seul le soin de sa beauté,
Et pour rien doit estre conté
Que les autres la trouvent laide.

III^e^ MAXIME.

Loin ces estudes d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrediens qui font des teints fleuris!
A l'honneur tous les jours ce sont drogues mortelles,
Et les soins de paroistre belles
Se prennent peu pour les maris.

IV^e^ MAXIME.

Sous sa coiffe, en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle estouffe les coups :
Car, pour bien plaire à son espoux,
Elle ne doit plaire à personne.

V^e^ MAXIME.

Hors ceux dont au mary la visite se rend,
La bonne regle deffend
De recevoir aucune ame.
Ceux qui, de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accommodent pas Monsieur.

VI^e^ MAXIME.

Il faut des presens des hommes
Qu'elle se deffende bien :
Car, dans le siecle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

VII^e^ MAXIME.

Dans ses meubles, deust-elle en avoir de l'ennuy,
Il ne faut escritoire, ancre, papier ny plumes.
Le mary doit, dans les bonnes coûtumes,
Escrire tout ce qui s'écrit chez lui.

VIII^e^ MAXIME.

Ces societez déreglées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes, tous les jours, corrompent les esprits.
En bonne politique, on les doit interdire,
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

IX^e MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur se voüer
Doit se deffendre de joüer,
Comme d'une chose funeste :
Car le jeu, fort decevant,
Pousse une femme souvent
A joüer de tout son reste.

X^e MAXIME.

Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut pas qu'elle essaye :
Selon les prudens cerveaux,
Le mary, dans ces cadeaux,
Est toujours celuy qui paye.

XI^e MAXIME...

ARNOLPHE.

Vous acheverez seule, et pas à pas tantost
Je vous expliqueray ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire ;
Je n'ay qu'un mot à dire, et ne tarderay guere.
Rentrez, et conservez ce livre cherement.
Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCENE III.

ARNOLPHE.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudray je tourneray cette ame :
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je luy puis donner la forme qui me plaist.

Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrappé par son trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire verité,
Que la femme qu'on a peche de ce costé.
De ces sortes d'erreurs le remede est facile:
Toute personne simple aux leçons est docile,
Et, si du bon chemin on l'a fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejetter.
Mais une femme habile est bien une autre beste:
Nostre sort ne dépend que de sa seule teste;
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignemens ne font là que blanchir.
Son bel esprit luy sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue:
Une femme d'esprit est un diable en intrigue,
Et, dés que son caprice a prononcé tout bas
L'arrest de nostre honneur, il faut passer le pas.
Beaucoup d'honnestes gens en pourroient bien que dire.
Enfin mon estourdy n'aura pas lieu d'en rire:
Par son trop de caquet il a ce qu'il luy faut.
Voila de nos François l'ordinaire defaut.
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toûjours ce qui les importune,
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas
Qu'ils se pendroient plutost que de ne causer pas.
O! que les femmes sont du diable bien tentées
Lors qu'elles vont choisir ces testes éventées,
Et que... Mais le voicy, cachons-nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Je reviens de chez vous, et le destin me montre
Qu'il n'a pas resolu que je vous y rencontre.
Mais j'iray tant de fois qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE.

Hé! mon Dieu, n'entrons point dans ce vain compliment.
Rien ne me fasche tant que ces ceremonies,
Et, si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
C'est un maudit usage, et la pluspart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.
Mettons donc, sans façons. Hé bien! vos amourettes?
Puis-je, Seigneur Horace, apprendre où vous en estes?
J'estois tantost distrait par quelque vision;
Mais, depuis, là-dessus j'ai fait reflection:
De vos premiers progrez j'admire la vitesse,
Et dans l'évenement mon ame s'interesse.

HORACE.

Ma foy, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE

Oh! oh! comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur !

HORACE.

Et de plus, à mon tres-grand regret,
Il a sceu de nous deux le commerce secret

ARNOLPHE.

D'où, diantre ! a-t-il si-tost appris cette avanture?

HORACE.

Je ne sçay; mais enfin c'est une chose seure.
Je pensois aller rendre, à mon heure à peu prés,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lors que, changeant pour moy de ton et de visage,
Et servante et valet m'ont bouché le passage,
Et d'un : *Retirez-vous, vous nous importunez,*
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez !

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ay voulu leur parler au travers de la porte;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est : *Vous n'entrerez point, Monsieur l'a defendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE.

Non; et de la fenestre
Agnés m'a confirmé le retour de ce maistre
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grez que sa main a jetté.

ARNOLPHE.

Comment, d'un grez?

HORACE.

D'un grez de taille non petite,
Dont on a par ses mains regalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre! ce ne sont pas des prunes que cela,
Et je trouve fascheux l'estat où vous voila.

HORACE.

Il est vray, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Ouy, mais cela n'est rien,
Et de vous racrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer par quelque intelligence
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile, et la fille, aprés tout,
Vous ayme?

HORACE.

Asseurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espere.

ARNOLPHE.

Le grés vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous estonner.

HORACE.

Sans doute;
Et j'ay compris d'abord que mon homme estoit là,
Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre,
Un trait hardy qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.
Il le faut avoüer, l'amour est un grand maistre.
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'estre,
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles:
D'un avare à l'instant il fait un liberal,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oüy, ce dernier miracle éclatte dans Agnés,
Car, tranchant avec moy par ces termes exprés:
Retirez-vous, mon ame aux visites renonce;
Je sçay tous vos discours, et voila ma responce,
Cette pierre, ou ce grés, dont vous vous estonniez,
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots et la pierre jettée.
D'une telle action n'estes-vous pas surpris?
L'amour sçait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un cœur des choses estonnantes?
Que dites-vous du tour, et de ce mot d'escrit?
Euh! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?

Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joüé mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.

ARNOLPHE.

Oüy, fort plaisant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(*Arnolphe rit d'un ris forcé.*)

Cet homme gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez luy se retranche et de grés fait parade,
Comme si j'y voulois entrer par escalade;
Qui pour me repousser, dans son bizarre effroy,
Anime du dedans tous ses gens contre moy,
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine mesme,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extréme!
Pour moy, je vous l'avouë, encor que son retour
En un grand embarras jette icy mon amour,
Je tiens cela plaisant autant qu'on sçauroit dire,
Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire,
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moy, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en amy je vous montre la lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a sceu l'y mettre,
Mais en termes touchans, et tous pleins de bonté,
De tendresse innocente et d'ingenuité;
De la maniere enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la premiere blessure.

ARNOLPHE, *bas.*

Voila, friponne, à quoy l'escriture te sert,
Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

Je veux vous escrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendray. J'ay des pensées que je desirerois que vous sceussiez; mais je ne sçay comment faire pour vous les dire, et je me deffie de mes paroles. Comme je commence à connoistre qu'on m'a tousjours tenuë dans l'ignorance, j'ay peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devrois. En verité, je ne sçay ce que vous m'avez fait, mais je sens que je suis faschée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'auray toutes les peines du monde à me passer de vous, et que je serois bien aise d'estre à vous. Peut-estre qu'il y a du mal à dire cela; mais enfin je ne puis m'empescher de le dire, et je voudrois que cela se pust faire sans qu'il y en eust. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, et que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser; mais je vous asseure que je n'ay pû encore me figurer cela de vous; et je suis si touchée de vos paroles que je ne sçaurois croire qu'elles soient menteuses. Dites-moy franchement ce qui en est : car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde si vous me trompiez, et je pense que j'en mourrois de déplaisir.

ARNOLPHE, [*à part*].

Hom! chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moy? rien; c'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais veu d'expression plus douce?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel peut-il se faire voir?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
De gaster meschamment ce fonds d'ame admirable,
D'avoir dans l'ignorance et la stupidité
Voulu de cet esprit estoufer la clarté?

L'amour a commencé d'en déchirer le voile,
Et si, par la faveur de quelque bonne estoile,
Je puis, comme j'espere, à ce franc animal,
Ce traistre, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment! si viste?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sçauriez-vous point, comme on la tient de prés,
Qui dans cette maison pourroit avoir accés?
J'en use sans scrupule, et ce n'est pas merveille
Qu'on se puisse entre amis servir à la pareille;
Je n'ay plus là dedans que gens pour m'observer,
Et servante et valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pû prendre,
Adoucy leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un genie, à vray dire, au dessus de l'humain.
Elle m'a dans l'abord servy de bonne sorte,
Mais depuis quatre jours la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen?

ARNOLPHE.

Non vrayment, et sans moy vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCENE V.

ARNOLPHE.

Comme il faut devant luy que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!
Quoy! pour une innocente, un esprit si present!
Elle a feint d'estre telle à mes yeux, la traistresse,
Ou le diable à son ame a souflé cette adresse.
Enfin me voila mort par ce funeste escrit.
Je voy qu'il a, le traistre, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle,
Et c'est mon desespoir et ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sçay que pour punir son amour libertin
Je n'ay qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je seray vangé d'elle par elle-mesme;
Mais il est bien fascheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel! puisque pour un choix j'ay tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'estre si fort coëffé!
Elle n'a ny parens, ny support, ni richesse;
Elle trahit mes soins, mes bontez, ma tendresse;
Et cependant je l'aime, aprés ce lasche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte? Ah! je creve, j'enrage,
Et je soufleterois mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir

Quelle est sa contenance aprés un trait si noir.
Ciel! faites que mon front soit exempt de disgrace,
Ou bien, s'il est escrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moy, tout au moins, pour de tels accidens,
La constance qu'on voit à de certaines gens.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

J'ay peine, je l'avouë, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarasse
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traistresse a soustenu ma veuë!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émeuë,
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trespas,
On diroit, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus en la regardant je la voyois tranquille,
Plus je sentois en moy s'eschaufer une bile;
Et ces boüillans transports dont s'enflammoit mon cœur
Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'estois aigry, fasché, desesperé contr'elle,
Et cependant jamais je ne la vis si belle;
Jamais ses yeux aux miens n'ont parû si perçans,
Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressans.

Et je sens là dedans qu'il faudra que je creve
Si de mon triste sort la disgrace s'acheve.
Quoy! j'auray dirigé son education
Avec tant de tendresse et de précaution,
Je l'auray fait passer chez moy dés son enfance,
Et j'en auray chery la plus tendre esperance,
Mon cœur aura basty sur ses attraits naissans,
Et creu la mitonner pour moy durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lors qu'elle est avec moy mariée à demy?
Non, parbleu! non, parbleu! Petit sot, mon amy,
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdray mes peines,
Ou je rendray, ma foy, vos esperances vaines,
Et de moy tout à fait vous ne vous rirez point.

SCENE II.

LE NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

Ah! le voila! Bon jour : me voicy tout à point
Pour dresser le contract que vous souhaittez faire.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

A mes précautions je veux songer de prés.

LE NOTAIRE.

Je ne passeray rien contre vos interests.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'estre deceu,
Quittancer le contract que vous n'ayez receu.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

J'ay peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Eh bien, il est aisé d'empescher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire vostre contract.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE

Le doüaire se regle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Je l'ayme, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme, en ce cas.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Quel traitement luy faire en pareille avanture?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit doüer la future
Du tiers du dot qu'elle a; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lors que l'on le veut bien.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Si...

LE NOTAIRE (*Arnolphe l'appercevant*).

Pour le preciput, il les regarde ensemble.

Je dis que le futur peut, comme bon luy semble,
Doüer la future.

ARNOLPHE, *l'ayant apperceu.*

Euh!

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lors qu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger,
Et cela par doüaire, ou préfix, qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trespas d'icelle,
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs;
Ou coustumier, selon les differens vouloirs;
Ou par donation dans le contract formelle,
Qu'on fait ou pure et simple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoy hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sçait pas les formes d'un contract?
Qui me les apprendra? Personne, je presume.
Sçais-je pas qu'estant joints, on est par la coustume
Communs en meubles, biens, immeubles et conquests,
A moins que par un acte on y renonce exprés?
Sçay-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté, pour...

ARNOLPHE.

Oüy, c'est chose seure,
Vous sçavez tout cela; mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me pretendez faire passer pour sot,
En me haussant l'espaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face!
Adieu : c'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un contract m'a-t'on pas fait venir?

ARNOLPHE.

Oüy, je vous ay mandé; mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien!

LE NOTAIRE.

Je pense qu'il en tient, et je croy penser bien.

SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE

LE NOTAIRE.

M'estes-vous pas venu querir pour vostre maistre?

ALAIN.

Oüy.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connoistre,
Mais allez de ma part luy dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCENE IV.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.

Monsieur...

ARNOLPHE.

Approchez-vous; vous estes mes fidelles,
Mes bons, mes vrais amis, et j'en sçay des nouvelles.

ALAIN.

Le notaire...

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelqu'autre jour.
On veut à mon honneur joüer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfans, pourroit-c'estre,
Si l'on avoit osté l'honneur à vostre maistre!
Vous n'oseriez aprés paroistre en nul endroit,
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt.
Donc, puisqu'autant que moy l'affaire vous regarde,
Il faut de vostre part faire une telle garde
Que ce galand ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantost montré nostre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh! vrayment...

GEORGETTE.

Nous sçavons comme il faut s'en deffendre.

ARNOLPHE, [*à Alain*].

S'il venoit doucement : « Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur. »

ALAIN.

« Vous estes un sot. »

ARNOLPHE. (*A Georgette.*)

Bon! « Georgette, ma mignonne,
Tu me parois si douce et si bonne personne. »

GEORGETTE.

« Vous estes un nigaut. »

ARNOLPHE. (*A Alain.*)

Bon ! « Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honneste et tout plein de vertu ? »

ALAIN.

« Vous estes un fripon. »

ARNOLPHE. (*A Georgette.*)

Fort bien. « Ma mort est seure
Si tu ne prens pitié des peines que j'endure. »

GEORGETTE.

« Vous estes un benest, un impudent. »

ARNOLPHE.

Fort bien.
« Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien,
Je sçay quand on me sert en garder la memoire :
Cependant par avance, Alain, voila pour boire,
Et voila pour t'avoir, Georgette, un cotillon.
(*Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.*)
Ce n'est de mes bien-faits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie, enfin, dont je vous presse,
C'est que je puisse voir vostre belle maistresse. »

GEORGETTE, *le poussant.*

« A d'autres ! »

ARNOLPHE.

Bon, cela !

ALAIN, *le poussant.*

« Hors d'icy ! »

ARNOLPHE.

Bon !

GEORGETTE, *le poussant.*

« Mais tost ! »

ARNOLPHE.

Bon! Hola! c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oüy, fort bien, hors l'argent, qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit, rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puis que je le desire.
Je vous laisse l'argent; allez, je vous rejoins.
Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins.

SCENE V

ARNOLPHE.

Je veux pour espion qui soit d'exacte veuë
Prendre le savetier du coin de nostre ruë.
Dans la maison tousjours je pretends la tenir,
Y faire bonne garde, et sur tout en bannir

Vendeuses de ruban, perruquieres, coiffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantieres, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire reüssir les mysteres d'amour.
Enfin j'ay veu le monde, et j'en sçay les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes addresses
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

SCENE VI.

ORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

La place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Je viens de l'eschapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prevoir l'avanture,
Seule dans son balcon j'ay veu paroistre Agnés,
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Aprés m'avoir fait signe, elle a sceu faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte;
Mais à peine tous deux dans sa chambre estions-nous
Qu'elle a sur les degrez entendu son jaloux;
Et tout ce qu'elle a pû, dans un tel accessoire,
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré : d'abord je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant de temps en temps des soûpirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables;
Frapant un petit chien qui pour luy s'émouvoit,
Et jettant brusquement les hardes qu'il trouvoit;
Il a mesme cassé, d'une main mutinée,

Des vases dont la belle ornoit sa cheminée.
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu
Du trait qu'elle a joüé quelque jour soit venu.
Enfin, aprés cent tours, ayant de la maniere
Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colere,
Mon jaloux, inquiet, sans dire son ennuy,
Est sorty de la chambre, et moy de mon estuy;
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage:
C'estoit trop hazarder; mais je dois, cette nuit,
Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit:
En toussant par trois fois je me feray connoistre,
Et je dois au signal voir ouvrir la fenestre,
Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnés,
Mon amour taschera de me gagner l'accés.
Comme à mon seul amy, je veux bien vous l'apprendre.
L'allegresse du cœur s'augmente à la respandre,
Et, goustast-on cent fois un bon-heur tout parfait,
On n'en est pas content si quelqu'un ne le sçait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
Adieu, je vais songer aux choses necessaires.

SCENE VII.

ARNOLPHE.

Quoy! l'astre qui s'obstine à me desesperer
Ne me donnera pas le temps de respirer!
Coup sur coup je verray par leur intelligence
De mes soins vigilans confondre la prudence!

Et je seray la dupe, en ma maturité,
D une jeune innocente et d'un jeune éventé!
En sage philosophe on m'a veu vingt années
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidens
Qui font dans le mal-heur tomber les plus prudens;
Des disgraces d'autruy profitant dans mon ame,
J'ay cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer du pair d'avec les autres fronts :
Pour ce noble dessein j'ay creu mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
Et, comme si du sort il estoit arresté
Que nul homme ici-bas n'en seroit exempté,
Aprés l'experience et toutes les lumieres
Que j'ay pû m'acquerir sur de telles matieres,
Aprés vingt ans et plus de meditation
Pour me conduire en tout avec precaution,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace,
Pour me trouver aprés dans la mesme disgrace!
Ah! bourreau de destin, vous en aurez menty!
De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanty.
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empescheray du moins qu'on s'empare du reste,
Et cette nuit qu'on prend pour ce galand exploit
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmy tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piege qu'on me dresse,
Et que cet estourdy, qui veut m'estre fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

SCENE VIII.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

Eh bien, souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non, je jeusne ce soir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grace, excusez-moy, j'ay quelqu'autre embarras.

CHRISALDE.

Vostre hymen resolu ne se fera-t'il pas?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquieter des affaires des autres

CHRISALDE.

Oh! oh! si brusquement! Quels chagrins sont les vostres?
Seroit-il point, compere, à vostre passion
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerois presque à voir vostre visage

ARNOLPHE.

Quoy qu'il m'arrive, au moins auray-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens
Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'est un estrange fait qu'avec tant de lumieres
Vous vous effarouchiez tousjours sur ces matieres;
Qu'en cela vous mettiez le souverain bon-heur,

Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Estre avare, brutal, fourbe, meschant et lasche,
N'est rien, à vostre avis, auprés de cette tache,
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vescu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
A le bien prendre, au fond, pourquoy voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende nostre gloire,
Et qu'une ame bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empescher?
Pourquoy voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on soit digne à son choix de loüange ou de blasme,
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroy
De l'affront que nous fait son manquement de foy?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galand homme une plus douce image,
Que, des coups du hazard aucun n'estant garant,
Cet accident de soy doit estre indifferent,
Et qu'enfin tout le mal, quoy que le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose;
Et, pour se bien conduire en ces difficultez,
Il y faut comme en tout fuïr les extremitez.
N'imitez pas ces gens un peu trop debonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes tousjours vont citant les galans,
En font par tout l'éloge et prosnent leurs talens,
Témoignent avec eux d'estroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont estonnez
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procedé, sans doute, est tout à fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,

Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens
Dont l'imprudent chagrin, qui tempeste et qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
Et qui par cet éclat semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honneste
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arreste,
Et, quand on le sçait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoy qu'on en puisse dire, enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage;
Et, comme je vous dis, toute l'habilité
Ne va qu'à le sçavoir tourner du bon costé.

ARNOLPHE.

Aprés ce beau discours, toute la confrairie
Doit un remercîment à Vostre Seigneurie;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joye à s'y voir enroller.

CHRISALDE.

Je ne dis pas cela, car c'est ce que je blasme;
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut joüer d'adresse, et, d'une ame reduite,
Corriger le hazard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est à dire dormir et manger tousjours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRISALDE.

Vous pensez vous mocquer; mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je voy cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand mal-heur

Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux estre ce que vous dites
Que de me voir mary de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procez sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnestes diablesses,
Se retranchant tousjours sur leurs sages proüesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas.
Et veulent, sur le pied de nous estre fidelles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles?
Encore un coup, compere, apprenez qu'en effect
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le souhaitter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE

Si vous estes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moy, ce n'est pas la mienne d'en tâter;
Et, plûtost que subir une telle avanture...

CHRISALDE.

Mon Dieu! ne jurez point, de peur d'estre parjure.
Si le sort l'a reglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas vostre avis là dessus.

ARNOLPHE.

Moy! je serois cocu?

CHRISALDE.

Vous voila bien malade.
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens et de maison,
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moy je n'en voudrois avec eux faire aucune.

Mais cette raillerie, en un mot, m'importune :
Brisons là, s'il vous plaist.

CHRISALDE.

Vous estes en courroux :
Nous en sçaurons la cause. Adieu ; souvenez-vous,
Quoy que sur ce sujet vostre honneur vous inspire,
Que c'est estre à demy ce que l'on vient de dire
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE.

Moy, je le jure encore, et je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remede.

SCENE IX.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Mes amis, c'est icy que j'implore vostre aide.
Je suis édifié de vostre affection.
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion ;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous estes asseurez de vostre recompense.
L'homme que vous sçavez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ai sceu, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnés entrer par escalade ;
Mais il luy faut, nous trois, dresser une embuscade,
Je veux que vous preniez chacun un bon baston,
Et, quand il sera prés du dernier eschelon
(Car dans le temps qu'il faut j'ouvriray la fenestre),

Que tous deux à l'envy vous me chargiez ce traistre,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui luy puisse apprendre à n'y plus revenir,
Sans me nommer pourtant en aucune maniere,
Ny faire aucun semblant que je seray derriere.
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, mon Dieu, tout est à nous,
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoy qu'aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien estriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc, et sur tout gardez de babiller.
Voila pour le prochain une leçon utile,
Et, si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevoient le galand,
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE

ARNOLPHE.

TRAISTRES, qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monsieur, obeïssance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer.
L'ordre estoit de le battre, et non de l'assommer,
Et c'estoit sur le dos, et non pas sur la teste,
Que j'avois commandé qu'on fist choir la tempeste.
Ciel! dans quel accident me jette icy le sort!
Et que puis-je resoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ay pû vous prescrire:
Le jour s'en va paroistre, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Helas! que deviendray-je? et que dira le pere
Lorsqu'inopinément il sçaura cette affaire?

SCENE II.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Il faut que j'aille un peu reconnoistre qui c'est.

ARNOLPHE.

Eust-on jamais preveu...? Qui va-là, s'il vous plaist?

HORACE.

C'est vous, Seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE.

Oüy; mais vous...

HORACE.

C'est Horace.

Je m'en allois chez vous vous prier d'une grace.
Vous sortez bien matin?

ARNOLPHE, *bas.*

Quelle confusion!
Est-ce un enchantement? est-ce une illusion?

HORACE.

J'estois, à dire vray, dans une grande peine,
Et je benis du Ciel la bonté souveraine
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
Je viens vous avertir que tout a reüssi,
Et mesme beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
Et par un incident qui devoit tout detruire.
Je ne sçay point par où l'on a pu soupçonner
Cette assignation qu'on m'avoit sceu donner;
Mais, estant sur le poinct d'atteindre à la fenestre,

J'ay, contre mon espoir, veu quelques gens paroistre,
Qui, sur moy brusquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas;
Et ma cheute, aux despens de quelque meurtrisseure,
De vingt coups de baston m'a sauvé l'avanture.
Ces gens-là, dont estoit, je pense, mon jaloux,
Ont imputé ma cheute à l'effort de leurs coups;
Et, comme la douleur un assez long espace
M'a fait sans remuër demeurer sur la place,
Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussi tost allarmé.
J'entendois tout leur bruit dans le profond silence :
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence,
Et sans lumiere aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement taster si j'estois mort.
Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
J'ay d'un vray trépassé sceu tenir la figure.
Ils se sont retirez avec beaucoup d'effroy;
Et, comme je songeois à me retirer, moy,
De cette feinte mort la jeune Agnés esmeuë
Avec empressement est devers moy venuë :
Car les discours qu'entr'eux ces gens avoient tenus
Jusques à son oreille estoient d'abord venus,
Et, pendant tout ce trouble estant moins observée,
Du logis aysément elle s'estoit sauvée.
Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien representer.
Que vous diray-je enfin? cette aymable personne
A suivy les conseils que son amour luy donne,
N'a plus voulu songer à retourner chez soy,
Et de tout son destin s'est commise à ma foy.
Considerez un peu, par ce trait d'innocence,

Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
Et quels fascheux perils elle pourroit courir
Si j'estois maintenant homme à la moins cherir.
Mais d'un trop pur amour mon ame est embrazée;
J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée;
Je luy vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en sçauroit separer que la mort.
Je prevoy là-dessus l'emportement d'un pere,
Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colere.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie, enfin, il se faut contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidelle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle,
Que dans vostre maison, en faveur de mes feux,
Vous luy donniez retraite au moins un jour ou deux.
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite,
Vous sçavez qu'une fille aussi de sa façon
Donne avec un jeune homme un estrange soupçon;
Et, comme c'est à vous, seur de vostre prudence,
Que j'ay fait de mes feux entiere confidence,
C'est à vous seul aussi, comme ami genereux,
Que je puis confier ce depost amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à vostre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE.

Tres-volontiers, vous dis-je, et je me sens ravir
De cette occasion que j'ay de vous servir;
Je rends graces au Ciel de ce qu'il me l'envoye,
Et n'ay jamais rien fait avec si grande joye.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontez!
J'avois de vostre part craint des difficultez;
Mais vous estes du monde, et, dans vostre sagesse,
Vous sçavez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous? car il fait un peu jour.
Si je la prens icy, l'on me verra peut-estre,
Et, s'il faut que chez moy vous veniez à paroistre,
Des valets causeront. Pour joüer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur:
Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont precautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moy, je ne feray que vous la mettre en main,
Et chez moy sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE.

Ah! fortune! ce trait d'avanture propice
Repare tous les maux que m'a faits ton caprice.

SCENE III.

AGNÉS, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Ne soyez point en peine où je vais vous mener,
C'est un logement seur que je vous fais donner;

Vous loger avec moy, ce seroit tout destruire :
Entrez dans cette porte, et laissez-vous conduire.

(*Arnolphe luy prend la main sans qu'elle le connoisse.*)

AGNÉS.

Pourquoy me quittez-vous?

HORACE.

Chere Agnés, il le faut.

AGNÉS.

Songez donc, je vous prie, à revenir bien tost.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flame amoureuse.

AGNÉS.

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de vostre presence on me voit triste aussi.

AGNÉS.

Hélas! s'il estoit vray, vous resteriez icy.

HORACE.

Quoy! vous pourriez douter de mon amour extréme?

AGNÉS.

Non, vous ne m'aymez pas autant que je vous ayme.

(*Arnolphe la tire.*)

Ah! l'on me tire trop.

HORACE.

C'est qu'il est dangereux,
Chere Agnés, qu'en ce lieu nous soyons veus tous deux,
Et le parfait amy de qui la main vous presse
Suit le zele prudent qui pour nous l'interesse.

AGNÉS.

Mais suivre un inconnu que...

HORACE

N'apprehendez rien :
Entre de telles mains vous ne serez que bien.

AGNÉS.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois...
(*A Arnolphe qui la tire encore.*)
Attendez.

HORACE.

Adieu, le jour me chasse.

AGNÉS.

Quand vous verray-je donc?

HORACE.

Bien tost asseurément.

AGNÉS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment!

HORACE.

Grace au Ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence,
Et je puis maintenant dormir en asseurance.

SCENE IV

ARNOLPHE, AGNÉS.

ARNOLPHE, *le nés dans son manteau.*

Venez, ce n'est pas là que je vous logeray,
Et vostre giste ailleurs est par moy preparé,
Je pretends en lieu seur mettre vostre personne.
Me connoissez-vous?

AGNÉS, *le reconnoissant.*

Hay!

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion rend vos sens effrayez,
Et c'est à contre-cœur qu'icy vous me voyez :
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possede.
(*Agnés regarde si elle ne verra point Horace.*)
N'appellez point des yeux le galand à vostre ayde,
Il est trop esloigné pour vous donner secours.
Ah! ah! si jeune encor, vous joüez de ces tours!
Vostre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfans par l'oreille,
Et vous sçavez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galand vous evader sans bruit.
Tu-dieu! comme avec luy vostre langue cajole!
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits?
Et ce galand la nuit vous a donc enhardie?
Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bien-faits former un tel dessein!
Petit serpent que j'ay reschauffé dans mon sein,
Et qui, dés qu'il se sent, par une humeur ingrate,
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte!

AGNÉS.

Pourquoy me criez-vous?

ARNOLPHE.

J'ay grand tort, en effet.

AGNÉS.

Je n'entend point de mal dans tout ce que j'ay fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galand n'est pas une action infame?

AGNÉS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme :
J'ay suivy vos leçons, et vous m'avez presché
Qu'il se faut marier pour oster le peché.

ARNOLPHE.

Oüy, mais pour femme moy je pretendois vous prendre,
Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGNÉS.

Oüy, mais, à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goust que vous.
Chez vous le mariage est fascheux et penible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! il le fait, luy, si remply de plaisirs
Que de se marier il donne des desirs.

ARNOLPHE.

Ah! c'est que vous l'aymez, traistresse.

AGNÉS.

Oüy, je l'ayme.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moy-mesme!

AGNÉS.

Et pourquoy, s'il est vray, ne le dirois-je pas?

ARNOLPHE.

Le devïez-vous aimer, impertinente?

AGNÉS.

Helas!
Est-ce que j'en puis mais? Luy seul en est la cause,
Et je n'y songeois pas lors que se fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cet amoureux desir.

AGNÉS.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE.

Et ne sçaviez-vous pas que c'estoit me déplaire?

AGNÉS.

Moy? point du tout : quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE.

Il est vray, j'ay sujet d'en estre réjoüy.
Vous ne m'aymez donc pas, à ce conte?

AGNÉS.

Vous?

ARNOLPHE.

Oüy.

AGNÉS.

Helas! non.

ARNOLPHE.

Comment, non?

AGNÉS.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoy ne m'aymer pas, Madame l'impudente?

AGNÉS.

Mon Dieu! ce n'est pas moy que vous devez blasmer :
Que ne vous estes-vous comme luy fait aymer?
Je ne vous en ay pas empesché, que je pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance;
Mais les soins que j'ay pris, je les ay perdus tous.

AGNÉS.

Vrayment, il en sçait donc là-dessus plus que vous,
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE.

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!
Peste! une precieuse en diroit-elle plus?
Ah! je l'ay mal connuë, ou, ma foy, là-dessus
Une sotte en sçait plus que le plus habile homme.
Puis qu'en raisonnement vostre esprit se consomme,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps
Je vous auray pour luy nourrie à mes despens?

AGNÉS.

Non, il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE.

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNÉS.

Je ne vous en ay pas de si grandes qu on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever vostre enfance?

AGNÉS.

Vous avez là dedans bien operé vrayment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment!
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin dans ma teste
Je ne juge pas bien que je suis une beste?
Moy-mesme j'en ay honte, et, dans l'age où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoy qu'il coute,
Apprendre du blondin quelque chose.

AGNÉS.

Sans doute.
C'est de luy que je sçay ce que je puis sçavoir,
Et beaucoup plus qu'à vous je pense luy devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sçay qui me tient qu'avec une gourmade
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je voy sa piquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur

AGNÉS.

Helas! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE.

Ce mot, et ce regard, desarme ma colere,
Et produit un retour de tendresse de cœur
Qui de son action m'efface la noirceur.
Chose estrange d'aymer, et que pour ces traistress
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoist leur imperfection:
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscretion;
Leur esprit est meschant, et leur ame fragile;
Il n'est rien de plus foible et de plus imbecile,
Rien de plus infidele; et, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
Hé bien! faisons la paix; va, petite traistresse,
Je te pardonne tout, et te rens ma tendresse.
Considere par là l'amour que j'ay pour toy,
Et, me voyant si bon, en revanche ayme-moy.

AGNÉS.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous complaire.
Que me couteroit-il, si je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux.
(*Il fait un soupir.*)
Escoute seulement ce soupir amoureux;
Voy ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.

C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jetté sur toy,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moy.
Ta forte passion est d'estre brave et leste :
Tu le seras toûjours, va, je te le proteste.
Sans cesse nuit et jour je te caresseray,
Je te bouchonneray, baiseray, mangeray.
Tout comme tu voudras tu pourras te conduire.
Je ne m'explique point, et cela c'est tout dire.
(*A part.*)
Jusqu'où la passion peut-elle faire aller?
(*Haut.*)
Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler.
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingratte?
Me veux-tu voir pleurer? veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un costé de cheveux?
Veux-tu que je me tuë? Oüy, dy si tu le veux.
Je suis tout prest, cruelle, à te prouver ma flame.

AGNÉS.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'ame.
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE

Ah! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivray mon dessein, beste trop indocile,
Et vous desnicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux, et me mettez à bout,
Mais un cul de couvent me vangera de tout.

SCENE V.

ALAIN, ARNOLPHE.

ALAIN.

Je ne sçay ce que c'est, Monsieur, mais il me semble
Qu'Agnés et le corps mort s'en sont allez ensemble.

ARNOLPHE.

La voicy : dans ma chambre allez me la nicher.
Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher;
Et puis c'est seulement pour une demie-heure.
Je vais, pour luy donner une seure demeure,
Trouver une voiture; enfermez-vous des mieux,
Et sur tout gardez-vous de la quitter des yeux.
Peut-estre que son ame, estant depaysée,
Pourra de cet amour estre desabusée.

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Ah! je viens vous trouver accablé de douleur.
Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur,
Et, par un trait fatal d'une injustice extréme,
On me veut arracher de la beauté que j'ayme.

Pour arriver icy mon pere a pris le frais :
J'ay trouvé qu'il mettoit pied à terre icy prés,
Et la cause, en un mot, d'une telle venuë,
Qui, comme je disois, ne m'estoit pas connuë,
C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux celebrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquietude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups :
Il vient avec mon pere achever ma ruïne,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ay dés leurs premiers mots pensé m'évanoüir ;
Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les oüir,
Mon pere ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur, je l'ay devancé viste.
De grace, gardez-vous de luy rien découvrir
De mon engagement, qui le pourroit aigrir,
Et taschez, comme en vous il prend grande creance,
De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oüy dà.

HORACE.

Conseillez-luy de differer un peu,
Et rendez en amy ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manqueray pas.

HORACE.

C'est en vous que j'espere.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon veritable pere.
Dites-luy que mon âge... Ah! je le voy venir.
Escoutez les raisons que je vous puis fournir.

(*Ils demeurent en un coin du theatre.*)

SCENE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

ENRIQUE, *à Chrisalde.*

Aussi-tost qu'à mes yeux je vous ay veu paroistre,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois sceu vous connoistre.
Je vous vois tous les traits de cette aymable sœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur;
Et je serois heureux si la Parque cruelle
M'eust laissé ramener cette épouse fidelle,
Pour joüir avec moy des sensibles douceurs
De revoir tous les siens aprés nos longs malheurs.
Mais, puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chere presence,
Taschons de nous resoudre, et de nous contenter
Du seul fruict amoureux qu'il m'en est pû rester:
Il vous touche de prés, et sans vostre suffrage
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soy,
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moy.

CHRISALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si legitime.

ARNOLPHE, *à Horace.*

Ouy, je vais vous servir de la bonne façon.

HORACE.

Gardez encor un coup...

ARNOLPHE.

N'ayez aucun soupçon.

ORONTE, *à Arnolphe.*

Ah! que cette embrassade est pleine de tendresse!

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande allegresse!

ORONTE.

Je suis icy venu..

ARNOLPHE.

Sans m'en faire recit,
Je sçay ce qui vous meine.

ORONTE.

On vous l'a desja dit?

ARNOLPHE.

Oüy

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Vostre fils à cet hymen resiste,
Et son cœur prevenu n'y voit rien que de triste;
Il m'a mesme prié de vous en détourner.
Et moy, tout le conseil que je vous puis donner,
C'est de ne pas souffrir que ce nœud se differe
Et de faire valoir l'authorité de pere.

Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faisons contr'eux à leur estre indulgens.

HORACE.

Ah! traistre!

CHRISALDE.

Si son cœur a quelque repugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas luy faire violence.
Mon frere, que je croy, sera de mon advis.

ARNOLPHE.

Quoy! se laissera-t'il gouverner par son fils?
Est-ce que vous voulez qu'un pere ait la molesse
De ne sçavoir pas faire obeïr la jeunesse?
Il seroit beau, vrayment, qu'on le vist aujourd'huy
Prendre loy de qui doit la recevoir de luy.
Non, non, c'est mon intime, et sa gloire est la mienne;
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,
Qu'il fasse voir icy de fermes sentimens,
Et force de son fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'est parler comme il faut, et, dans cette alliance,
C'est moy qui vous répons de son obeïssance.

CHRISALDE, *à Arnolphe.*

Je suis surpris, pour moy, du grand empressement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

ARNOLPHE.

Je sçay ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Ouy, ouy, seigneur Arnolphe, il est...

CHRISALDE.

Ce nom l'aigrit;
C'est monsieur de la Souche, on vous l'a desja dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE.

Qu'entens-je?

ARNOLPHE, *se tournant vers Horace.*

Ouy, c'est là le mystere,
Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE.

En quel trouble...

SCENE VIII.

GEORGETTE, ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'estes auprés,
Nous aurons de la peine à retenir Agnés :
Elle veut à tous coups s'échaper, et peut-estre
Qu'elle se pourroit bien jetter par la fenestre.

ARNOLPHE.

Faites-la moy venir; aussi bien de ce pas
Pretens-je l'emmener.

[*A Horace.*]

Ne vous en faschez pas :
Un bonheur continu rendroit l'homme superbe,
Et chacun à son tour, comme dit le proverbe.

HORACE.

Quels maux peuvent, ô Ciel, égaler mes ennuis?
Et s'est-on jamais veu dans l'abysme où je suis?

ARNOLPHE, *à Oronte.*

Pressez viste le jour de la ceremonie;
J'y prens part, et desja moy-mesme je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien notre dessein.

SCENE IX.

AGNÉS, ALAIN, GEORGETTE, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRISALDE.

ARNOLPHE.

Venez, belle, venez,
Qu'on ne sçauroit tenir, et qui vous mutinez.
Voici vostre galand, à qui pour recompence
Vous pouvez faire une humble et douce reverence.
Adieu, l'évenement trompe un peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNÉS.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sçais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNÉS.

Je veux rester icy.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystere-cy.
Nous nous regardons tous sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourray vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc pretendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ay conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hymenée.

ORONTE.

Ouy, mais pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t'on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,
La fille qu'autrefois de l'aimable Angelique
Sous des liens secrets eut le seigneur Enrique.
Sur quoy vostre discours estoit-il donc fondé?

CHRISALDE.

Je m'estonnois aussi de voir son procedé.

ARNOLPHE.

Quoy!...

CHRISALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son espoux, aux champs fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et dans ce temps le sort, luy declarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille perils divers
Dans ces lieux separez de nous par tant de mers.

CHRISALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pû luy ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE.

Et, de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRISALDE.

Et cette païsanne a dit avec franchise
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait, sur vostre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE.

Et luy, plein de transport et l'allegresse en l'ame,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir icy
Pour rendre aux yeux de tous ce mystere éclaircy.

CHRISALDE.

Je devine à peu prés quel est vostre supplice;
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'estre point cocu vous semble un si grand bien
Ne vous point marier en est le vray moyen.

ARNOLPHE, *s'en allant tout transporté et ne pouvant parler.*

Oh!

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire ?

HORACE.

Ah ! mon pere,
Vous sçaurez pleinement ce surprenant mystere.
Le hazard en ces lieux avoit executé
Ce que vostre sagesse avoit premedité.
J'estois, par les doux nœuds d'une ardeur mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle ;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fascher.

ENRIQUE.

Je n'en ay point douté d'abord que je l'ay veuë,
Et mon ame depuis n'a cessé d'estre esmeuë.
Ah ! ma fille, je cede à des transports si doux.

CHRISALDE.

J'en ferois de bon cœur, mon frere, autant que vous,
Mais ces lieux et cela ne s'accommodent gueres.
Allons dans la maison débroüiller ces mysteres,
Payer à notre amy ses soins officieux,
Et rendre grace au Ciel, qui fait tout pour le mieux.

LA CRITIQUE

DE

L'ESCOLE DES FEMMES

COMEDIE

A LA REYNE MERE

MADAME,

Je *sçay bien que VOSTRE MAJESTÉ n'a que faire de toutes nos dedicaces, et que ces prétendus devoirs dont on luy dit élegamment qu'on s'acquitte envers elle sont des hommages, à dire vray, dont elle nous dispenseroit tres-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de luy dédier* La Critique de l'Escole des Femmes, *et je n'ay pû refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joye à VOSTRE MAJESTÉ sur cette heureuse convalescence qui redonne à nos vœux la plus grande et la meilleure Princesse du monde, et nous promet en elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du costé de ce qui le touche, je me réjoüis, dans cette allegresse generale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir VOSTRE MAJESTÉ, Elle, MADAME, qui prouve si bien que la veritable devotion n'est point contraire aux honnestes divertissemens; qui de ses hautes pensées et de ses importantes occupations descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, et ne dédaigne pas de rire de cette mesme bouche dont elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit de l'esperance de cette gloire; j'en attens le moment avec toutes les impatiences du*

monde, et, quand je joüyray de ce bonheur, ce sera la plus grande joye que puisse recevoir,

MADAME,

De Vostre Majesté,

Le tres-humble, tres-obeïssant et tres-fidelle serviteur et subjet,

J.-B. P. MOLIERE.

LA CRITIQUE

DE

L'ESCOLE DES FEMMES

LES PERSONNAGES

URANIE.
ELISE.
CLIMENE.
GALOPIN, laquais.
LE MARQUIS.
DORANTE, ou le Chevalier.
LYSIDAS, poëte.

LA CRITIQUE

DE

L'ESCOLE DES FEMMES

SCENE PREMIERE.

URANIE, ELISE.

URANIE.

QUOY! cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ELISE.

Personne du monde.

URANIE.

Vrayment, voila qui m'étonne que nous ayons esté seules l'une et l'autre tout aujourd'huy.

ELISE.

Cela m'estonne aussi, car ce n'est gueres nostre

coûtume, et vostre maison, Dieu mercy, est le refuge ordinaire de tous les faineans de la cour.

URANIE.

L'apres-dinée, à dire vray, m'a semblé fort longue.

ELISE.

Et moy, je l'ay trouvée fort courte.

URANIE.

C'est que les beaux esprits, cousine, ayment la solitude.

ELISE.

Ah! tres-humble servante au bel esprit, vous sçavez que ce n'est pas là que je vise.

URANIE.

Pour moy, j'ayme la compagnie, je l'avouë.

ELISE.

Je l'ayme aussi; mais je l'ayme choisie, et la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer parmy les autres est cause bien souvent que je prens plaisir d'estre seule.

URANIE.

La delicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triez.

ELISE.

Et la complaisance est trop generale, de souffrir indifferemment toutes sortes de personnes.

URANIE.

Je gouste ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagans.

ELISE.

Ma foy, les extravagans ne vont gueres loin sans vous ennuyer, et la plus-part de ces gens-là

ne sont plus plaisans dés la seconde visite. Mais, à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de vostre marquis incommode? Pensez-vous me le laisser toûjours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpetuelles?

URANIE.

Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

ELISE.

Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer aux conversations du Louvre de vieilles équivoques ramassées parmy les bouës des halles et de la place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans! et qu'un homme monstre d'esprit lors qu'il vient vous dire : « Madame, vous estes dans la Place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieuës de Paris, car chacun vous voit de bon œil », à cause que Bonneüil est un village à trois lieuës d'icy! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE.

On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle, et la plus-part de ceux qui affectent ce langage sçavent bien eux-mesmes qu'il est ridicule.

ELISE.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des sottises et d'estre mauvais plaisans de dessein formé. Je les en tiens moins excusables, et, si j'en

estois juge, je sçay bien à quoy je condamnerois tous ces messieurs les turlupins.

URANIE.

Laissons cette matiere qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le soûpé que nous devons faire ensemble.

ELISE.

Peut-estre l'a-t'il oublié, et que...

SCENE II.

GALOPIN, URANIE, ELISE.

GALOPIN.

Voila Climene, Madame, qui vient icy pour vous voir.

URANIE.

Eh mon Dieu! quelle visite!

ELISE.

Vous vous plaigniez d'estre seule : aussi le Ciel vous en punit.

URANIE.

Viste, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN.

On a déja dit que vous y estiez.

URANIE.

Et qui est le sot qui l'a dit?

GALOPIN.

Moy, Madame.

URANIE.

Diantre soit le petit vilain! Je vous apprendray bien à faire vos réponces de vous-mesme.

GALOPIN.

Je vais luy dire, Madame, que vous voulez estre sortie.

URANIE.

Arrestez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la ruë.

URANIE.

Ah! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est!

ELISE.

Il est vray que la dame est un peu embarrassante de son naturel : j'ay tousjours eu pour elle une furieuse aversion, et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte beste qui se soit jamais meslée de raisonner.

URANIE.

L'epithete est un peu forte.

ELISE.

Allez, allez, elle merite bien cela, et quelque chose de plus, si on luy faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus veritablement qu'elle ce qu'on appelle pretieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification?

URANIE.

Elle se deffend bien de ce nom pourtant.

ELISE.

Il est vray, elle se deffend du nom, mais non

pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la teste, et la plus grande façonniere du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvemens de ses hanches, de ses espaules et de sa teste n'aillent que par ressorts. Elle affecte tousjours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paroistre grands.

URANIE.

Doucement donc : si elle venoit à entendre...

ELISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toûjours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la reputation qu'on luy donne et les choses que le public a veuës de luy. Vous connoissez l'homme, et sa naturelle paresse à soustenir la conversation. Elle l'avoit invité à soûpé comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmy une demie douzaine de gens à qui elle avoit fait feste de luy, et qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas estre faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il estoit là pour deffrayer la compagnie de bons mots, que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit estre extraordinaire, qu'il devoit faire des *impromptus* sur tout ce qu'on disoit, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence, et la dame fut aussi mal satisfaite de luy que je le fus d'elle.

URANIE

Tay-toy, je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ELISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une pretieuse et d'un turlupin!

URANIE.

Veux-tu te taire! la voicy.

SCENE III.

CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

URANIE.

Vrayment, c'est bien tard que...

CLIMENE.

Eh! de grace, ma chere, faites-moy viste donner un siege.

URANIE.

Un fauteüil, promptement.

CLIMENE.

Ah! mon Dieu!

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMENE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont prise?

CLIMENE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous que l'on vous delace?

CLIMENE.

Mon Dieu non. Ah!

URANIE.

Quel est donc vostre mal? et depuis quand vous a-t'il pris?

CLIMENE.

Il y a plus de trois heures, et je l'ay rapporté du Palais-Royal.

URANIE.

Comment?

CLIMENE.

Je viens de voir, pour mes pechez, cette meschante rapsodie de *l'Escole des Femmes*. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendray de plus de quinze jours.

ELISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe.

URANIE.

Je ne sçay pas de quel temperament nous sommes, ma cousine et moy; mais nous fusmes avant-hier à la mesme piece, et nous en revinsmes toutes deux saines et gaillardes.

CLIMENE.

Quoy! vous l'avez veuë?

URANIE.

Ouy, et écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMENE.

Et vous n'en avez pas esté jusques aux convulsions, ma chere?

URANIE.

Je ne suis pas si délicate, Dieu mercy, et je trouve, pour moy, que cette comedie seroit plûtost capable de guerir les gens que de les rendre malades.

CLIMENE.

Ah! mon Dieu, que dites-vous là? Cette proposition peut-elle estre avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visiere à la raison? et, dans le vray de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie qu'il puisse taster des fadaises dont cette comedie est assaisonnée? Pour moy, je vous avouë que je n'ay pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. Les « enfans par l'oreille » m'ont parû d'un goust detestable; la « tarte à la créme » m'a affady le cœur, et j'ay pensé vômir au « potage ».

ELISE.

Mon Dieu! que tout cela est dit élegamment! J'aurois crû que cette piece estoit bonne; mais Madame a une eloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une maniere si agreable, qu'il faut estre de son sentiment malgré qu'on en ait.

URANIE.

Pour moy, je n'ay pas tant de complaisance, et, pour dire ma pensée, je tiens cette comedie une des plus plaisantes que l'autheur ait produites.

CLIMENE.

Ah! vous me faites pitié de parler ainsi, et je ne sçaurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une piece qui tient sans cesse la pudeur en allarme et salit à tous momens l'imagination?

ELISE.

Les jolies façons de parler que voila! Que vous estes, Madame, une rude joüeuse en critique! et que je plains le pauvre Moliere de vous avoir pour ennemie!

CLIMENE.

Croyez-moy, ma chere, corrigez de bonne foy vostre jugement, et, pour vostre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comedie vous ait plû.

URANIE.

Moy, je ne sçay pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMENE.

Helas! tout; et je mets en fait qu'une honneste femme ne la sçauroit voir sans confusion, tant j'y ay descouvert d'ordures et de saletez.

URANIE.

Il faut donc que, pour les ordures, vous ayez des lumieres que les autres n'ont pas : car, pour moy, je n'y en ay point veu.

CLIMENE.

C'est que vous ne voulez pas y en avoir veu, asseurément : car enfin toutes ces ordures, Dieu mercy, sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayez de leur nudité.

ELISE.

Ah!

CLIMENE.

Hay! hay! hay!

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaist, marquez-moy une de ces ordures que vous dites.

CLIMENE.

Helas! est-il necessaire de vous les marquer?

URANIE.

Oüy : je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

CLIMENE.

En faut-il d'autre que la scene de cette Agnés, lors qu'elle dit ce que l'on luy a pris?

URANIE.

Et bien! que trouvez-vous là de sale?

CLIMENE.

Ah!

URANIE.

De grace?...

CLIMENE.

Fy!

URANIE.

Mais encore?

CLIMENE.

Je n'ay rien à vous dire.

URANIE.

Pour moy, je n'y entens point de mal.

CLIMENE.

Tant pis pour vous.

URANIE.

Tant mieux plûtost, ce me semble. Je regarde les choses du costé qu'on me les monstre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMENE.

L'honnesteté d'une femme...

URANIE.

L'honnesteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir estre plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matiere est pire qu'en toute autre, et je ne voy rien de si ridicule que cette delicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offence de l'ombre des choses. Croyez-moy, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur severité mysterieuse et leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravy de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; et, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comedie, vis-à-vis de la loge où nous estions, qui, par les mines qu'elles affecterent durant toute la piece, leurs détournemens de teste et leurs cachemens de visage,

firent dire de tous costez cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela; et quelqu'un mesme des laquais cria tout haut qu'elles estoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut estre aveugle dans cette piece et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMENE.

Ah! je soûtiens, encore un coup, que les saletez y crevent les yeux.

URANIE.

Et moy, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMENE.

Quoy! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnés dans l'endroit dont nous parlons?

URANIE.

Non vrayment. Elle ne dit pas un mot qui de soy ne soit fort honneste, et, si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on luy a pris.

CLIMENE.

Ah! ruban tant qu'il vous plaira; mais ce *le* où elle s'arreste n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'estranges pensées; ce *le* scandalise furieusement, et, quoy que vous puissiez dire, vous ne sçauriez deffendre l'insolence de ce *le*.

ELISE.

Il est vray, ma cousine; je suis pour Madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de deffendre ce *le*.

CLIMENE.

Il a une obcenité qui n'est pas supportable.

ELISE.

Comment dites-vous ce mot-là, Madame?

CLIMENE.

Obcenité, Madame.

ELISE.

Ah! mon Dieu! obcenité. Je ne sçay ce que ce mot veut dire, mais je le trouve le plus joly du monde.

CLIMENE.

Enfin vous voyez comme vostre sang prend mon party.

URANIE.

Eh! mon Dieu! c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ELISE.

Ah! que vous estes meschante, de me vouloir rendre suspecte à Madame! Voyez un peu où j'en serois si elle alloit croire ce que vous dites. Serois-je si mal-heureuse, Madame, que vous eussiez de moy cette pensée?

CLIMENE.

Non, non, je ne m'arreste pas à ses paroles, et je vous croy plus sincere qu'elle ne dit.

ELISE.

Ah! que vous avez bien raison, Madame, et

que vous me rendrez justice quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans vos sentimens, et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de vostre bouche!

CLIMENE.

Helas! je parle sans affectation.

ELISE.

On le voit bien, Madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de vostre voix, vos regards, vos pas, vostre action et vostre ajustement, ont je ne sçay quel air de qualité qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles, et je suis si remplie de vous que je tasche d'estre vostre singe et de vous contrefaire en tout.

CLIMENE.

Vous vous mocquez de moy, Madame.

ELISE.

Pardonnez-moy, Madame. Qui voudroit se mocquer de vous?

CLIMENE.

Je ne suis pas un bon modele, Madame.

ELISE.

O que si, Madame.

CLIMENE.

Vous me flattez, Madame.

ELISE.

Point du tout, Madame.

CLIMENE.

Espargnez-moy, s'il vous plaist, Madame.

ELISE.

Je vous espargne aussi, Madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, Madame.

CLIMENE.

Ah! mon Dieu! brisons là, de grace. Vous me jetteriez dans une confusion épouventable. (*A Uranie.*) Enfin nous voila deux contre vous, et l'opiniatreté sied si mal aux personnes spirituelles...

SCENE IV.

LE MARQUIS, CLIMENE, GALOPIN, URANIE, ELISE.

GALOPIN.

Arrestez, s'il vous plaist, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute?

GALOPIN.

Si fait, je vous connois; mais vous n'entrerez pas

LE MARQUIS.

Ah! que de bruit, petit laquais!

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maistresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voila dans la chambre.

GALOPIN.

Il est vray, la voila; mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a?

LE MARQUIS.

C'est vostre laquais, Madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je luy dis que vous n'y estes pas, Madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoy dire à Monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour de luy avoir dit que vous y estiez.

URANIE.

Voyez cet insolent! Je vous prie, Monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit : c'est un petit écervelé qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ay bien veu, Madame; et, sans vostre respect, je luy aurois appris à connoistre les gens de qualité.

ELISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette deference.

URANIE.

Un siege donc, impertinent!

GALOPIN.

N'en voila-t-il pas un?

URANIE.

Approchez-le.

(*Le petit laquais pousse le siege rudement.*)

LE MARQUIS.

Vostre petit laquais, Madame, a du mépris pour ma personne.

ELISE.

Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS.

C'est peut-estre que je paye l'interest de ma mauvaise mine : hay! hay! hay! hay!

ELISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnestes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoy en estiez-vous, Mesdames, lorsque je vous ay interrompuës?

URANIE.

Sur la comedie de *l'Escole des Femmes*.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMENE.

Et bien, Monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaist?

LE MARQUIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMENE.

Ah! que j'en suis ravie!

LE MARQUIS.

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable! à peine ay-je pû trouver place. J'ay pensé estre étoufé à la porte, et jamais on ne m'a

tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustez, de grace.

ELISE.

Il est vray que cela crie vengeance contre *l'Escole des Femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comedie.

URANIE.

Ah! voicy Dorante, que nous attendions.

SCENE V.

DORANTE, LE MARQUIS, CLIMENE, ELISE, URANIE.

DORANTE.

Ne bougez, de grace, et n'interrompez point vostre discours. Vous estes là sur une matiere qui depuis quatre jours fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris, et jamais on n'a rien veu de si plaisant que la diversité des jugemens qui se font là-dessus. Car, enfin, j'ay ouy condamner cette comedie à certaines gens par les mesmes choses que j'ay veu d'autres estimer le plus.

URANIE.

Voila monsieur le marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il est vray, je la trouve détestable; morbleu! détestable; du dernier détestable; ce qu'on appelle détestable.

DORANTE.

Et moy, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS.

Quoy! Chevalier, est-ce que tu pretens soustenir cette piece?

DORANTE.

Ouy, je pretens la soustenir.

LE MARQUIS.

Parbleu! je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, Marquis, par quelle raison, de grace, cette comedie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoy elle est détestable?

DORANTE.

Ouy.

LE MARQUIS.

Elle est détestable parce qu'elle est détestable.

DORANTE.

Aprés cela il n'y a plus rien à dire; voila son procez fait. Mais encore instruis-nous, et nous dy les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sçay-je, moy? Je ne me suis pas seulement donné la peine de l'escouter. Mais, enfin, je sçay bien que je n'ay jamais rien veu de si méchant,

Dieu me damne! et Dorilas, contre qui j'estois, a esté de mon advis.

DORANTE.

L'authorité est belle, et te voila bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait : je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seroient faschez d'avoir ry avec luy, fût-ce de la meilleure chose du monde? Je vis l'autre jour sur le theatre un de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la piece avec un serieux le plus sombre du monde, et tout ce qui égayoit les autres ridoit son front. A tous les éclats de risée, il haussoit les espaules et regardoit le parterre en pitié; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il luy disoit tout haut : *Ry donc, parterre! ry donc!* Ce fut une seconde comedie que le chagrin de nostre amy; il la donna en galand homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux joüer qu'il fit. Apprens, Marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comedie; que la difference du demy loüis d'or et de la piece de quinze sols ne fait rien du tout au bon goust; que, debout et assis, on peut donner un mauvais jugement, et qu'enfin, à le prendre en general, je me fierois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux

qui le composent il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une piece selon les regles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, et qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ny prevention aveugle, ny complaisance affectée, ny délicatesse ridicule.

LE MARQUIS.

Te voila donc, Chevalier, le deffenseur du parterre? Parbleu! je m'en réjouys, et je ne manqueray pas de l'advertir que tu es de ses amis. Hay! hay! hay! hay! hay! hay!

DORANTE.

Ry tant que tu voudras; je suis pour le bon sens, et ne sçaurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules malgré leur qualité; de ces gens qui décident tousjours et parlent hardiment de toutes choses sans s'y connoistre; qui dans une comedie se récrieront aux méchans endroits, et ne bransleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blasment de mesme et loüent tout à contre sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrappent, et ne manquent jamais de les estropier et de les mettre hors de place. Eh! morbleu! Messieurs, taisez-vous quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose; n'apprestez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot on croira peut-estre que vous estes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu! Chevalier, tu le prens là....

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toy que je parle; c'est à une douzaine de messieurs qui deshonnorent les gens de cour par leurs manieres extravagantes, et font croire parmy le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moy, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible, et je les dauberay tant, en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Dy-moy un peu, Chevalier, crois-tu que Lysandre ayt de l'esprit?

DORANTE.

Ouy, sans doute, et beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demandez-luy ce qui luy semble de *l'Escole des Femmes :* vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne luy plaist pas.

DORANTE.

Eh! mon Dieu, il y en a beaucoup que le trop d'esprit gaste, qui voyent mal les choses à force de lumiere, et mesme qui seroient bien faschez d'estre de l'advis des autres, pour avoir la gloire de decider.

URANIE.

Il est vray, nostre amy est de ces gens-là, sans doute. Il veut estre le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute

approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumieres, dont il se vange hautement en prenant le contraire party. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit, et je suis seure que, si l'autheur luy eust monstré sa comedie avant que de la faire voir au public, il l'eust trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie partout pour épouventable, et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE.

Je diray que cela est digne du caractere qu'elle a pris, et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivy le mauvais exemple de celles qui, estant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voyent qu'elles perdent, et pretendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté. Celle-cy pousse l'affaire plus avant qu'aucune, et l'habileté de son scrupule découvre des saletez où jamais personne n'en avoit veu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à deffigurer nostre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la severité de cette dame ne veüille retrancher ou la teste ou la queuë, pour les syllabes deshonnestes qu'elle y trouve.

URANIE.

Vous estes bien fou, Chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois deffendre ta comedie en faisant la satyre de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...

ELISE.

Tout beau, Monsieur le Chevalier : il pourroit y en avoir d'autres qu'elle qui seroient dans les mesmes sentimens.

DORANTE.

Je sçay bien que ce n'est pas vous, au moins, et que, lors que vous avez veu cette representation...

ELISE.

Il est vray; mais j'ay changé d'avis, et Madame sçait appuyer le sien par des raisons si convaincantes qu'elle m'a entraisnée de son costé.

DORANTE.

Ah! Madame, je vous demande pardon, et, si vous le voulez, je me dédiray, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ay dit.

CLIMENE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moy, mais pour l'amour de la raison : car enfin cette piece, à le bien prendre, est tout à fait indeffendable, et je ne conçois pas...

URANIE.

Ah! voicy l'autheur monsieur Lysidas : il vient tout à propos pour cette matiere. Monsieur Lysidas, prenez un siege vous-mesme, et vous mettez là.

SCENE VI.

LYSIDAS, DORANTE, LE MARQUIS, ELISE, URANIE, CLIMENE.

LYSIDAS.

Madame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma piece chez madame la marquise dont je vous avois parlé, et les loüanges qui luy ont esté données m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ELISE.

C'est un grand charme que les loüanges pour arrester un autheur.

URANIE.

Asseyez-vous donc, Monsieur Lysidas; nous lirons vostre piece aprés soupé.

LYSIDAS.

Tous ceux qui estoient là doivent venir à sa premiere representation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le croy; mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaist : nous sommes icy sur une matiere que je seray bien aise que nous poussions.

LYSIDAS.

Je pense, Madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour là?

URANIE.

Nous verrons. Poursuivons, de grace, nostre discours.

LYSIDAS.

Je vous donne advis, Madame, qu'elles sont presque toutes retenuës.

URANIE.

Voila qui est bien. Enfin j'avois besoin de vous lors que vous estes venu, et tout le monde estoit icy contre moy.

ELISE.

Il s'est mis d'abord de vostre costé; mais, maintenant qu'il sçait que Madame est à la teste du party contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMENE.

Non, non, je ne voudrois pas qu'il fist mal sa cour auprés de madame vostre cousine, et je permets à son esprit d'estre du party de son cœur.

DORANTE.

Avec cette permission, Madame, je prendray la hardiesse de me deffendre.

URANIE.

Mais auparavant sçachons un peu les sentimens de monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Sur quoy, Madame?

URANIE.

Sur le sujet de *l'Escole des Femmes*.

LYSIDAS.

Ha! ha!

DORANTE.

Que vous en semble?

LYSIDAS.

Je n'ay rien à dire là dessus, et vous sçavez qu'entre nous autres autheurs nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comedie?

LYSIDAS.

Moy, Monsieur?

URANIE.

De bonne foy, dites-nous vostre advis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Asseurément?

LYSIDAS.

Asseurément; pourquoy non? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE.

Hom! hom! vous estes un meschant diable, Monsieur Lysidas; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moy.

DORANTE.

Mon Dieu, je vous connois; ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moy, Monsieur?

DORANTE.

Je voy bien que le bien que vous dites de cette piece n'est que par honnesteté, et que, dans le fond du cœur, vous estes de l'advis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS.

Hay! hay! hay

DORANTE.

Avoüez, ma foy, que c'est une meschante chose que cette comedie.

LYSIDAS.

Il est vray qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foy, Chevalier, tu en tiens, et te voila payé de ta raillerie; ah! ah! ah! ah! ah!

DORANTE.

Pousse, mon cher Marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les sçavans de nostre côté.

DORANTE.

Il est vray, le jugement de monsieur Lysidas est quelque chose de considerable; mais monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela. Et, puisque j'ai bien l'audace de me deffendre contre les sentimens de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ELISE.

Quoy! vous voyez contre vous Madame, monsieur le marquis et monsieur Lysidas, et vous osez

resister encore? Fy! que cela est de mauvaise grace!

CLIMENE.

Voila qui me confond, pour moy, que des personnes raisonnables se puissent mettre en teste de donner protection aux sottises de cette piece!

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Madame, elle est miserable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bien-tost dit, Marquis; il n'est rien plus aysé que de trancher ainsi, et je ne vois aucune chose qui puisse estre à couvert de la souveraineté de tes decisions.

LE MARQUIS.

Parbleu, tous les autres comediens qui estoient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! je ne dis plus mot, tu as raison, Marquis; puisque les autres comediens en disent du mal, il faut les en croire asseurément. Ce sont tous gens éclairez, et qui parlent sans interest; il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMENE.

Rendez-vous ou ne vous rendez pas, je sçay fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette piece, non plus que les satyres des-obligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moy, je me garderay bien de m'en offencer et de prendre rien sur mon conte de tout ce

qui s'y dit. Ces sortes de satyres tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par reflexion. N'allons point nous appliquer nous-mesmes les traits d'une censure generale, et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les theatres doivent estre regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics où il ne faut jamais témoigner qu'on se voye, et c'est se taxer hautement d'un deffaut que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMENE.

Pour moy, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'estre cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ELISE.

Asseurément, Madame, on ne vous y cherchera point : vostre conduite est assez connuë, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE.

Aussi, Madame, n'ay-je rien dit qui aille à vous, et mes parolles, comme les satyres de la comedie, demeurent dans la these generale.

CLIMENE.

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sçay pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à nostre sexe dans un certain endroit de la piece; et pour moy, je vous avouë que je suis dans une colere épou-

ventable de voir que cet autheur impertinent nous appelle des animaux.

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne sçavez-vous pas que les injures des amans n'offencent jamais, qu'il est des amours emportez aussi bien que des doucereux, et qu'en de pareilles occasions les parolles les plus estranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection par celles mesmes qui les reçoivent?

ELISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne sçaurois digerer cela, non plus que le « potage » et la « tarte à la crême », dont Madame a parlé tantost.

LE MARQUIS.

Ah! ma foy, ouy, tarte à la crême. Voila ce que j'avois remarqué tantost; tarte à la crême. Que je vous suis obligé, Madame, de m'avoir fait souvenir de tarte à la crême! Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour tarte à la crême? Tarte à la crême, morbleu! tarte à la crême!

DORANTE.

Et bien, que veux-tu dire, tarte à la crême?

LE MARQUIS.

Parbleu! tarte à la crême, Chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS

Tarte à la crême.

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême.

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême, Madame.

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moy? rien; tarte à la crême.

URANIE.

Ah! je le quitte.

ELISE.

Monsieur le marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle maniere. Mais je voudrois bien que monsieur Lysidas voulust les achever, et leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coustume de rien blasmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'autheur, on m'avouëra que ces sortes de comedies ne sont pas proprement des comedies, et qu'il y a une grande difference de toutes ces bagatelles à la beauté des pieces serieuses. Cependant tout le monde donne là dedans aujourd'huy; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lors que des sottises ont tout Paris. Je

vous avouë que le cœur m'en seigne quelquefois, et cela est honteux pour la France.

CLIMENE.

Il est vray que le goust des gens est estrangement gâté là-dessus, et que le siecle s'encanaille furieusement.

ELISE.

Celuy-là est joly encore, « s'encanaille ». Est-ce vous qui l'avez inventé, Madame?

CLIMENE.

Hé!

ELISE.

Je m'en suis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, Monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poëmes serieux, et que les pieces comiques sont des niaiseries qui ne meritent aucune loüange?

URANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moy. La tragedie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée; mais la comedie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

DORANTE.

Asseurément, Madame, et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du costé de la comedie, peut-estre que vous ne vous abuseriez pas. Car, enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentimens, de braver en vers la fortune, accuser les destins et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans

le ridicule des hommes et de rendre agreablement sur le theatre les deffauts de tout le monde. Lors que vous peignez des heros, vous faites ce que vous voulez : ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance, et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vray pour attraper le merveilleux. Mais, lors que vous peignez les hommes, il faut peindre d'aprés nature : on veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnoître les gens de vostre siecle. En un mot, dans les pieces serieuses, il suffit, pour n'estre point blasmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien escrites; mais ce n'est pas assez dans les autres : il y faut plaisanter, et c'est une estrange entreprise que celle de faire rire les honnestes gens.

CLIMENE.

Je crois estre du nombre des honnestes gens, et cependant je n'ay pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ay veu.

LE MARQUIS.

Ma foy, ny moy non plus.

DORANTE.

Pour toy, Marquis, je ne m'en estonne pas : c'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foy, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut gueres mieux, et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE.

La cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS.

Ah! Monsieur, la cour...

DORANTE.

Achevez, Monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoist pas à ces choses; et c'est le refuge ordinaire de vous autres, messieurs les autheurs, dans le mauvais succés de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siecle et le peu de lumiere des courtisans. Sçachez, s'il vous plaist, Monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres; qu'on peut estre habile avec un point de Venise et des plumes aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uny; que la grande espreuve de toutes vos comedies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goust qu'il faut estudier pour trouver l'art de reüssir; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes; et, sans mettre en ligne de conte tous les gens sçavans qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une maniere d'esprit qui, sans comparaison, juge plus finement des choses que tout le sçavoir enroüillé des pedans.

URANIE.

Il est vray que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux pour acquerir quelque habitude de les connoistre, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DORANTE.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'ac-

cord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foy, il y en a un grand nombre parmy les beaux esprits de profession; et, si l'on joüe quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoy joüer les autheurs, et que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le theatre que leurs grimaces sçavantes et leurs rafinemens ridicules, leur vicieuse coustume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de loüanges, leurs ménagemens de pensées, leur trafic de reputation, et leurs ligues offensives et deffensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit et leurs combats de prose et de vers.

LYSIDAS.

Moliere est bien heureux, Monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de sçavoir si sa piece est bonne, et je m'offre d'y montrer par tout cent défauts visibles

URANIE.

C'est une estrange chose de vous autres, messieurs les poëtes, que vous condamniez toûjours les pieces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE.

C'est qu'il est genereux de se ranger du costé des affligez.

URANIE.

Mais, de grace, Monsieur Lysidas, faites-nous

voir ces défauts dont je ne me suis point apperceuë.

LYSIDAS.

Ceux qui possedent Aristote et Horace voyent d'abord, Madame, que cette comedie peche contre toutes les regles de l'art.

URANIE.

Je vous avouë que je n'ay aucune habitude avec ces messieurs-là, et que je ne sçay point les regles de l'art.

DORANTE.

Vous estes de plaisantes gens avec vos regles dont vous embarassez les ignorans et nous estourdissez tous les jours. Il semble, à vous oüir parler, que ces regles de l'art soyent les plus grands mysteres du monde, et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut oster le plaisir que l'on prend à ces sortes de poëmes; et le mesme bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrois bien sçavoir si la grande regle de toutes les regles n'est pas de plaire, et si une piece de theatre qui a attrapé son but n'a pas suivy un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE.

J'ay remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des regles, et qui les sçavent mieux que les autres, font des comedies que personne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrester peu à leurs disputes embarassées. Car enfin, si les pieces qui sont selon les regles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les regles, il faudroit de necessité que les regles eussent esté mal faites. Mocquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goust du public, et ne consultons dans une comedie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foy aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnemens pour nous empescher d'avoir du plaisir.

URANIE.

Pour moy, quand je vois une comedie, je regarde seulement si les choses me touchent; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ay eu tort et si les regles d'Aristote me deffendoient de rire.

DORANTE.

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sausse excellente, et qui voudroit examiner si elle est bonne sur les preceptes du *Cuisinier françois*.

URANIE.

Il est vray, et j'admire les raffinemens de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mesmes.

DORANTE.

Vous avez raison, Madame, de les trouver estranges, tous ces raffinemens mysterieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voila reduits à ne nous plus

croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses, et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, Monsieur, toute vôtre raison, c'est que *l'Escole des Femmes* a pleu; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les regles, pourveu...

DORANTE.

Tout beau, Monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que, cette comedie ayant pleu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soûtiens qu'elle ne peche contre aucune des regles dont vous parlez. Je les ay leuës, Dieu mercy, autant qu'un autre, et je ferois voir aisément que peut-estre n'avons-nous point de piece au theatre plus reguliere que celle-là.

ELISE.

Courage, Monsieur Lysidas! nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS.

Quoy! Monsieur, la protase, l'epitase et la peripetie...

DORANTE.

Ah! Monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paroissez point si sçavant, de grace; humanisez vôtre discours, et parlez pour estre entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouve-

riez-vous pas qu'il fust aussi beau de dire l'exposition du sujet que la protase, le nœud que l'epitase, et le dénouëment que la peripetie?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais, puis que ces mots blessent vos oreilles, je m'expliqueray d'une autre façon, et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une piece qui peche contre le nom propre des pieces de theatre? Car, enfin, le nom de poëme dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour monstrer que la nature de ce poëme consiste dans l'action; et dans cette comedie-cy il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des recits que vient faire ou Agnés ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah! ah! Chevalier.

CLIMENE.

Voila qui est spirituellement remarqué, et c'est prendre le fin des choses.

LYSIDAS.

Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et sur tout celuy des « enfans par l'oreille »?

CLIMENE.

Fort bien.

ELISE.

Ah!

LYSIDAS.

La scene du valet et de la servante au dedans

de la maison n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse et tout à fait impertinente?

LE MARQUIS.

Cela est vray.

CLIMENE.

Asseurément.

ELISE.

Il a raison.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace? Et, puis que c'est le personnage ridicule de la piece, falloit-il luy faire faire l'action d'un honneste homme?

LE MARQUIS.

Bon! La remarque est encore bonne.

CLIMENE.

Admirable!

ELISE.

Merveilleuse!

LYSIDAS.

Le sermon et les maximes ne sont-elles pas des choses ridicules, et qui choquent mesme le respect que l'on doit à nos mysteres?

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

CLIMENE.

Voila parlé comme il faut.

ELISE.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce monsieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paroist si serieux en

tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquiesme acte, lors qu'il explique à Agnés la violence de son amour avec ces roulemens d'yeux extravagans, ces soûpirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde?

LE MARQUIS.

Morbleu! merveille!

CLIMENE.

Miracle!

ELISE.

Vivat, Monsieur Lysidas!

LYSIDAS.

Je laisse cent mille autres choses, de peur d'estre ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu! Chevalier, te voila mal ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme, ma foy.

DORANTE.

Peut-estre.

LE MARQUIS.

Respon, respon, respon, respon.

DORANTE.

Volontiers. Il...

LE MARQUIS.

Respon donc, je te prie.

DORANTE.

Laisse-moy donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu! je te deffie de respondre.

DORANTE.

Ouy, si tu parles toûjours.

CLIMENE.

De grace, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premierement, il n'est pas vray de dire que toute la piece n'est qu'en recits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scene, et les recits eux-mesmes y sont des actions suivant la constitution du sujet, d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces recits, à la personne interessée, qui par là entre à tous coups dans une confusion à resjoüir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moy, je trouve que la beauté du sujet de *l'Escole des Femmes* consiste dans cette confidence perpetuelle; et ce qui me paroist assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit et qui est adverty de tout par une innocente, qui est sa maistresse, et par un estourdy, qui est son rival, ne puisse avec cela eviter ce qui luy arrive.

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMENE.

Foible response.

ELISE.

Mauvaises raisons.

DORANTE.

Pour ce qui est des « enfans par l'oreille », ils ne sont plaisans que par reflexion à Arnolphe, et l'autheur n'a pas mis cela pour estre de soy un bon mot, mais seulement pour une chose qui caracterise l'homme et peint d'autant mieux son extravagance, puis qu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnés comme la chose la plus belle du monde, et qui luy donne une joye inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal respondre.

CLIMENE.

Cela ne satisfait point.

ELISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur amy luy est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, et honneste homme en d'autres. Et pour la scene d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; et, de mesme qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maistresse, il demeure au retour longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit par tout puny par les choses qu'il a creu faire la seureté de ses precautions.

LE MARQUIS.

Voila des raisons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrays devots qui l'ont ouy n'ont pas trouvé qu'il choquast ce que vous dites ; et sans doute que ces parolles d'« enfer » et de « chaudieres boüillantes » sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquiesme acte, qu'on accuse d'estre trop outré et trop comique, je voudrois bien sçavoir si ce n'est pas faire la satyre des amans, et si les honnestes gens mesme, et les plus serieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses...

LE MARQUIS.

Ma foy, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin, si nous nous regardions nous-mesmes, quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Escoute-moy si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la!

(*Il chante.*)

DORANTE.

Quoy?...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la!

DORANTE.

Je ne sçay pas si...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la!

URANIE.

Il me semble que...

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!

URANIE.

Il se passe des choses assez plaisantes dans nostre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comedie, et que cela ne seroit pas trop mal à la queuë de *l'Escole des Femmes*.

DORANTE.

Vous avez raison.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu joüerois là dedans un rolle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE.

Il est vray, Marquis.

CLIMENE.

Pour moy, je souhaiterois que cela se fist pourveu qu'on traitast l'affaire comme elle s'est passée.

ELISE.

Et moy, je fournirois de bon cœur mon personnage.

LYSIDAS.

Je ne refuserois pas le mien, que je pense.

URANIE.

Puis que chacun en seroit content, Chevalier,

faites un memoire de tout, et le donnez à Moliere, que vous connoissez, pour le mettre en comedie.

CLIMENE.

Il n'auroit garde, sans doute, et ce ne seroit pas des vers à sa loüange.

URANIE.

Point, point; je connoy son humeur : il ne se soucie pas qu'on fronde ses pieces, pourveu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oüy; mais quel dénoüement pourroit-il trouver à cecy? Car il ne sçauroit y avoir ny mariage, ny reconnoissance, et je ne sçay point par où l'on pourroit faire finir la dispute.

URANIE.

Il faudroit resver quelque incident pour cela.

SCENE VII ET DERNIERE.

GALOPIN, LYSIDAS, DORANTE, LE MARQUIS, CLIMENE, ELISE, URANIE.

GALOPIN.

Madame, on a servy sur table.

DORANTE.

Ah! voila justement ce qu'il faut pour le dénoüement que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et

ferme de part et d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende : un petit laquais viendra dire qu'on a servi; on se levera, et chacun ira souper.

URANIE.

La comedie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en demeurer là.

NOTES

DU TOME DEUXIÈME

DOM GARCIE DE NAVARRE.

Avec *Dom Garcie de Navarre*, Molière entre dans la seconde phase de la renommée, celle où l'on devient la proie des envieux. On ne peut lui pardonner le succès de ses premières pièces ; ceux qui ont d'abord courbé la tête sous les traits mordants dont il a poursuivi leurs ridicules commencent à se redresser, et voilà que de tous côtés pleuvent les attaques contre l'auteur des *Précieuses ridicules* et de *Sganarelle*. On attaque sa personne, on attaque son talent de comédien, on attaque sa pièce, qui, elle, malheureusement, n'est pas inattaquable. *Dom Garcie* appartient à un genre, celui de la comédie héroïque, qui a l'inconvénient de réunir les défauts de la comédie et de la tragédie, et dans lequel il ne s'est produit rien de bon, genre sans intérêt, dont la paternité appartient au théâtre espagnol, et dont Molière et Corneille, qui avait aussi tenté de l'aborder, auraient dû lui laisser et l'honneur et l'ennui.

C'est à la fausseté de ce genre, dans lequel le génie si franc de Molière s'est trouvé mal à l'aise, qu'il faut attribuer les faiblesses de *Dom Garcie*, où pourtant les belles pensées et les beaux vers ne font pas défaut. Mais beaux vers et belles pensées ne purent trouver grâce devant des spectateurs pré-

venus : la pièce fut accueillie par des sifflets, et, dès la seconde représentation, Molière dut renoncer à y jouer le rôle du *prince jaloux*.

Dom Garcie fut donné sur le théâtre du Palais-Royal, où la troupe de Molière était installée depuis trois mois, après avoir quitté la salle du théâtre Bourbon. La première représentation eut lieu le 4 février 1661.

La pièce ne fut pas imprimée du vivant de Molière, et c'est dans l'édition de 1682 que nous en avons dû prendre le texte.

P. 8, l. 12. *Prétendre* s'employait alors activement, et on en trouve de nombreux exemples dans Molière et ses contemporains. C'est pourquoi on a pu dire : un *prétendu*, une *prétendue*.

9, 23-24. Ces deux vers représentent exactement la forme latine de l'ablatif absolu.

10, 2. *Pratiquer*, gagner par des pratiques.

— 7. On aura plusieurs occasions de remarquer que *foudre* était alors masculin.

— 16. *Oit*, 3e personne du présent de l'indicatif du verbe *ouïr*. Une variante donne *voit* au lieu de *oit*.

11, 14. Nous avons imprimé *attente*, quoique le texte de 1682 donne *atteinte*.

12, 11. Toutes les éditions donnent *par*, que nous avons maintenu ; mais il est évident que le sens exige *pour*.

13, 2. Ces deux vers montrent que la syllabe *oi* avait déjà le son de *ai* dans les cas où nous la prononçons ainsi aujourd'hui.

15, 20. *Puissay-je* est mis à tort pour *puissé-je*. C'est là une faute dont on trouvera de nombreux exemples.

17, 31. *Consentir* n'est plus usité comme verbe actif que dans le langage du droit ; il s'employait alors d'une façon générale.

20, 8. « Qu'on cherche (sous-entendu *autre chose*) que

son propre interest. » Le *que*, employé ainsi dans le sens de « si ce n'est », était alors d'un usage très fréquent.

P. 20, l. 28. *Succeder*, réussir, verbe du substantif *succès*.

21, 26. *Audience*, action d'écouter.

27, 28. On écrivait encore indifféremment *compte* ou *conte* dans les deux sens qu'on donne à ce mot.

29, 24-25, 28-29. Molière a mis ici à la suite l'un de l'autre deux vers féminins qui ne riment pas. C'est là une faute de prosodie, qui n'en existe pas moins quoique les deux vers n'appartiennent pas à la même strophe.

32, 26. *Aucun*, signifiant *pas un*, n'est pas susceptible du pluriel. Mais, son véritable sens étant « quelque; quelqu'un », on comprend que Molière ait pu écrire *aucuns traits*.

35, 28. *Embrasser*, accepter avec empressement, croire à la légère.

38, 17. *Par quel sort* n'est pas correct. *Sort*, quand il ne signifie pas la destinée, a le sens de sortilège. Molière a voulu dire : « Par quel effet du sort? »

39, 3. *Nier* avait gardé le sens du latin *negare*, refuser.

41, 32, et 42, 1. *Ce que pour un ingrat elle a refusé le bonheur;* voilà une construction de phrase bien obscure et bien incorrecte, mais qui est conforme au texte.

46, 2. *Ressentiment*, à qui nous avons fini par donner le sens spécial de souvenir rancunier, signifiait primitivement le souvenir de toute chose qu'on avait sentie.

48, 5. *En nostre bras* est fort peu intelligible. Il faut supposer que Molière a mis « par nostre bras ».

50, 5. On ne voit pas à qui se rapporte ce *zele indiscret*, à moins que ce ne soit « le zele indiscret d'un bruit assez confus », expression bien étrange sous la plume de Molière. On comprendrait mieux qu'il eût mis « dont *un* zèle indiscret ».

— 7-8. Encore deux vers bien obscurs, et dont le sens

doit être : « vous avait fait passer pour être d'intelligence avec ceux qui ont amené sa présence dans ces lieux gardés ».

P. 51, l. 9. *Ce qui veut,* c'est-à-dire : ce qui permet.

52, 15. Encore un exemple d'*aucun* au pluriel. Voir, à ce sujet, la note de la page 32.

55, 8. Une variante donne *qu'elle l'eût,* qui ne vaut pas mieux que *qu'elle l'ait.* Il fallait *qu'elle l'avait,* qui aurait, il est vrai, donné au vers une syllabe de plus; mais Molière était homme à s'en tirer, et l'on est porté à penser que de son temps ce n'était pas là une faute. On trouve, d'ailleurs, plusieurs exemples de constructions analogues.

63, 9. *Offre* était alors des deux genres.

69, 18. Des éditeurs ont, par erreur, imprimé ici *poussé,* au lieu de *pousse,* et ont fait une phrase inintelligible, qu'ils ont cherché à expliquer en supposant que le verbe *a* avait été retranché devant *poussé.*

77, 16. *Où* se disait alors quelquefois pour *auquel ;* aujourd'hui on ne l'emploie plus que lorsqu'il se rapporte à un nom de chose.

78, 25-26. « Mon sort conservé, et sous le nom du sang de Castille élevé », est une de ces expressions de mauvais goût dont il se trouve malheureusement trop d'exemples dans la pièce de *Dom Garcie.*

79, 25. *Nouveautez* est pris ici pour « nouvelles ».

81, 7. Molière, contre son habitude, a donné ici trois syllabes à *gayeté.*

L'ESCOLE DES MARIS.

Molière ne resta pas longtemps sur un premier échec, et *l'Escole des Maris* arriva bientôt comme une éclatante revanche de *Dom Garcie de Navarre.* Ce ne fut partout qu'un cri d'admiration ; à peine, dans le concert unanime d'éloges

qui accueillit la nouvelle pièce, se produisit-il une note discordante. On prétendit que Molière avait imité *les Adelphes* de Térence ; mais Voltaire a pris soin de le justifier de cette mensongère et ridicule accusation. Il serait à désirer pour notre littérature qu'elle se fût enrichie d'un grand nombre d'imitations du genre de celle-là.

L'Escole des Maris est la première pièce pour laquelle Molière se soit fait son propre éditeur. C'est ce qu'il nous apprend quand il dit, dans son *Epistre* au duc d'Orléans, qu'il lui dédie « le premier ouvrage qu'il met de lui-même au jour ». Il en céda le privilège à Charles de Sercy, qui publia la pièce avec ses confrères Guillaume de Luyne, Jean Guignard, Claude Barbin et Gabriel Quinet.

L'Escole des Maris fut jouée au Palais-Royal, dont la salle avait été octroyée depuis peu à Molière par Monsieur, frère du roi. On donne généralement à la première représentation la date du 24 juin 1661. Cependant l'édition Taschereau fait remarquer que, d'après la *Muse historique* de Loret, la pièce aurait été jouée au château de Vaux, le 12 de ce mois, pour la réception que le surintendant Fouquet y fit à la reine d'Angleterre. C'est donc le 4, et non le 24, qu'aurait eu lieu cette première représentation. Ajoutons que *l'Escole des Maris* fut jouée aussi chez le roi à Fontainebleau, et que ces deux circonstances ne contribuèrent pas peu à établir le succès de la pièce.

P. 93, l. 4. *Volans* est employé ici dans le sens d'ailes de moulin à vent.

— 26. Il y a ici une ellipse qui n'est pas heureuse. Ariste veut dire : « C'est un étrange fait *que celui* du soin que vous prenez. »

96, 28. Une variante donne, au lieu de *fleurée, flairée,* qui est bien préférable. *Flairer* signifie bien sentir, tandis que *fleurer* veut dire exhaler une odeur.

97, 19. *Sans langage,* c'est-à-dire : taisez-vous.

98, 18. Nous avons conservé l's à *pescher* parce qu'il existe dans notre texte, et que Molière a peut-être été en-

traîné à le mettre par le mot *empescher* qui vient à la rime. Mais, écrit ainsi, *pescher* est un vrai contre-sens.

P. 100, l. 16. *Content* pour *comptent*. On verra souvent que les deux orthographes s'employaient indifféremment l'une pour l'autre.

101, 21. Un *cadeau* était une partie de plaisir, un repas, qu'on offrait à des femmes.

103, 10. *Hantise*, fréquentation.

104, 27. Un *godelureau* est un jeune étourdi qui fait la cour à toutes les femmes. Ménage veut que ce mot ait pour origine *gaudere*, se réjouir. Littré, dans son *Dictionnaire*, lui attribue une tout autre étymologie, et ce qui paraît lui donner raison, c'est que le mot s'est écrit *goguelureau* et *galureau*.

107, 9. *Ce qui fait pour vous*, qui vous sert, qui vous est utile.

110, 9. L'exclamation : *Peste soit du gros bœuf!* s'adresse à Ergaste, qui vient de sortir brusquement.

— 27. *Prend droit*, au lieu de « donne droit », ne peut passer pour très français.

119, 20. *D'original* se trouve dans toutes les éditions ; *original* suffisait pour le vers. Est-ce une faute d'impression qui s'est perpétuée, ou Molière a-t-il cherché une nuance de style en créant cette expression ?

120, 4. Il s'agit d'un édit du 27 novembre 1660, relatif aux « passemens, dentelles, broderies, guipures et autres choses semblables concernant la parure des vestemens ».

— 8. *Décri*, ordonnance lue à haute voix, et qui, suivant Littré, défendait spécialement de fabriquer, vendre ou porter certaines étoffes.

123, 5. Au lieu de *sans se décacheter*, les éditions de 1673 et de 1682 donnent *sans le décacheter*, qui ne lui est pas préférable. Grammaticalement il faudrait : « sans être décacheté », et c'est encore la première expression, celle de l'édition originale, qui s'en rapproche le plus.

P. 131. Après le troisième vers, on place le jeu de scène suivant, que n'ont pas donné les éditions imprimées du vivant de Molière : « Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle, et donne sa main à baiser à Valère. » L'édition Taschereau le traite de « charge grossière, indigne de Molière, « et imaginée par quelque Isabelle pour obtenir des applau« dissements à bon marché ». Il suffisait pourtant de jeter les yeux sur l'édition originale pour voir que c'est justement ce jeu de scène que représente la gravure qui l'accompagne.

— l. 7 Le pronom *le* a disparu ici pour le besoin du vers.

135, 8. *Demain jour,* qu'on ne dit plus, doit être tout aussi français que *demain matin* ou *demain soir.*

— 32. *De même* n'est plus admis aujourd'hui comme synonyme de semblable. Il est pourtant encore très usité en Bretagne.

137, 29. On ne comprend pas bien qu'on puisse se départir du dessein d'un autre.

140, 21. Molière emploie *hâté* dans le sens que nous donnons aujourd'hui à *pressé,* qui est seul resté.

144, 12. *Imposer* et *en imposer* s'employaient indifféremment l'un pour l'autre. Aujourd'hui la distinction est établie : le premier signifie inspirer le respect, et le second mentir.

LES FASCHEUX.

Les Fascheux appartiennent à ce genre ingrat des pièces de commande, où les chefs-d'œuvre sont impossibles, et qui n'est supportable que sous la plume d'un Molière. Il faut reconnaître d'ailleurs que, toute proportion gardée, cette pièce est à la hauteur des meilleures de notre grand auteur comique. Si l'on n'y trouve pas le développement d'un caractère principal, si elle n'a pour ainsi dire pas d'in-

trigue, elle nous présente la suite la plus ingénieuse de portraits spirituellement pris sur le vif, et le style en est des plus purs et des plus corrects.

C'est le surintendant Fouquet qui, voulant recevoir royalement son royal maître, commanda *les Fascheux* à Molière pour la fête qu'il préparait, et qui ne précéda que de très peu son éclatante disgrâce. La pièce fut conçue, écrite, apprise et jouée dans l'espace de quinze jours. Beauchamp, maître à danser du roi, fut chargé des ballets; le peintre Lebrun fit les décors, Torelli les machines, et Pellisson, le premier commis et l'ami dévoué de Fouquet, écrivit le prologue d'ouverture.

On a dit aussi que Molière, dans la crainte de ne pas être prêt à temps, avait chargé Chapelle de faire la scène de Caritidès. Celui-ci l'écrivit en effet; mais Molière la trouva tellement insipide qu'il fut obligé de la refaire, ce qui n'empêcha pas Chapelle de s'en laisser attribuer le mérite. Aussi Molière dut-il mettre le holà, et cet incident fut la cause d'une brouille très sérieuse entre les deux auteurs.

Nous allions oublier un autre collaborateur, et celui-là des plus haut placés : car il s'agit de Louis XIV lui-même. C'est lui, en effet, qui, au sortir de la première représentation, qui eut lieu à Vaux le 17 août 1661, donna à Molière l'idée d'ajouter le chasseur à sa galerie de fâcheux en lui désignant M. de Soyecourt, qui passait devant eux. Quelques jours après, la pièce était jouée à Fontainebleau avec ce nouveau rôle.

Les Fascheux ne furent joués sur le théâtre du Palais-Royal que le 4 novembre 1661, environ trois mois après la représentation de Vaux, et avec le plus grand succès, car ils obtinrent quarante-cinq représentations consécutives. Ils furent livrés à l'impression dans les premiers jours de l'année suivante.

P. 156, l. 5. *Contribuer*, verbe actif, est conforme à son étymologie latine, *contribuere*. Il n'est plus en usage aujourd'hui.

160, 7. *Obéir* n'est admis comme verbe actif que dans le cas spécial du participe passé *obéi;* mais *faire obéir les*

lois n'est pas français, même dans la bouche de Molière, et produit un remarquable contresens.

P. 160 l. 11. *Consentir,* signifiant contribuer, est employé dans un sens conforme à son étymologie, qui comporte l'idée de concours.

165, 17. *Pousser sa chance,* expression de joueur qui signifie continuer son jeu. *Chance* est le nom d'un jeu de dés.

— 30. *Minuter,* préparer.

166, 1. *La donner sèche* à quelqu'un, lui donner une alarme sans ménagement.

— 2. Le *Cours* est le Cours la Reine. — *Galèche* est bien imprimé ainsi.

167, 31. *Soins* est employé ici dans le sens latin de *cura,* soucis, inquiétudes.

171, 25. *Courante,* ancienne danse lente et grave, qui se dansait sur un air à trois temps.

172, 25. *Fleuret* et *coupé,* deux pas de danse.

173, 18. *Baptiste* est l'un des prénoms de Jean-Baptiste Lulli, et celui dont on l'appelait familièrement.

176, 10. *Jusques au monument,* jusqu'au tombeau.

180, 2. *Divertie,* détournée : sens du latin *divertere. Se divertir,* dans le sens de se récréer, c'est se détourner d'occupations et d'idées sérieuses.

181, 7. *Le port* est l'ensemble des cartes que le joueur tient encore en main avant d'en prendre au talon.

183, 18. *Animal,* substantif, n'est jamais féminin.

186, 32. Il y a bien *est* au lieu de *sont,* qui a été donné par les éditions suivantes. Molière a peut-être cru pouvoir rapporter le verbe seulement au premier ou au dernier terme du sujet.

189, 11. Nous ne connaissons pas d'autre exemple d'*arrêter* employé pour *s'arrêter.*

P. 189, l. 24-28. *Huchet*, petit cor de chasse pour rappeler les chiens. — *Houret*, mauvais chien de chasse. — *Brisées*, branches rompues pour marquer la voie de la bête.

— 30. *Le cerf donné aux chiens* forme un hiatus; mais Molière aura voulu garder l'expression technique sans y rien changer.

190, 20. *Montrer beau semblant*, faire semblant de n'avoir pas peur.

— 27. *Coupeurs*, les chiens qui coupent pour tourner la bête.

— 29. Grâce à l'*e* muet de *queue*, qui ne s'élide point, ce vers a treize syllabes.

191, 28. *Gaulis*, en termes de vénerie, grandes branches que les chasseurs sont obligés de plier pour se frayer un passage.

194, 13. Il s'agit du désaveu de Damis.

195, 17. *Vingt fois*, c'est-à-dire : « Voilà vingt fois que je te l'ordonne. » C'est ainsi qu'on dit : « Te tairas-tu, encore une fois? »

— 23. C'est-à-dire : l'heure n'est pas favorable pour vous demander audience.

197, 18. *Fonder*, pour *se fonder*, n'est pas français, et il est d'autant plus étonnant que Molière l'ait employé en ce sens qu'il pouvait, en supprimant la conjonction *et*, qui n'était pas indispensable, dire, « l'espoir où je *me* fonde ». Il y a sans doute là une inadvertance, car, dans l'*Étourdi*, acte IV, scène 3, Molière a bien écrit :

Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde.

— 24. *Nasarde* est, dans le sens propre, une chiquenaude donnée sur le nez. Les *faquins à nasardes* sont des gens à être renvoyés avec mépris.

198, 28. Ce vers n'est pas terminé, et l'édition de 1682 a supprimé l'hémistiche. Voici la réflexion que M. Louis Lacour fait à ce sujet : « Lorsqu'on songe au sujet de la requête de Caritidès et à l'analogie de la situation d'Eraste

avec celle du surintendant, on doit nécessairement en conclure que cette moitié de vers était suivie d'une allusion louangeuse à Fouquet, coupée par prudence en 1662. »

P. 200, l. 11. On appelait *souffleurs* les alchimistes, parce qu'ils passaient leur temps à souffler dans leurs fourneaux pour trouver la pierre philosophale.

202, 12. *Divertir,* détourner, déranger. On comprend, du reste, que ce mot ne soit pas pris ici dans le sens de récréer.

— 26. *Réussir,* advenir, résulter; à proprement parler, sortir de, de l'italien *ri-uscire,* qui est lui-même notre ancien verbe *issir.*

204, 6. *En quel lieu,* pour : en quelque lieu.

L'ESCOLE DES FEMMES

L'Escole des Femmes continua brillamment la série des triomphes de Molière; mais la critique ne désarma pas pour cela, et de Visé se fit remarquer entre tous par la vivacité de ses attaques. On blâma le titre de la pièce, qui en effet était plus une École des maris qu'une École des femmes (mais *l'Escole des Maris* existait déjà). Une objection plus sérieuse s'adressait au lieu choisi pour la scène, et qui rend invraisemblables la plupart des conversations qui s'y tiennent. Le dénoûment aussi est peu naturel, il en faut bien convenir. Mais tous ces défauts ne servent qu'à rendre plus éclatant le génie de Molière, qui a su les masquer si bien qu'en écoutant sa pièce on se laisse aller tout entier au plaisir de l'entendre, sans songer le moins du monde aux invraisemblances que nous venons de signaler.

C'est à peine si nous jugeons à propos de mentionner encore un reproche d'imitation qui se reproduisait à chaque nouvelle pièce de Molière, et dont les gens sensés ne tinrent jamais aucun compte.

L'Escole des Femmes, représentée pour la première fois

sur le théâtre du Palais-Royal le 26 décembre 1662, obtint un succès très vif et très prolongé, malgré une cabale puissante montée pour faire tomber la pièce. On la joua aussi au Louvre dans les premiers jours de janvier 1663, et c'est de cette représentation que date surtout sa grande vogue. Elle ne tarda pas non plus à être imprimée.

P. 211. *Madame* est Henriette d'Angleterre, qui épousa Monsieur, frère du roi, et dont Bossuet a prononcé l'oraison funèbre. Elle fut la marraine du premier enfant de Molière.

— l. 10. *Mon foible*, signifiant mon insuffisance, n'a plus ce sens aujourd'hui.

219, 17. *Aux occurrences*, à l'occasion.

220, 10. *Huppé*, malin. Les oiseaux qui ont une huppe étant plus remarquables que les autres, on a qualifié de huppés les gens qui ont ou se croient une supériorité sur leurs semblables. — Une variante donne *rusé* au lieu de *huppé*.

221, 31. *Je répondrai* est ici sous-entendu.

222, 1. *Patrociner*, plaider, prêcher, du latin *patrocinari*, qui signifie protéger, et dont on a étendu le sens, celui qui protège quelqu'un ayant souvent à plaider pour lui.

225, 4. *Blessé*, c'est-à-dire ayant le cerveau blessé.

227, 4. *Strodagème* est un mot estropié que Molière met dans la bouche d'Alain, et que n'ont pas reproduit les éditions de 1673 et de 1682.

231, 20. L'édition originale donne ainsi ce vers incomplet :

Que fait-il?..... Est-il toujours gaillard?

Les éditions suivantes l'ont complété de deux façons : « Que fait-il à présent? » ou : « Que fait-il? que dit-il? »

233, 14. *Fortune*, pour bonne fortune.

P. 234, l. 8. *Loge* et *logis*, dans le même vers, sont d'un effet désagréable.

235, 9. Il faut faire ici de *ouy* deux syllabes pour que le vers ne soit pas faux.

237, 15. *Aux termes qu'elle en est*, au point où elle en est.

243, 31. Une variante a corrigé *ignorez* par *ignoriez*, que semblait appeler *je l'ay veu;* mais la correction est pire que la faute. *Si*, au lieu de *quand*, aurait rendu plus correcte et plus intelligible cette phrase, dont le sens est : Vous ignorez pourquoi je l'ai vu, et vous en auriez fait, etc.

246, 16. *Un petit*, un peu, dans le style familier.

249, 9. *Affronter* quelqu'un, lui faire affront.

252, 4. D'après la construction vicieuse de la phrase, *venant au logis*, qui se rapporte à Horace, semble se rapporter à Agnès.

256, 25. Il n'y avait aucune raison de supprimer le *d* de *bond;* mais il est bien écrit ainsi dans l'édition originale.

259, 13. Sur le sens de *cadeau*, voir la note de la page 101.

260, 12. *Blanchir*, ne pas réussir, rester sans effet.

272, 27. *Dot* était alors des deux genres.

278, 20. *Accessoire*, malencontre. Le mot avait déjà vieilli dans ce sens.

279, 4. *Becque cornu*, pour *bouc cornu*, sot, imbécile.

283, 12. Autrefois *habilité* existait seul; mais du temps de Molière on avait déjà fait la distinction entre *habilité*, aptitude, et *habileté*, adresse.

— 24. *Réduit*, contenu, résigné.

294, 27. *Crier quelqu'un* se disait pour : crier après

quelqu'un. Nous avons déjà vu dans *l'Estourdy* : « Toi qui toujours me cries. »

P. 297, l. 10. *Double,* petite pièce de monnaie valant deux deniers.

298, 9. *Desarme* est bien au singulier.

299, 3. *Brave,* bien habillée. — *Leste,* pimpante, élégante.

— 26. *Cul de couvent,* couvent bien fermé, bien retiré, qui n'a pas plusieurs issues.

300, 19. *Conclu,* pour *résolu,* est inexact, puisque, pour conclure, il faut le concours de plusieurs personnes.

304, 2. *Nous faisons contre eux,* nous agissons contre leurs intérêts.

LA CRITIQUE

DE L'ESCOLE DES FEMMES.

En présence des nombreuses critiques dont *l'Escole des Femmes* était l'objet, l'idée vint à Molière d'y répondre par une pièce en forme de dialogue. Cette idée, dont il fit part dans une maison où il se trouvait, séduisit tellement une des personnes présentes que, deux jours après, elle lui apporta la pièce toute faite. Mais Molière, la trouvant trop louangeuse pour lui, aima mieux la refaire, et nous y avons gagné *la Critique de l'Escole des Femmes,* le dialogue le plus vif et le plus spirituel qui soit au théâtre.

La *Critique* fut jouée le 1er juin 1663, et eut trente et une représentations. Elle ne parut imprimée que vers le milieu du mois d'août.

Dans ce genre, dont il fit le premier essai, Molière a eu des imitateurs. Plus d'un auteur discuté a écrit aussi sa *Critique,* mais la seule qui ait survécu est celle du *Légataire* de Regnard.

P. 313. *La reyne mere*, Anne d'Autriche, mère de Louis XIV.

319, l. 5. *Turlupinade*, mauvaise plaisanterie, de *Turlupin*, nom pris par un farceur célèbre de l'hôtel de Bourgogne qui s'appelait réellement Belleville.

328, 28. *Pour tomber dans l'exemple*, pour arriver à un exemple.

336, 16. *Caution bourgeoise*, caution valable.

338, 22. *Concert* signifiant réunion, accord, il fallait dire alors *concert de musique* pour exprimer ce que nous entendons aujourd'hui par concert.

340, 19. *Remplacer de*, pour : remplacer par.

345, 2. *Bien* deux fois dans la même ligne est conforme au texte.

349, 14. *Je le quitte*, je quitte la partie, je m'avoue vaincue.

358, 21. Il aurait fallu *sont-ils*, mais le texte donne bien *sont-elles*.

359, 25. *Respon* sans *s*, pour distinguer l'impératif de la seconde personne du présent : tu *respons*.

361, 3. *Par reflexion*, par rapport.

362, 2. *Ne fait que blanchir*, ne réussit pas, n'aboutit à rien, ne prouve rien. Voir la note de la page 260.

TABLE DES MATIÈRES

DOM GARCIE DE NAVARRE, OU LE PRINCE JALOUX, comedie 1

L'ESCOLE DES MARIS. 85

LES FASCHEUX, comedie. 153

L'ESCOLE DES FEMMES, comedie. 209

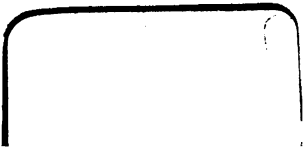
LA CRITIQUE DE L'ESCOLE DES FEMMES, comedie. . 311

NOTES. 367

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1892

APR 5 - 1940